



*FINTAN (Vindoseno-s ,
«Blanc-Ancien») : druide
primordial de la mythologie
irlandaise ayant vécu
plusieurs millénaires, sujet à
des métamorphoses animales*

© JPM@FNAC.NET - Juillet 1995

Je voudrais vomir ma vie...

Jacques Cathell, tu essaies de percer du regard la brume, cette étape floue intermédiaire entre la mer et le ciel. Tu sais au fond de toi que ce brouillard de mer dissimule l'île, Ton île. Adolescent, tu l'as quittée le coeur déchiré. Depuis, tu y es revenu quelquefois, puis tes visites se sont espacées, la dernière remonte à six ans. C'est Ton île, tu le sais. Tu le sais comme tout insulaire le sait ; ces liens là ne se défont pas, malgré l'oeuvre du temps, malgré l'égoïsme de l'homme. Ce sont des liens de sang.

Ce bateau, dont tu es le seul passager, vogue dans une mer sombre et houleuse, prémisse d'une tempête à la durée incertaine. Il t'a fallu user de tout ton art de la négociation pour convaincre l'armateur, puis le capitaine, afin qu'ils te laissent embarquer avec les marchandises destinées à l'épicerie unique de l'île. Curieusement, ils étaient réticents à prendre un passager ; Ils n'ont emmené aucun visiteur sur l'île depuis plus d'un an. Personne ne désire s'y rendre, ils n'ont pas pu te dire pourquoi, ou ils ne l'ont pas voulu. Ils t'ont dit que les habitants ne souhaitent plus d'étrangers sur l'île pour le moment : ils t'ont conseillé de revenir à la belle saison, ou plus tard, dans un an ou deux. Tu n'as pas voulu reporter ton voyage, tu as choisi de traverser tout de suite, comme poussé par une impulsion irrésistible... ou sous l'effet d'un pressentiment oppressant ?

Pourquoi ne leur as-tu pas dit qui tu étais ? Les difficultés se seraient à coup sûr aplanies devant le plaisir de ramener un enfant de l'île. Ils ne t'ont pas reconnu, c'est normal, tu as beaucoup changé, et puis ce ne sont que des continentaux. Qui crois-tu qui te reconnaîtra ? Tu as la quarantaine passée et leur souvenir à tous, leur mémoire immuable, c'est ta jeunesse, car ensuite, tu n'étais qu'un visiteur, un étranger...

Que ne meurt-elle, la mémoire...

—Capitaine ?

—Oui Monsieur...

—Combien de temps pour traverser ?

—D'habitude, ça prend environ trois quarts d'heure, mais avec ce grain qui nous tombe, il faudra bien une heure et demie... Oh oui ! Vous savez, avec tous ces récifs, il faut passer bien au large. Par temps calme, on peut couper au travers, leur montrer la coque, et gagner une bonne demi-heure... Mais pas avec ce mauvais temps. Je ne voudrais pas enrichir les naufrageurs !

—Il y en a encore ?

—Encore quoi ?

—Des naufrageurs.

—Ah ! Ah ! Non ! Mais il y en a eu, et il n'y a pas si longtemps que ça. Les anciens de l'île pourraient vous en parler, ils ont connu ça... Attention, je ne vous dis pas que ce sont d'anciens naufrageurs, simplement qu'ils ont connu cette époque...

—Je comprends...

Ta question l'a bien amusé. Ces dernières années t'ont troublé la mémoire, tout comme la leur. Tu connais ces

voies navigables et tu connais aussi bien qu'eux ces histoires racontées pendant les veillées, ces contes des anciens qui vantaient les richesses de la mer, ces mânes déposées par chaque tempête. Tu te souviens de ton regard d'enfant captivé par les yeux des anciens qui brillaient en racontant histoire après histoire, en détaillant les dons des eaux déchaînées, toujours plus abondants, toujours plus merveilleux au fur et à mesure que le temps passait. Mais à présent, ce qui brillait dans leurs yeux avait perdu la magie créée par ton imagination d'enfant pour devenir dans tes souvenirs le simple reflet de la flamme de l'âtre.

Tu déplies le télégramme fripé pour y lire une nouvelle fois ce message qui te laisse perplexe :

« Ne viens pas. Attends l'été. Pauline Cathell ».

Tu as annoncé ta venue, comme tu l'avais toujours fait, en envoyant une carte postale, et ta mère t'avait répondu, comme elle ne l'avait jamais fait, en t'envoyant un télégramme. Même pour la mort de ton père, elle ne t'avait pas télégraphié. Elle avait fait un courrier, une semaine plus tard, une simple lettre pour te dire qu'il était enterré, qu'il n'avait pas souffert, que c'était le grand âge qui l'avait emporté, et que si tes affaires étaient trop urgentes, tu pourrais lui rendre visite plus tard. Bien sûr, ce courrier t'avait arrangé. Oui, il y avait ton travail. Et aussi, tu avais gardé un mauvais souvenir de ta précédente visite, la première après le divorce, le malentendu et la tension qui en découlèrent avec tes parents. Tu ne tenais pas à revivre ça, même s'il n'y avait plus que ta mère pour te regarder de ces yeux pleins d'interrogations, pleins d'incompréhension.

Je ne peux plus supporter le regard des autres...

Que fais-tu ici ? Tu as besoin d'y aller, de retrouver ton île, ton adolescence, même si cela signifie retrouver ton passé. Est-ce un trait masochiste ? Ta mère t'inquiète avec son « ne viens pas ». Il t'est insupportable ce refus de te voir. Pourquoi attendre l'été ? Les cicatrices du coeur seront-elles mieux fermées ? Ton père est mort au printemps, dans quelques jours c'est le onze novembre, c'est pourquoi tu tiens à être là. Tu n'as pas pu le veiller ni l'accompagner, tu veux le fêter et lui demander son pardon, même si c'est si futile, ou trop tard.

Depuis six ans tu n'avais pas mis les pieds sur l'île. Tes venues s'étaient de plus en plus espacées après ton mariage, et puis il y a eu le divorce, ce moment de ta vie que tu as très mal vécu et qui avait été très mal accepté par tes parents. Tu as réussi enfin à prendre un congé d'une semaine malgré une vie professionnelle et relationnelle de fou qui t'a fait oublier tes parents et La Vie.

Cette île, refuge de tes souvenirs, tu l'aimes ? C'est la nostalgie qui t'anime, ce sentiment confus qui torture le coeur et brouille l'âme ?

C'est vrai qu'elle est belle, ton île, avec sa forme concave qui accueille un port dans sa dépression. Elle a son charme, ton île, longue de 7 km et large de moins de 3 avec, à l'est, en guise de petite soeur, une seconde île ovale appelée à juste titre « le Plateau des Cormorans ». De son extrémité ouest, le phare qui culmine à 120 m transperce la brume bien avant que n'apparaisse la terre...

Enfin, la voilà ton île, elle se découvre comme par magie, comme si le brouillard fuyait la terre, elle apparaît, immense, cette masse aux contours indistincts. Ton île dévoile soudain ses atours : Son port de pêche avec ses casiers sur le quai, son église au centre qui se devine avec le cimetière à l'ombre du monastère. Entre l'église et le phare c'est un désert broussailleux parsemé de quelques maisons pour la plupart inhabitées, refuges temporels des femmes surprises par le mauvais temps. Le château, à l'est du village qui confine le port près de la mer, domine majestueusement sur la colline, à même hauteur que le cimetière.

Et puis il y a l'autre île et, entre les deux, ce gué franchissable à marée basse mais impraticable dès que la marée remonte. C'est une île sauvage peuplée de grands oiseaux marins, fous de Bassan, cormorans, mouettes, sternes, goélands... C'est en ces lieux qu'on trouve cette curiosité que tu connais fort bien, invisible d'ici, le dolmen appelé la Grotte des enfants...

Tu sais que tu es un mystère pour les tiens : comment toi, enfant de la mer, es-tu parvenu à te passionner pour la technique et délaisser un goût inné pour la pêche, la mer, le vent, la Nature furieuse ? Comment as-tu pu négliger cet héritage spécifique aux insulaires ?



—Jacques ! Mon Jacques !

Elle reste hébétée sur le palier, la main crispée sur la poignée de la porte qu'elle vient d'ouvrir. Tu es là, hésitant, à regarder ta mère comme si elle n'était pas réelle, comme s'il s'agissait d'un rêve. Et il faut que ce

soit elle qui fasse le premier pas, qui te serre dans ses bras fatigués. Enfin, tu laisses choir ta valise, tu la prends dans tes bras et tu l'entraînes à l'intérieur de la maison, vers la lumière, parce que dehors la nuit est déjà tombée. Tu la sens frêle et fragile dans tes bras, tu la découvres réelle à présent et une larme coule de tes yeux comme de ceux de ta pauvre mère. Tu la retrouves, mais elle t'apparaît changée, amaigrie. Tu perçois sous le poids de tes mains ses os saillants, tu vois de tes yeux les marques du temps, ces rides respectables mais disgracieuses. Elle n'a pas tout à fait soixante ans et pourtant elle en paraît vingt de plus. Rationnel, tu attribues ce vieillissement à la vie difficile d'ici, à l'épreuve récente de la disparition de ton père, mais au plus profond de toi, tu lui trouves une aura anormale.

—Maman ! Maman !

Les larmes redoublent, vous vous serrez l'un contre l'autre, les pensées et les souvenirs fusent de façon désordonnée dans ton esprit où se mêlent les événements passés, ce qui a été et ce qui aurait pu être. Tu l'obliges à s'asseoir et tu la regardes avec tendresse, les yeux humides de bonheurs et de regrets. Elle éveille en toi émerveillement et pitié et, bien malgré toi, tu t'apitoies sur elle.

A moins que ce ne soit sur moi...

Le bonheur émane de son vieux visage, un bonheur qui se transforme et varie. Il est mitigé, ce bonheur : ta mère passe d'une expression triste à une expression ravie d'une manière imperceptible, contre sa volonté. De ses mains noueuses d'arthrose, elle se saisit d'une paire de lunettes posée négligemment sur la table,

verres contre le plateau, puis les chausse. Elle dit d'un ton hésitant à la manière d'une excuse :

—Je les mets par habitude, il faudrait que je les change, elles ne me sont pas bien utiles.

Puis elle ajoute en se forçant à rire :

—C'est plutôt les yeux qu'il faudrait que je change. Le docteur dit que j'ai une cataracte. Mais je ne veux pas qu'on touche à mes yeux, mes yeux c'est moi...

Tu n'as pas pu manquer de constater que tout son pauvre squelette était secoué durement par ce rire de complaisance.

—Maman, je suis si heureux de te revoir !

—Et moi donc ! Et moi ! Mon grand, quel plaisir !

Elle ne s'attendait pas à ta venue et, de son visage attristé, émerge une flamme de bonheur dans ses yeux. Puis son menton tremble, la flamme de son regard s'éteint sous les larmes, sa voix hésite :

—Ton père...

—Oui... Papa... Je sais, mais nous n'y pouvons rien.

Ta pauvre mère pleure sans heurt d'un chagrin confiné et, d'une voix douce, elle raconte :

—Non, nous n'y pouvons plus rien. Il repose en paix, à présent ; il est soulagé de ses maux. Où qu'il soit, il est plus heureux maintenant.

Ces derniers mots te secouent, t'interpellent.

—Pourquoi dis-tu qu'il est plus heureux maintenant ? Qu'avait-il ?

—Oh... Rien de souhaitable, même à ton pire ennemi... Une maladie, une terrible maladie. Une épreuve du diable, voilà ce qui l'a frappé.

Elle se plie sur sa chaise, elle paraît souffrir à cette évocation. Son visage se crispe, se ride, blêmit, puis il

se détend, blanc puis rose, comme le calme après la tempête. Tu la regardes, inquiet.

—Ça ne va pas ? Dis-moi quelque chose !

—Non, tout va bien, un simple malaise... Les souvenirs sont terribles, tu en sais quelque chose.

C'est à ton tour de blêmir. Tu ouvres la bouche pour parler, mais tu n'arrives à prononcer aucun mot. Ta mère se reprend :

—Excuse-moi... Comment vont tes fantômes ? Mon pauvre chéri, te hantent-ils toujours ?

Mes fantômes. Que n'a-t-elle oublié cet aveu malheureux...

—C'est de l'histoire ancienne. Tout va merveilleusement bien pour moi aujourd'hui. Parle-moi de papa, quelle est cette maladie qui l'a emporté ? Tu m'avais écrit qu'il était mort de vieillesse.

—C'est une maladie qui ne s'écrit pas. Et on évite d'en parler, c'est mieux pour nous.

—Mais elle a bien un nom, cette maladie ?

—Un nom ? Non, elle n'en a pas. Elle frappe, elle tue, mais on ne sait pas qui elle est. On ne l'ignore pas, on l'évite. Si on ne la nomme pas, elle nous oubliera peut-être. C'est la Mort, elle est rude, elle fait souffrir ; par bonheur c'est un malheur qui n'est pas très long, mais toujours trop long, quelques semaines parfois. Quand le mal te prend, tu n'es plus toi-même, tu ne serais que souffrance s'il n'y avait la médecine. Tu te vides, ton corps part...

—C'est cette maladie qui...

—Oui. Il a souffert neuf jours, neuf jours de trop.

—Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Nous aurions pu...

–Rien. Rien du tout. Crois-tu que je l’ai laissé mourir sans rien faire ? Nous avons tout pour combattre le mal ici, et ce n’est pas le continent qui pourrait nous être d’un grand secours. Nous avons le meilleur médecin, plus un rebouteux que nous envie toute la contrée, et je ne crois pas que nous puissions être plus près de Dieu ailleurs que dans notre église. Je n’ai pas été avare de prières ni de dons !

–Je sais que tu as tout fait, j’en suis persuadé... Mais ça m’est si horrible de savoir que je n’ai rien fait...

–Ne te tracasse pas, tu n’aurais rien pu faire. Quand le mal prend quelqu’un ici, il est certain de mourir. Il y a le Petit Jean, et Edmond aussi... J’allais oublier Jacqueline... Oui, il y a ces trois là dont on aurait cru qu’ils allaient triompher de la maladie, mais ils sont morts eux aussi.

–La maladie les a tués ?

–Non. Enfin oui... on ne sait pas. C’est peut-être la maladie, c’est peut-être un accident ? Le Petit Jean, on ne l’a jamais revu alors qu’il semblait se remettre après que le mal l’ait tenaillé pendant trois mois. Il a disparu.

–En mer ?

–Non. Disparu. Comme ça, pfuitt ! Un soir, il est parti du Café pour rentrer chez lui, et il n’est jamais arrivé chez lui. Il y a moins de cent mètres entre sa maison et le Café... Mais je t’ennuie avec mes histoires, raconte-moi ta vie.

–Non, non! Pas du tout, continue. Jacqueline, et Edmond, que leur est-il arrivé ?

–Jacqueline, elle allait parfaitement bien après un mois de lutte contre le mal. Dix fois on a cru qu’elle ne passerait pas la nuit, dix fois elle se remettait. Le

médecin venait la voir matin et soir, il avait bon espoir. Et au moment où elle allait mieux, plus aucun symptôme depuis une semaine, on l'a retrouvée morte dans son lit. Le médecin l'avait déclarée complètement guérie, il était encore venu la voir la veille... Pauvre fille. Elle était jeune, vingt-trois ans...

—Et Edmond ?

—Edmond ? Ah... Edmond. On l'a retrouvé pendu chez lui...

—C'est affreux.

—Jacques... Repart. Dès que le jour se lève, va-t-en. La Mort est trop présente ici, elle rôde dans toute l'île, elle ne sera apaisée que lorsque tous seront morts.

Elle te supplie de ses yeux larmoyants. C'est pour cela qu'elle t'a télégraphié aussitôt après avoir reçu l'annonce de ta visite. Elle craint pour toi, sa seule famille. Elle a peur que tu ne sois contaminé par ce mal funeste qui règne ici.

—Non, maman. Je resterai ici, avec toi. Je ne t'abandonnerai pas. Cette maladie ne peut pas être la plus forte. Si nous devons partir, ce sera ensemble.

—Non, c'était ma vie ici, jamais je ne partirai. Mais toi, tu n'es plus qu'un étranger pour les gens d'ici, à peine un souvenir qu'ils veulent oublier. Pour cette île, ta vie n'est plus ici, retourne chez toi.

Ma vie n'est plus nulle part...

—Suis-je un étranger pour toi ?

—Bien sûr que non, tu seras toujours mon fils, quoiqu'il soit arrivé, et quoiqu'il arrive encore. Mais je ne veux pas que tu risques ta vie ici. C'est un mal contagieux.

—J’ai pris dix jours de congé pour te voir, je les passerai à plein avec toi. Rien ne m’en empêchera.



Tu n’es plus sûr de connaître toutes ces ruelles, Jacques. Ta mémoire est encombrée et ce qui pour toi, enfant, était un dédale naturel devient un labyrinthe inconnu. Tu es incapable de mettre un nom sur ces visages que tu croises, ces visages qui auraient pu t’être familiers, ces personnes auxquelles tu aurais pu ressembler, ces allures hésitantes, saccadées, marquées par ce climat féroce qui modèle tout. La peur et la solitude hantent ces personnages sortis de la mer, ces yeux noirs cernés d’avoir trop vu, d’avoir supporté toute une vie durant les embruns et le sel qui brûle la peau. La population est essentiellement féminine, âgée. Les jeunes ne restent plus ; on ne fait plus d’enfant dans ce monde difficile ; les hommes sont en mer, pour un instant ou pour l’éternité. Ces gens que tu croises à l’oeil terne et aux rides caricaturales, profondes cicatrices du temps, ils ont tous des airs effrayés ou méfiants. Ceux que tu souhaites rencontrer auront-ils le même aspect, le même visage fermé et hostile comme peut l’être la côte farouche d’ici ? Qui iras-tu voir en premier, du médecin, du curé, du rebouteux, ou du maire ? Ton père avait voulu voir le maire ce dernier jour, puis le curé qui l’a confessé avant de lui donner l’extrême onction. Pourquoi ? Le médecin et le rebouteux pourront-ils te renseigner sur ce bref et douloureux moment qui fut la fin de sa vie, ce moment que tu n’as pas vécu avec lui ? Tu cherches des

renseignements sur ton père, sa maladie, ses derniers jours : cherches-tu une solution et un coupable pour masquer ta faute ?

Un fantôme de plus...

Tu retrouves enfin ton chemin pour sortir du village, pour quitter ces ruelles tortueuses aux angles droits destinés à casser le vent furieux, afin d'éviter qu'il ne s'engouffre avec violence entre les maisons. Enfin tu arrives à la dernière maison au sortir du village, tu passes la dernière citerne destinée à recueillir l'eau de pluie, la seule eau douce disponible sur l'île. Maintenant, il n'y a plus que les murets de pierres sèches pour mal t'abriter du vent, ces petits murs en granits et roches volcaniques anciennes qui divisent champs et jardins, et, isolés, quelques figuiers tortueux ou chênes verts.

Le vent t'agresse, il souffle par bourrasques plus violentes les unes que les autres, plus traîtres à chaque fois. Lorsque tu crois qu'il s'apaise, ce n'est pas vraiment un répit, il est toujours là, acharné contre toi, contre cette terre désolée, cette verrue sur la mer. Partout sur l'île, le vent chargé par le large apporte l'odeur, la présence de la mer, ces embruns qui salent tout et laissent leur goût permanent dans la bouche, au point qu'on finit par l'oublier, ce goût poisseux.

Déjà tu arrives au carrefour appelé naïvement « des quatre chemins ». Sur ta gauche, un chemin bien marqué dessert la partie ouest de l'île, principalement le phare que l'on aperçoit de tout endroit, sauf de l'intérieur du village lorsque les bâtisses masquent l'horizon, ou lorsque le ciel est si bas qu'on ne sait plus où s'arrête la mer. Sur ta droite, un sentier tourmenté et

peu fréquenté mène au Plateau des Cormorans. Tu poursuis ta route tout droit, sur le chemin principal, visiblement le plus emprunté, la face contre ce vent tenace qui par instants t'oblige à te jeter sur le côté pour ne pas reculer. Il te mène au cimetière et à l'église monastique qui lui est éloignée d'une centaine de mètres. Après ce virage, en sortant du creux, tu vois le clocher de l'église, et les pins qui marquent et encerclent le cimetière. Ils t'apparaissent comme des taches grises sous un chapeau de nuages noirs. Enfin, après une courte marche montante, tu y es. C'est un cimetière étrange, un cimetière typique de marins, qui accueille en grande majorité des femmes puisque les hommes disparaissaient pour beaucoup en mer. On dit que c'est pour protéger les hommes de la mer, pour qu'elle ne prenne pas ces morts-là, ceux qu'elle n'a pas eus de leur vivant, on dit que c'est pour toutes ces raisons que le cimetière est au centre de l'île, sur le mont le plus élevé, plus haut que l'église, plus haut que tout, loin de la mer, pour que les saisons de tempête, cette sauvage ne profite pas d'être déchaînée pour reprendre ces morts qui lui ont été refusés.

Comme tous les cimetières, il est délimité par un mur sinistre mais tu es surpris de trouver la grille grande ouverte. En la franchissant, tu te rends compte, à la végétation et à la rouille, qu'elle n'a pas été fermée depuis longtemps. Le cimetière et les abords semblent correctement entretenus, mais la grille envahie d'herbes et de pierres ne peut plus bouger. Ce n'est pas une négligence qui l'a faite oublier, y aurait-il tant de visites pour qu'on s'abstienne de refermer la grille, obstacle bien ridicule entre les vivants et les morts ? Ton visage s'assombrit : et si c'était les enterrements trop fréquents

qui avaient fatigué les habitants au point de décider de ne plus la bouger ?

Quelques gouttes te cinglent le visage, projectiles portés par le vent, gouttes d'eau ou de glace qui tombent du ciel aux nuages épais déchirés par le vent.

Tu fais aussitôt une constatation en cherchant suivant les indications de ta mère la tombe de ton père : il y a de nombreuses tombes récentes pour un si petit village constitué de quelques centaines d'habitants. Il est vrai qu'on meurt plus à terre qu'en mer à présent, mais le nombre de morts récentes te paraît disproportionné.

Bientôt apparaît devant toi un tombeau somptueux, garni de chrysanthèmes blancs, d'une fraîcheur qu'aucune fleur fanée n'entache. Parmi ces fleurs, un portrait domine, le portrait d'une jeune femme, une superbe photographie couleur immortalisée dans la pierre. La femme est gracieuse mais son visage aux joues creusées exprime la tristesse. L'épithaphe te renseigne sur son jeune âge et son nom : Kathleen Saintes, née Cleever, vingt-huit ans. Délaissant cette malheureuse défunte, décédée il y a quatre ans, deux ans environ après ta dernière venue, tu poursuis tes recherches.

De tombes en cénotaphes, de caveaux en simples tertres funéraires, tu parviens à la sépulture de ton père. Elle est simple et abondamment fleurie. Soudain, au moment où tu te recueilles, un cri, à moins que ce ne soit un rire, te fait sursauter. Tu te retournes et il te semble apercevoir une ombre près du mausolée au fond du cimetière, là où reposent les âmes des marins disparus, chacune d'entre elles étant symbolisée par une petite croix de cire. Tu observes, attends, mais personne n'apparaît, ni ailleurs dans l'enclos. Rien ne bouge, si

ce n'est la végétation martyrisée par les rafales de vent, et tu te dis que ce cri, il pourrait bien n'être qu'une plainte de quelque objet ou végétal soumis aux contraintes de la tempête naissante.

Délaissant ce bruit brusque et étrange qui t'a distrait par sa singularité, tu te prosternes, le coeur lourd et triste. De tes yeux ouverts, tu ne vois plus la tombe, la terre, le ciel, tu vois les souvenirs qui s'imposent à ton esprit comme des images réelles, images animées avec parfois des sons, modestes phrases à l'intonation douce ou diatribes au ton irréel. Ces morceaux involontaires de mémoire s'envolent de manière désordonnée pour laisser place au présent, et à un passé proche que tu appelles de ton coeur et de ton âme.

Tu l'aimais, ton père, mais sans certitude, avec un grand doute de toi-même.

Si j'avais connu ta maladie, je serais venu à l'époque, papa, malgré mon travail, malgré ma vie... Je te l'affirme, cependant je n'arrive pas à y croire, comme je n'arrive pas à sentir mon coeur; mes sentiments m'échappent.

Cette indifférence qui me tenaille depuis toujours m'anéantit au monde qui m'entoure.

Que serais-je devenu si j'avais eu un enfant ?

Il n'y aurait peut-être pas eu de divorce ?

Je ne sais pas...

Je n'ai jamais pu m'attacher à Louis, l'enfant que Mélanie avait eu avant notre mariage, l'enfant d'un autre.

Nous avons vu la coïncidence comme un bon présage, qu'il s'appelle comme toi, Louis.

Mais je n'ai jamais pu m'attacher comme

j'imaginai qu'il fallait le faire.

Je lui donnais tout ce que je pensais nécessaire à son bonheur, mais je sentais bien que cela ne venait pas du fond du cœur comme ça aurait dû le faire, je ne sentais pas ce lien invisible qui doit s'établir entre personnes qui s'aiment, pas plus que je ne l'ai vraiment senti avec Mélanie.

Je pensais qu'il fallait que le temps bâtit son ouvrage.

J'avais tort.

Le temps ne bâtit rien, il détruit ce que l'homme entreprend.

A nouveau un bruit distinct du vacarme naturel du vent se fait entendre. Ce n'est ni le sifflement de l'air qui tournoie ça et là, ni les cris des oiseaux en quête d'une dernière nourriture avant que la violence du vent ne les oblige à se terrer, ni les chocs des branchages martyrisés par les bourrasques, mais c'est le bruit de pas qui crissent sur une des allées pauvrement gravillonnées du cimetière. Tu te retournes brusquement au son d'une pierre qui roule et tu plisses tes yeux giflés par le vent, mais tu ne vois rien. Ton visage est inquiet et tu frissonnes. Ce n'est pas vraiment la peur que tu ressens, simplement une angoisse instinctive dans un environnement devenu en quelques années inconnu et hostile. Tu sursoutes : quelque chose vient de tirer d'un petit coup sec sur ton manteau. Aussitôt, dans un bond mal maîtrisé, tu te retournes et tu trouves face à toi, tout ramassé, de petite taille, une vieille femme aux joues creusées avec deux petits yeux brillants complètement renfoncés au fond de leurs orbites.

–Je t’ai fait peur, petit ?

Elle te semble crier de sa voix de crécelle, mais c’est à peine si tu vois sa bouche remuer, si bien que tu regardes par-dessus son épaule, bien au-delà de sa petite personne, pour voir s’il n’y a pas quelqu’un avec elle. Mais non, c’est bien elle qui t’a parlé. Tu la dévisages, étonné. Ses yeux semblent te percer le corps et l’esprit.

–Jacques ! Je suis Madame Kemec. Tu te souviens de moi, Jacques, n’est-ce pas ?

Sûrement tu te souviens d’elle, mais pas telle qu’elle t’apparaît aujourd’hui, inquiétante comme un spectre, curieux bout de femme avec cette tête blanc-argent qui émerge d’une masse vestimentaire difforme noire.

–Fuis, Jacques ! Il en est peut-être encore temps, le Mal est ici, incarné par plusieurs personnes de l’île, dont certains ont le Pouvoir.

Elle se retourne. Quand elle te fait de nouveau face, tu lis l’inquiétude sur son visage. Elle lève un bras maigre qui émerge de ses hardes, un bras décharné dont les parties dénudées montrent une peau pendante couverte de griffures et de marques rouges et bleues dues à de vieilles veines défailantes. Elle pointe le ciel de l’index.

–Regarde, Jacques, la tempête qui arrive ! La tempête annonce la mort. La mort nous assaille, elle ne trouve plus son lot sur mer, les hommes ne sortent plus comme avant, il lui faut ses morts, encore et encore, alors elle vient les chercher ici. Fuis, Jacques ! Oublie-nous tous, nous sommes damnés comme tu l’as été aussi, retournes à ton autre vie, oublie celle-ci ; nous n’avons pas oublié, nous. Ne cherche pas les souvenirs, ils n’ont rien de bon pour le présent.

Elle parle d'une voix étrange, alternant des cris comme des moments d'explosion et des morceaux de phrases à voix basse, sur le ton de la confiance. Tu ne dis pas un mot, elle ne t'en laisse pas le temps. Elle sursaute et pointe du doigt quelque chose derrière toi en chuchotant :

–Prends garde à toi ! Fuis si le mal ne s'est pas déjà emparé de toi, fuis si tu le peux encore.

Tu fais volte face et tu aperçois une ombre qui se faufile parmi les tombes, mais tu n'es pas sûr de ce que tu vois : ce peut être un jeu du vent ou une esquisse tremblotante du soleil qui transperce, par petites touches inefficaces, les nuages compressés par le vent. Tu te retournes et tu te retrouves seul, sans aucune trace de cette Madame Kemec, un fantôme, une ombre évanescence du cimetière dont l'existante te paraît à présent irréelle. Tu doutes de tes sens et tu vacilles en cherchant sans conviction des yeux une preuve, un indice concret de la présence de la vieille femme. Était-ce une hallucination ?

L'esprit encore perturbé par cette apparition brève et étrange, tu te diriges vers l'église où tu sais retrouver le Recteur François, le prêtre de la paroisse. Ce curé faisait autrefois, avant que tu ne quittes l'île pour la première fois, office d'instituteur, de gardien de phare, de juge... Il s'occupait de l'état civil, de la poste et de la police. C'était l'homme important de l'île. Puis la civilisation républicaine est arrivée avec ses lois et ses hommes pour occuper tout ces postes et tu as vu à chacune de tes visites le changement s'opérer, en douceur pour les insulaires qui le vivaient en permanence, mais pour toi, dont les visites s'espaçaient

toujours plus, ces changements, tu les remarquais plus que quiconque.

Dans ton souvenir, c'est un homme grand, presque chauve, au visage allongé. Il doit à présent friser la soixantaine. Quand tu l'aperçois de loin, près de l'autel, il te semble tout à fait chauve, mais en t'approchant, tu t'aperçois que ce sont ses cheveux devenus blancs qui, fins fils d'argent à la limite de la transparence, sont presque invisibles.

Il t'aperçoit et, de son air grave habituel, il te fait signe d'approcher. L'église est déserte en cette matinée glaciale.

—Bienvenue dans la maison de Dieu, mon fils.

De ses longues mains effilées, il te prend par les épaules et te serre contre lui en t'embrassant. Tu ne dis rien. Il n'y a jamais eu beaucoup de communication entre vous depuis que tu as quitté son école, toi, l'homme de la technique, lui, le gardien des âmes.

—Est-ce ce vent de tempête qui t'amène ?

Tu te sens petit devant lui, autant intimidé par sa taille que par le fait qu'il ait été ton maître jusqu'à la fin de ton adolescence. Tu baisses les yeux pour lui répondre, plus par lassitude que par soumission.

—Non, la dernière demeure de mon père...

—Oui, c'est vrai, il n'y a pas si longtemps qu'il est enterré, et nous ne t'avons pas revu depuis sa mort... Tu sais, nous avons tant de décès depuis quelques années que je n'ai plus beaucoup conscience du temps qui passe. Quand as-tu débarqué ?

—Hier soir... Pourquoi tous ces morts ? Une épreuve de Dieu ?

–Le diable ! C’est la volonté du diable ! Oui, mon fils, notre pays s’est de tout temps situé à la frontière entre le Bien et le Mal, ce qui lui valait ce climat rude et notre combat constant pour vivre et survivre. Le Mal gagne tous les jours du terrain, notre île va disparaître si notre Foi n’est pas la plus forte. Il faut que tous les fidèles se rassemblent et prient, pour notre sauvegarde à tous. Regarde ! Regarde dans ce sanctuaire de Dieu, les preuves matérielles de la Foi de mes ouailles ! Regarde ces cierges flamboyants, ces dons abondants, mais la véritable Foi n’est pas visible, elle est dans notre coeur, en nous même ; ce n’est pas un cierge qui sauve l’âme, c’est l’action du corps et la volonté de l’esprit, c’est la prière, c’est le refus du péché.

Il est tel que dans tes souvenirs, toujours aussi exalté, mais sous ces airs importants il paraît malgré lui abattu.

–Vous avez rencontré mon père peu avant sa mort : que voulait-il ? Ma mère m’a dit qu’il sentait sa dernière heure arriver et il a tenu absolument à vous voir.

–Quelle question étrange... Il voulait se confesser, tout simplement, comme tout bon chrétien avant sa mort, avant de se présenter devant Saint Pierre. Que croyais-tu ?

–Je ne sais pas. Je m’en veux tellement de n’avoir pas été là pour ses derniers instants... Je voudrais que tous ceux qui ont vécu ce que je n’ai pas pu vivre avec lui me donnent ces derniers moments de sa vie.

–Comment ?

–Je sais, c’est absurde, le passé reste le passé, on ne peut donner ses souvenirs, tout juste en faire part, mais même pas les partager. Pour moi, ses dernières heures

sont importantes sans que je sache pourquoi. Dites-moi, que voulait-il confesser ?

—Mon fils, il faut que tu fasses la paix avec toi-même, et je ne pense pas que cette quête t’y aide. Pour ce qui est de ton papa, le secret de la confession ne permet pas de répondre, mais je peux t’assurer que ça ne concerne que lui, même si ce que j’entends je ne le perçois pas puisque c’est Dieu qui écoute en moi. Donc je n’ai pas le souvenir de l’objet de la confession, mais je sais que ce qu’il a dit n’implique rien de grave pour ceux qui restent ici.

—Je m’en doutais ; c’était stupide, cette question... Parlez-moi encore de cette terrible maladie qui l’a vaincu.

—Une maladie diabolique, je te l’ai dit. Elle frappe partout, n’importe qui, aussi bien les plus dévots que les infidèles, sans discernement. Ce n’est pas le châtiment de Dieu, c’est une attaque de Satan. Nous devons résister pour qu’il n’anéantisse pas l’humanité. C’est la première bataille, et elle pourrait être décisive.

Tu regrettes d’être venu le voir, tu regrettes ta question, tu voudrais sortir de cette impasse que l’isolement, la gloire perdue ou une Foi démesurée a tissée autour du pauvre curé. Tu crains que la tristesse de ton visage n’exprime cette amertume que tu parviens à grand mal à dissimuler. Tu dévies la conversation sur le premier sujet qui te vient à l’esprit.

—J’ai rencontré Madame Kemec dans le cimetière.

—Qui ?

Le curé, emmuré dans sa transe, son idée fixe, t’a à peine entendu.

—Madame Kemec. Je l'ai vue dans le cimetière. Elle ne semblait pas très en forme.

—Oui, pauvre femme. Elle ne vient plus aux messes, elle s'alimente mal, elle fait peine à voir, mais elle refuse notre aide. Que t'a-t-elle dit ?

—Rien... Rien de bien cohérent.

—Elle n'a plus toute sa raison. Déjà son pauvre esprit avait été ébranlé lorsque son mari est mort, il y a bien longtemps de ça, attends... ça fait bien vingt ans, non, dix-huit ans cet hiver pour être exact. Tu te souviens ? Non, bien sûr, tu étais déjà parti. Et puis, il y a eu la maladie, elle a emporté son fils, son seul fils, elle y avait consacré toute sa vie et il est mort il y a, attends, deux ans et demi de ça.

—C'est cette mystérieuse maladie qui l'a tué ?

—Oui, encore elle. On ne meurt plus de vieillesse ici et à part quelques accidents c'est la maladie qui nous emporte tous, comme jadis la mer emportait tous les hommes. Elle tue grands et petits, hommes et femmes, indifféremment. Je suis désespéré...

—Vous n'y pouvez rien.

—Non ! C'est l'oeuvre de Satan, je dois le combattre !

—Et la médecine ? Que dit-elle ? Le mal est connu, contagieux ou quoi ?

—La médecine ! Pfft ! Ce n'est pas que j'aie quelque chose contre le docteur Saintes mais, le pauvre homme, il n'est muni que de la médecine des hommes, celle qui ne regarde que le corps, cette enveloppe charnelle, basement matérielle. Non, je te le dis, il ne peut rien, il est impuissant contre les manifestations de Satan, même si elles se manifestent contre la vie terrestre. Le salut de l'âme est au bout de cette bataille. Il ne faut pas

regarder seulement la vie en tant que telle, il faut se garder du péché pour bénéficier de la miséricorde de Dieu ! La maladie n'est pas la seule manifestation du Diable.

—Comment est cette maladie ? Comment agit-elle ?

—Il n'y a rien à dire, elle apparaît, soudainement. Hier, personne ne connaissait sa présence, et aujourd'hui elle est là, c'est tout. Elle vous prend au corps, elle s'attaque à votre vie, votre essence. Celui qui est pris voit sa vie le quitter, son corps se vide, s'amaigrit. L'appétit disparaît, on devient faible comme une vieille femme, ça peut durer un mois, une semaine, un jour. Le mal peut frapper fort ou donner une simple caresse, mais au bout, c'est la mort, inéluctable. Ni la médecine, ni même les prières les plus pressantes n'en sont aujourd'hui venues à bout. L'Eglise sauve les âmes, l'essentiel est là, il ne faut pas l'oublier.

—Je vous remercie, Mon Père. Je vais partir, à présent.

—Tu as raison, il ne faut pas rester sur cette île, ce n'est pas ton combat, repars tant qu'il en est temps.

Tu le regardes d'une façon étrange : il ne t'a pas compris. Tu n'as aucune intention de quitter l'île, pas pour l'instant. Tu lui envoies un signe désabusé de la main en te retournant.

—Au revoir.

N'oublie pas la prière, mon fils !

Tu n'es pas très heureux des informations fournies par le curé. Tu n'es pas ravi de cette visite qui ne t'as rien apporté et tu redescends d'un pas chagrin vers la plaine.

En repassant devant le cimetière, tu ne peux t'empêcher de jeter un nouveau coup d'oeil à cet endroit qui t'apparaît froid et sinistre. Tu cherches des

yeux une forme, une nouvelle apparition de Madame Kemec, mais rien ne bouge, seul le vent apporte une vie insolite à cet endroit lugubre. Quelques gouttes froides sur le visage te réveillent et te rappellent la menace de l'orage. Au loin, il te semble entendre un grondement de tonnerre, ou est-ce le bruit de vagues plus violentes tout à coup ?

Tu te décides à repartir, tu presses le pas et, au premier détour du chemin, tu vois une forme poussée par le vent. C'est une femme, ce n'est pas Madame Kemec. Cette femme-ci est habillée d'un ciré jaune et a une allure dans son déplacement qui te la fait deviner jeune. Tu presses le pas avec l'intention de la rattraper. Le vent qui bruisse dans les oreilles masque le tapement de tes pas et il te faut parler pour attirer son attention au moment où tu es à sa hauteur.

—Bonjour, madame !

Elle sursaute et se retourne en poussant un cri effrayé. Tu souris, embarrassé de la frayeur que tu lui as causée.

—N'ayez pas peur ! Excusez-moi de vous avoir effrayée. Je n'en avais pas l'intention... vraiment !

Elle te fixe de son visage encapuchonné d'où n'apparaissent que deux grands yeux étonnés qui roulent comme fous, puis elle s'écrie en relevant la capuche de son ciré marin :

—Jacques ! C'est toi ! Tu m'as fait une de ces peurs !

A ton tour tu la regardes, étonné, et tu reconnais cette petite bouille ravie.

—Christine ! Si je m'attendais...

Vous restez ainsi, sans voix, à vous regarder l'un l'autre, subjugués. Tu te trouves bête devant elle, tu te sens comme un adolescent qui rencontre celle qui sera

son premier flirt, son premier amour et tu t'en étonnes, toi, un homme mûr. Tu la connais pourtant, Christine Durand : c'est une enfant du pays. Vous avez vécu votre enfance ensemble, vous avez des souvenirs communs, mais votre différence d'âge - elle a cinq ans de moins que toi - vous a fait fréquenter des amis différents, vous n'avez pas eu les mêmes jeux, les mêmes flirts... Qu'elle te connaisse est normal, tu as marqué le passé de cette île, qu'elle te reconnaisse l'est moins, car tu as vieilli, tu as changé. T'aurait-elle remarqué lors de tes visites alors que toi, tu la voyais à ces visites comme on voit des anciens liens, des souvenirs du passé qui resurgissent au présent parce qu'ils sont vivants. Il y a longtemps que tu ne l'as vue, ni approchée de si près, cependant tu la reconnais sans peine : elle n'a pas changé, son visage est resté toujours aussi jeune malgré le climat.

Vous semblez deux amoureux qui ne peuvent ou ne savent se l'avouer, ou comment s'y prendre, avec chacun au ventre la peur de ce que va penser l'autre. Tu crains ton sentiment. Comment peux-tu penser tomber amoureux en cette fin d'automne, une saison maussade qui ne s'y prête pas ? Est-ce son visage rayonnant dans toute cette grisaille environnante, ce ciel sombre où pluies et embruns se mêlent intimement, cette végétation mi-morte, mi-endormie, ta vie noire...

Mon sombre passé ? mais le présent...

Il faudra une bourrasque du vent qui se déchaîne pour vous ramener au temps présent et, en te bousculant, t'amener à reprendre la parole.

—Comment vas-tu, Christine ?

—Bien, merci, et toi, ça va comme tu veux ?

—Oui, oui...

Tu as mis peu de conviction dans ta réponse.

Soudain, tu te ravises, attristé par une pensée navrante.

—Comment va...

—Oui ?

—Ton mari, comment va-t-il ?

—Lui ? Très bien, merci.

Tu hésites.

—Et... Et ta famille ?

Elle se détourne légèrement en baissant les yeux.

—Mes parents sont morts. L'un après l'autre, à deux mois d'intervalle. Oui, c'est eux que je venais voir au cimetière. Ils sont morts l'année dernière, au printemps.

—La maladie...

Elle te regarde d'un air étrange, avec une impression de douleur et d'inquiétude.

—Tu... tu sais ? Oui, bien sûr tu sais. Tu le sais depuis que tu as mis le pied sur l'île, n'importe qui s'en apercevrait, le mal est trop présent, trop visible maintenant. Il est impossible de l'ignorer. Tu n'aurais pas dû venir, c'est trop dangereux.

—C'est ce que m'a dit ma mère, elle m'avait écrit de ne pas venir, mais je suis là. Qu'importe...

—Ne dis pas ça. Nous, c'est différent, c'est notre île, notre vie, notre fatalité.

—Il ne faut pas se résigner ainsi. J'ai l'impression que tous veulent que je parte, mais aucun ne souhaite quitter cette île. C'est mon île aussi, c'est aussi mon domaine après tout !

—C'est vrai, tu as raison... Quoiqu'en disent certains, tu es aussi chez toi ici.

–Ton mari... que devient-il ? Toujours dans la marine marchande, c'est ça ?

–Oui. Il est passé Capitaine il y a deux ans.

–Il est ici ?

–Non, il navigue... Je ne le revois que deux fois par an, et à chaque fois il n'est là que pour quelques mois. Nous partons alors pour le continent une semaine ou deux, puis nous demeurons ici pour le reste du temps. Tu sais, il voyage à longueur d'année, alors, quand il vient, il ne veut pas bouger. Ses vacances à lui, c'est ici.

Il y a dans son discours un ton de résignation mais avec quelques éclats fugitifs de bonheur à chaque fois qu'elle évoque son mari.

–C'est une vie bien singulière que la vôtre.

–C'est la vie de bien des femmes de marin. Tu sais, cette vie a des côtés bien agréables : j'ai une grande liberté et à chaque fois qu'il revient nous vivons un amour intense, tout comme à la première fois. Le temps joue en notre faveur, notre amour ne s'épuise pas, il se fortifie entre chaque absence. Les retrouvailles sont une immense fête ! Jamais il n'y a eu une dispute entre nous depuis que nous sommes mariés. Seize ans...

–Des enfants ?

–Non. Aucun. Hélas ! Nous en aurions bien voulu, mais la nature nous l'a refusé. C'est ma faute...

–Je suis désolé.

–Ce n'est rien... Marchons, tu veux bien ?

–Oui, bien sûr. Tu rentrais chez toi ?

–Oui, et toi, où allais-tu ?

–Je ne sais pas trop bien, je faisais le tour de l'île. J'allais sur les traces de mon père, sur ses derniers

instants. Je voulais rencontrer les dernières personnes auxquelles il s'est adressé...

—Quelle idée !

—Je... J'ai un sentiment coupable...

—Je comprends. De n'avoir pas été là à la fin de sa vie, c'est ça, n'est-ce pas ?

—Oui, un peu. Si on veut.

—Et qui as-tu vu ? Suis-je sotte, le curé, bien sûr !
Tu souris.

—Oui.

—Comment l'as-tu trouvé ?

—Exalté. Un peu extravagant, comment dire...

—A côté de ses pompes ?

—C'est un peu ça.

—Il est devenu fou. Depuis que la maladie a pris l'ampleur que tu connais, il bénit plus que de coutume. Il pourchasse le diable chez qui le demande, à coup d'encens et d'eau bénie. Je peux même t'affirmer qu'il pratique l'exorcisme en douce, sans l'accord de l'évêché bien entendu. Il est devenu fou mais on laisse faire, ça ne fait de mal à personne et ça rassure plus d'un de voir sa maison bénie ou un parent exorcisé.

—J'ai le sentiment que ce n'est pas le seul fou de l'île : j'ai rencontré une vieille femme qui rôdait dans le cimetière. Le père François m'a dit qu'il s'agissait de Madame Kemec. Je ne l'ai pas reconnue. Je ne la connaissais pas bien : je n'ai d'elle qu'un vague souvenir, une vision d'adolescent plus préoccupé par les jeunes filles que par les femmes mariées...

—Ah ! Josette ! Tu as vu Josette Kemec. Pauvre femme. On dirait une centenaire, mais elle n'a que soixante-huit ans. Son mari est mort il y a une vingtaine d'années, la

laissant seule avec son fils, un pauvre petit bout de chou ; il n'avait que sept ans à l'époque. Elle l'a élevé toute seule ; c'était sa seule raison de vivre, sa fierté, et, fort heureusement, il avait bien tourné ; c'était un élève brillant à l'école : il a suivi une formation de mécanicien à l'armée et il réparait les moteurs de tous les bateaux de l'île, même que certains pêcheurs du continent venaient faire réparer leurs bateaux ici. Il avait bien du mérite car sa mère, bien que toute dévouée, n'était pas vraiment en état de lui apporter tout le soutien qu'il aurait fallu. Quoique c'est peut-être ça qui l'a rendu si fort, si débrouillard et si mûr. La pauvre femme n'avait plus toute sa raison après la mort de son mari : on lui aurait enlevé son enfant si on avait été sur le continent, dans une grande ville, mais pas ici, on savait tout le mal qu'elle aurait eu si elle n'avait pu le garder. Elle a été terriblement touchée par la mort de son mari. C'était au retour d'une pêche ; la mer était démontée. Elle guettait son retour depuis la pointe du phare ; il était le dernier bateau à rentrer, certainement trop tard. Elle l'a vu se battre contre la mer déchaînée ; elle a vu son bateau secoué par les vagues ; elle a vu son bateau de pêche ballotté contre les récifs et couler. Elle a été la première, au petit matin, après avoir scruté la plage toute la nuit, à voir le corps de son mari s'échouer, pauvre être sans vie. Il aurait mieux valu que la mer garde le corps. Une partie de sa raison est restée sur la plage, avec la vie de son mari. Hélas, vingt ans plus tard, le reste de son esprit sensé a disparu avec son fils, sa seule force. Depuis, elle a l'esprit égaré à cause de l'agonie de son fils, victime de la terrible maladie alors qu'il était en pleine forme, il n'avait que 25 ans.

- C’était encore cette maladie étrange ?
- Oui, un mal horrible qui ne respecte rien ni personne, pas plus le malheur que les gens qui ont trop souffert. Jeunes, vieux, aucun n’a de pardon, aucun n’a sa chance. Demain ce sera moi, demain ce sera toi, ou un autre. Si ce n’est pas la maladie... ce sont des accidents qui ne doivent pas tout à la fatalité.
- Que dis-tu ? Ma mère m’a parlé d’accidents étranges, elle aussi. Explique-moi...
- Non... Je ne veux pas en parler, je ne sais rien, juste des commérages qui circulent. Ce n’est pas sérieux, rien auquel on puisse prêter Foi.
- Dis toujours...
- Non, inutile, plus tard peut-être.
- Il y a une affaire d’argent ? C’est en rapport avec les naufrageurs ?
- Quelle idée ! Il n’y a plus de naufrageurs depuis un demi-siècle ! Qu’est-ce qui t’a mis cette idée en tête ?
- Le capitaine, sur le navire qui m’a amené, il y a fait allusion, et comme tu ne veux rien dire... c’est bien le sujet tabou ici...
- De vieilles histoires, sans gloire, mais dont nous n’avons plus à avoir honte. C’est fini le temps des corsaires et des pirates, et les naufrageurs ont disparu avec eux, définitivement : il ne reste que les légendes.
- Comme celle du druide exilé ici au temps des gaules...
- Toi, tu penses au rebouteux !
- Je vais aller le voir aussi : mon père l’a consulté.
- Comme tout le monde ici, sauf le curé, bien entendu !
- As-tu remarqué l’ail dans les maisons ?
- C’est pour les vampires !

—Ris tant que tu veux, mais c'est sérieux pour les gens d'ici. Ce n'est pas un vampire que l'on cherche à repousser. L'ail a toujours été un bon remède contre toutes sortes de maux. Ici, il semble s'être révélé bien peu efficace, mais sait-on jamais, il ne faut négliger aucun secours, aucune chance de chasser le mal de chez soi. Tu verras, la femme du maire : elle a toujours de l'ail dans ses poches. Il ne faut pas blâmer les pauvres gens qui se raccrochent à ces remèdes de bonnes femmes, il ne faut pas leur retirer l'espoir. Pense à ces pauvres gens qui s'agrippent au moindre espoir, au moindre remède qui pourrait les sauver ou sauver leurs proches. Même si ça ne leur fait pas de bien, ça ne leur fait pas de mal.

—Ne serait-il pas plus sage de partir, de quitter cette île ?

—Personne ne veut partir. Notre monde est là et pas ailleurs. Notre monde, nos racines, nos ancêtres, notre vie et, bientôt, notre mort... Et toi, tu ne pars pas ?

—Non. Ici a commencé ma vie et la mort ne me fait pas peur. Si elle doit m'attraper, autant que ce soit là où je suis né. Moi aussi, j'ai mes racines ici, quoiqu'en pensent les autres...

Elle est ravie de ton refus de partir.

—Je suis contente que tu décides de rester. Je t'accompagne, si tu permets, pour une fois qu'il y a quelqu'un dans cette île !

Quelqu'un !!!



Elle n'est pas très bavarde, ton amie. Elle marche à tes côtés, sans une question, sans se renseigner sur ta destination ; elle ne semble pas te prêter la moindre attention mais, quand vos regards se croisent, elle te sourit et tu aperçois ses yeux pétiller malgré le ciel sombre, et tu lui renvoies son sourire, mais maladroitement, avec moins de naturel. Les soucis ne semblent pas l'avoir marquée, elle ne le fait pas savoir, elle ne donne aux autres que la meilleure image d'elle-même.

A la croisée des quatre chemins, elle hésite, fait semblant d'avancer sur la route qui mène au village, se ravise, espionne tes pas et, guidée par ton regard, elle tourne vers la droite, vers l'ouest, dans la direction du phare.

Toi qui avait, par jeu, ralenti le pas pour l'obliger à parler, faire un choix ou plus perfidement l'embarrasser, tu ne peux dissimuler ta surprise.

—Comment as-tu deviné que je voulais aller par ici ?

Elle sourit en baissant les yeux et te répond de sa voix riante.

—L'intuition féminine...

Elle effectue quelques pas et se retourne aux trois quarts, autant pour se protéger du vent que pour te regarder en te questionnant.

—On va au château ? Au phare ?

—Oui.

—Oui où ?

—Où t'as dit. On y va.

Tu joues avec elle, tu t'amuses de la laisser sans réponse précise.

—Au château ou au phare ?

–C'est ça, on y va.

–Ah ! J'y suis, on va aux deux endroits ! On va au château et au phare ! Lequel des deux en premier ?

–Celui que tu veux. Le phare ?

–D'accord, on commence par le château.

C'est à son tour de te surprendre et tu es ravi de t'apercevoir qu'elle a de l'esprit, que vous êtes en accord, sur la même longueur d'onde. Cependant, elle ignore que tu n'as aucune intention de te rendre au phare. Pour parler avec le moindre d'effort, elle t'invite à la suivre en te prenant par le bras, mais autant pour se couvrir du vent que pour se réchauffer le coeur et le corps. Elle te sent tressaillir avant que tu ne te laisses aller avec ravissement. Tu la domines d'une bonne tête et ton regard, penché sur elle, te donne un air protecteur et tendre qui la fait hésiter et baisser les yeux.

–C'est... c'est le premier sur le chemin, le château... Tu le connais, le château ?

–Oui, bien sûr.

–Pas comme il est maintenant. Il a beaucoup changé depuis que Saintes l'a acheté. Il a fait faire de nombreux travaux de restauration, mais surtout d'aménagement. Il y a certaines pièces, on croirait un hôpital.

Vous allez très bientôt parvenir au château. En piochant dans tes souvenirs, tu te rappelles cet ancien domaine fortifié dont la bâtisse principale a été transformée en manoir et qui culmine à l'écart du port et du village. Tu as une vision fugitive de cette bâtisse sombre construite à une altitude à peine plus faible que le phare. Tu en as conservé le souvenir du bâtiment le plus élevé de l'île après le phare, au-dessus du cimetière

et de l'église. Curieusement, il se voit peu, de quelque chemin que l'on se trouve, toujours perdu dans une bruine ou un paquet de nuages. C'est à cet endroit que la végétation est la plus luxuriante avec de grands pins qui ne poussent nulle part ailleurs et masquent de la vue la propriété tant qu'ils n'ont pas été franchis.

—C'est bien le docteur, ce Monsieur Saintes ?

—Tu ne le connais pas ?

—Non, il y a six ans que je n'avais pas mis les pieds sur l'île. La dernière fois que je suis venu, le manoir n'était plus habité depuis des années, juste entretenu par les Plantejoie qui habitaient une annexe.

—Ils sont toujours là. Lorsque le docteur Saintes a acheté le château, il a demandé au couple Plantejoie poursuivre à son service. Ça leur a fait bien plaisir, ils n'avaient pas vraiment d'autre travail possible. C'est une bénédiction l'arrivée de ce médecin, puisque avant il fallait faire venir un médecin du continent.

—Quel âge peut-il avoir ?

—Oh, environ 40 ans. C'est un homme respectable, très sérieux et très compétent. C'est un ancien chirurgien, il était très réputé, dit-on. Il est peu bavard, et c'est tant mieux : ici on n'aime pas trop parler. Il reste un étranger, même après six ans sans quitter l'île. Forcément : il n'est pas né ici. Il est peu expansif, tu verras, c'est un homme seul habitué à cacher ses sentiments.

—Qu'est qui l'a amené ici, à se perdre sur cette île, loin de tout ? Lui, un chirurgien renommé, il ne trouvera pas la même clientèle ici que celle qu'il pouvait avoir ?

—C'est une triste histoire d'amour...

—Ah ?

- Sa femme était très malade, une maladie incurable.
 - C’est sa tombe que j’ai vue au cimetière ?
 - Le tombeau fleuri comme aucun autre ? Oui, c’est elle. Il apporte des fleurs tous les jours depuis qu’elle est morte. Depuis quatre ans environ. Il était profondément amoureux.
 - De quoi est-elle morte ?
 - On n’a jamais vraiment su ce qu’elle avait... et pourtant, j’en connais parmi ses patientes qui savent y faire. C’est un sujet qu’il évite soigneusement, mais toujours civilement, sans jamais se fâcher ni être grossier. Il a abandonné la chirurgie et sa situation pour s’occuper de sa femme mourante. Personne ne l’a jamais vue ici, sauf les Plantejoie. Ah oui ! Et aussi le pharmacien, mais il est mort maintenant.
 - Raymond ? Il est mort ?
 - Oui, lui aussi. Il y a quatre ans. Il était parmi les premiers chez qui on a diagnostiqué cette affreuse maladie.
 - Et sa femme ?
- Christine te fait signe de la main gauche de bifurquer pour monter vers le manoir.
- Sa femme ? Elle est repartie avec son fils sur le continent, dans sa famille. On ne les a jamais revus ici... La femme du docteur est morte peu de temps avant le pharmacien. Certains ont pensé plus tard qu’elle était la première victime de la maladie, mais le docteur l’a démenti. Il a avoué que Kathleen souffrait d’une maladie génétique et qu’il était donc impossible qu’il y ait un rapport entre elle et les décès qui ont suivi. De plus, les examens l’ont confirmé... Joseph Plantejoie a dit que la pauvre femme était très anémiée à son

arrivée, qu'elle était très faible, qu'elle ne pouvait marcher ni s'alimenter seule et qu'elle ne pouvait quitter sa chambre qui ressemblait à son avis plus à une salle d'opération ou de réanimation qu'à une chambre.

–Et c'est pour la soigner qu'il s'est isolé ici ?

–Je dirais plutôt pour vivre pleinement ses derniers instants avec elle. Elle était condamnée et on dit qu'elle n'en avait plus que pour quelques mois à vivre quand elle est arrivée au pays. Elle s'appelait Kathleen, elle avait vingt-huit ans quand elle est morte. C'est après sa mort qu'on a appris réellement pourquoi ils étaient venus ici. On l'a su lors de la messe d'enterrement : c'était une enfant du pays, elle était née ici.

–Alors, c'est la fameuse maladie qui l'a tuée ! Tu m'as dit qu'elle était victime d'une maladie génétique... de là à y voir le même mal qui ne touche que les habitants de l'île...

–Non, impossible, tu n'y es pas. Elle est née ici, mais ce n'est pas tout à fait une enfant du pays. Elle est arrivée sur l'île suite au naufrage du yacht de ses parents pris par la tempête. C'est là que sa mère a accouché.

–Parce que c'était elle ?

–Tu te souviens ?

–Si je me souviens ! J'avais une dizaine d'années à l'époque ! L'équipage et son père avaient péri dans la tempête. On a retrouvé la mère à moitié morte dans le canot de survie. Elle avait une profonde blessure à la tête et elle a accouché sur la plage, peu avant de mourir. Ma mère disait qu'elle s'était gardée en vie pour sa petite.

–C’est ça... Elle est restée sur l’île six mois, le temps qu’on identifie les naufragés et qu’on retrouve sa famille. C’était une riche famille anglaise.

–C’est incroyable, quelle coïncidence étrange... A ce que j’en sais, elle n’était jamais revenue.

–Non, jamais. Elle a choisi de mourir auprès de sa mère, non loin des fonds où repose son père. Son mari a fait réaliser au château un équipement complet de radiologie, une salle d’opération, un laboratoire d’analyses très complexe, tout ça pour sa femme, pour pouvoir la soigner du mieux que le permet la médecine et la chirurgie, jusque dans ses derniers instants. Heureusement pour lui, il en a les moyens. Il a une clinique sur le continent qui lui assure de bons revenus. Il l’a laissée à un associé qui en assure le fonctionnement et la gestion. De plus, sa femme avait une fortune personnelle conséquente. Il a ainsi pu subvenir à tous ses besoins sans compter. Mais l’argent ne peut pas tout. Les derniers instants de sa femme ont été très éprouvants pour lui et il a surmonté très difficilement cette épreuve. On a longtemps cru qu’il ne s’en remettrait pas : il était fatigué, pâle et il ne parlait que de mort, de vie après la mort, ou de survie clinique, des progrès de la technique contre la mort... On commençait à croire qu’il devenait fou, puis il a changé, il est redevenu ce qu’il était, tel qu’on le connaissait, même plus prévenant, plus serviable qu’avant. Il s’est mis à prendre le temps avec ses malades, avec tous, s’inquiétant de la santé de chacun, même de ceux qui n’allaient jamais le voir.

Comme vous parvenez aux contreforts du château, le vent devient moins agressif, repoussé en altitude par les

arbres puis le mur d'enceinte qui vous offre un abri bienvenu après une montée pénible.

Tu n'étais pas revenu à cet endroit depuis ton enfance, lorsque vos aventures de gamins vous faisaient parcourir toute l'île à la recherche de nouvelles sensations ou de découvertes imaginaires. Le mur et les arbres étaient immenses pour vos yeux d'enfant. Les arbres, étoffés par la nourriture des ans, ont toujours leurs dimensions énormes, mais le mur d'enceinte a perdu toute sa magnificence, érodé par les intempéries et ramené à sa taille humaine par ton regard d'adulte. Tu as une impression étrange en cet endroit, tu cherches la magie des lieux et ne la retrouves pas. Tu te défais de l'emprise de Christine pour t'approcher du mur et toucher la pierre. Tu recules d'un pas et perds ton regard par-dessus le haut du mur. Tu essaies, par le contact, en sollicitant un autre de tes sens, de recalculer la réalité avec tes souvenirs. Tu poses à nouveau la main sur ces pierres que tu escaladais par jeu, suivi de Christian et des autres...

Antonin, toi aussi tu étais venu ici...

—Jacques. Jacques, quelque chose ne va pas ?

Tu te retournes avec un regard involontairement absent.

—Jacques !

Son interpellation tremblotante trahit une inquiétude grandissante.

—Excuse-moi, j'étais perdu dans mes souvenirs.

—De mauvais souvenirs ?

—Presque...

—Raconte-moi.

—Non...

—Les mauvais souvenirs sont plus faciles à supporter lorsqu'ils sont partagés. Parfois ils s'oublient ainsi.

—Oui. Peut-être. Plus tard... Ce n'est pas le moment : on repart, l'entrée n'est pas loin.

—Comme tu veux.

Vous arrivez à l'entrée du domaine, une entrée bien plus large que dans tes souvenirs, un passage qui a été élargi et qui n'est plus conforme aux images qui se réveillent dans ta mémoire.

Le vent vous fouette le visage au moment où vous franchissez l'entrée.

—Oh ! Ce vent ! Je l'avais presque oublié !

—Ici, on ne l'oublie jamais. Il est omniprésent, même pendant les beaux jours. Cependant, je dois avouer qu'il est particulièrement violent ce matin, ça n'annonce rien de bon pour les jours qui viennent.

—Il n'y a plus de grille ?

—Non, le docteur a fait agrandir l'entrée pour que les camions puissent passer sans difficulté. C'était au moment où il a fait faire tant de travaux au château. Il y en a eu des véhicules qui sont montés, dont certains qui passaient directement du bateau ici !

—Comment ça ?

—Des camions pleins étaient chargés sur les bateaux, débarquaient et se rendaient directement ici. Il y en a bien eu une douzaine.

—Il y a encore des travaux en cours ?

—Ben... non, pourquoi ?

—L'entrée : ils n'ont pas remis de grille ou un portail.

—Le docteur ne veut pas. Il dit que ça ne sert à rien, que si quelqu'un a besoin de lui de toute urgence, il ne faut

pas qu'une grille l'empêche d'arriver ou retarde une intervention. Il est très soucieux de ses patients... Ah, zut !

—Qu'y a-t-il ?

—Il n'est pas là : il n'y a pas sa voiture. Il doit être en consultation, je n'y avais pas pensé. Mais on ne peut jamais savoir s'il est chez lui.

—Qu'est qu'il a comme voiture ?

—Je ne sais pas trop, je n'y connais rien. Une quatre-quatre. C'est l'idéal pour circuler ici. C'est l'une des rares personnes à avoir l'autorisation d'utiliser une voiture sur l'île. Les enfants l'adorent : il est fréquent qu'il y en ait une paire avec lui dans le village. Ils sont ravis de monter dans sa voiture, même s'il n'y a que quelques dizaines de mètres à faire entre deux consultations.

Vous êtes devant la porte d'entrée. Tu hésites et tu voudrais lui laisser l'initiative.

—Que fait-on, maintenant ? On frappe ou on fait demi-tour ?

—On peut toujours se renseigner, les Plantejoie sont certainement là. Ils pourront nous dire s'il revient bientôt.

Sans te laisser le temps de réfléchir ou d'argumenter, elle frappe du poing sur la porte massive qui se met à résonner. Le bruit produit est si fort qu'il peut être entendu partout dans le manoir. Quelques instants plus tard, la clenche est manoeuvrée et la porte s'ouvre sur un homme au visage inexpressif : Joseph Plantejoie.

—Bonjour Madame Durand... bonjour, Monsieur.

—Bonjour Joseph. Le docteur est-il ici ?

—Non, Madame, il a été appelé au chevet d'un malade.

–Savez-vous s’il revient bientôt ?

–Non, on ne peut jamais savoir avec Monsieur.

Christine fait la moue.

–Zut, zut. Bon, ben on n’a plus qu’à rentrer...

Soudain, comme elle fait mine de repartir alors que toi tu ne bouges pas d’un centimètre, un bruit parvient du fond du corridor qui jouxte l’entrée. Tu aperçois, dans cette direction, une dame apparaître et s’approcher d’un pas rapide.

–Qui est-ce ? Fais-les entrer, Joseph ! Ne les laisse pas dehors d’un temps pareil !

Arrivé à la hauteur de son mari, son visage s’éclaire en reconnaissant Christine.

–Christine ! Entrez donc !

–Bonjour, Mireille.

Vous entrez tous les deux à sa suite tandis que Joseph, avec un regard hautain, se recule pour vous laisser passer. Le vestibule est grand et chaleureux. Une bouffée de chaleur soudaine te saute au visage et tu t’amuses des joues rougeoyantes de ton amie. Son nez pointe comme un phare rouge parmi une mer de cheveux toujours confinée dans la capuche du ciré. Elle te regarde et, percevant ton sourire gentiment moqueur, elle retire son vêtement de pluie.

–Ouf ! Il fait chaud ici, c’est bien agréable !

–Venez dans la salle d’attente, Monsieur ne devrait pas tarder. Donnez-moi vos manteaux... Voici, asseyez-vous, je vous apporte du café.

Aussitôt, ce petit bout de femme disparaît sans bruit en vous laissant seuls, confortablement installés dans ce qu’elle a appelé une salle d’attente, une grande pièce meublée à l’ancienne avec goût. La porte refermée

derrière elle vous laisse avec une impression de calme et d'intimité.

—Dis-donc, c'est chouette ici.

Tu parles à voix basse, plus de crainte de déranger ou de rompre le calme régnant, que de peur d'être entendu de tes hôtes. Par similitude, Christine n'élève pas le ton pour te répondre.

—Plutôt, oui. C'est ainsi dans toutes les pièces que j'ai pu voir, sauf le cabinet et les pièces... comment dire... techniques ! Le labo, sa salle d'opération, tout est résolument moderne. C'est obligé.

—Dis-donc, il n'a pas l'air commode, le Joseph.

—Pour ça, oui. Cet emploi ne lui convient pas : ça ne correspond pas à son caractère, à mon avis. Il est trop orgueilleux. C'est un dominateur refoulé.

Tu lui jettes un coup d'oeil malicieux.

—Sans blagues, je t'assure ! Mireille m'a dit que parfois ça chauffait avec le docteur et, que si elle n'était pas là pour arranger les choses, il aurait fallu trouver un autre emploi depuis longtemps. Il faut bien qu'il fasse des efforts : un boulot comme ici, c'est de l'or !

—Mais comment a-t-il pu arriver à occuper cet emploi ?

—Il le tient de sa femme. Ses parents étaient les serviteurs du précédent propriétaire du château et, lorsque Mireille s'est mariée, ses parents ont décidé de prendre retraite. Ils sont sur le continent, je ne sais trop où. Tout naturellement, Mireille et son mari ont demandé à continuer à servir à la place des parents. Au début, ça ne posait pas trop de difficultés à Joseph car les patrons n'étaient pas souvent là et Mireille travaillait pour deux. Mais, depuis, avec le docteur, ça a pas mal changé.

–Ah oui ?

–Joseph avait tendance à considérer le château comme le sien, il y avait pris ses aises. Il a bien fallu qu’il reprenne sa place quand le nouveau patron est arrivé !

Tu remarques ses fossettes accentuées par ses lèvres plissées ironiquement, ce qui te fait réagir, cependant sans passion.

–Et ça te fait rire ?

–Ben oui. Pourquoi non ? Je t’ai dit que c’est un orgueilleux dans le genre mâle dominateur, et ça ne lui fait pas de mal de se faire remettre à sa place.

–C’est complètement en contradiction avec son emploi, ce que tu me racontes là.

–Ben oui.

–Et sa femme, comment elle prend tout ça ?

–Oh ! Elle, elle est bien gentille, c’est tout le contraire, serviable au possible. Elle est douce et effacée, et elle a le service dans le sang. Forcément : elle a été élevée comme ça. Ce qui ne l’empêche pas de ne pas toujours se laisser faire par son mari. S’il s’agit de faire correctement son travail, elle ira jusqu’à l’affronter. Tu l’as vue à l’oeuvre tout à l’heure : si elle n’avait pas été là, nous serions encore dehors.

–C’est une erreur de jeunesse que ce mariage, alors ?

–Tiens non ! Il ne faut pas être trop semblables pour se marier, sinon où serait le piment du couple ? Plus sérieusement, je dirais que chacun doit être plutôt le complément de l’autre et non son semblable, sinon où serait l’apport de l’union ?

–Peut-être, je ne l’avais pas vu comme ça.

Et si elle avait raison...

Un bruit attire ton attention, la porte s'ouvre et Mireille entre.

–Voilà le café. Le docteur arrive, j'ai entendu sa voiture.

–Laisse-moi t'aider, Mireille.

Tu t'écartes un peu pour les laisser installer le plateau avec sa cafetière en émail. Le café brûlant qui envahit de son odeur la pièce t'assaille les narines d'une envie déjà générée par la seule vue des tasses. Malheureusement; tu te trouves tout à coup distrait de ta préoccupation délicieuse avec en arrière pensée le regret d'une soif inassouvie temporairement : le docteur Saintes entre vivement dans la pièce.

–Bonjour, Christine ! Rien de grave, j'espère ? Une agréable visite de courtoisie ?

D'un coup d'oeil furtif, tu aperçois Christine sourire et saluer en silence, mais tu reviens vite sur le nouveau venu qui accapare toute ton attention.

–Vous êtes Jacques, Jacques Cathell ?

Sa main est ferme et chaleureuse. Tu voudrais écourter ce contact, mais il ne te lâche pas ; au contraire, il te pose sa main gauche sur l'épaule pour venir te parler jusque sous le visage.

–Tout le village sait votre arrivée, mais les gens ne sont pas bavards sur votre compte, vous savez. On croirait qu'il y a un secret... mais il n'en est rien, n'est-ce pas ? Ça fait cinq ans que je suis ici et je ne comprends pas toujours très bien les gens d'ici, les insulaires... les îliens comme j'aime à le dire !

Il te regarde de ses profonds yeux bleus, de cet air dont tu ne parviens pas à percevoir si c'est une interrogation

appuyée qui attend une réponse franche, ou si c'est un regard amical, sans plus, à la limite de l'altruisme.

—Je parle, je parle, mais je vous en prie, asseyez-vous. Je vois que le café n'a pas encore été servi, prenez une tasse. Mireille, faites le service, je vous prie.

—Monsieur veut-il que je lui apporte une tasse ?

D'un signe qui t'est à peine perceptible, le docteur refuse et renvoie la servante qui disparaît en fermant sans bruit la porte derrière elle. Vous êtes assis tous les trois, toi en face du docteur qui te porte toute son attention.

—Qu'est-ce qui vous amène ? Rien de grave, j'espère ?

C'est Christine qui répond alors que tu t'efforces de pas laisser paraître ton embarras.

—Non, rien de très grave ! Jacques vient d'arriver, et il... comment dire...

—Voilà : mon père est décédé il y a six moi, et je n'avais pas pu être là en ces derniers instants. Aussi, j'ai décidé de faire resurgir ce passé de lui que je n'ai pas connu. Je m'explique mal... Peut-être est-ce parce que je ne sais pas très bien moi-même ce que je cherche... Je voudrais combler ma mémoire de souvenirs que je n'ai pas eus. Je voudrais rencontrer les gens qui ont été ses derniers interlocuteurs, ses derniers confidents, ses derniers amis, enfin toutes les personnes qui ont vécu ses derniers instants...

—Je comprends. Il ne faut pas y chercher de but, ni même de justification. Croyez-moi, faites ce que vous pensez utile sans vous encombrer l'esprit de justifications futiles, la lumière se fera d'elle-même... Si je puis vous aider, demandez, je suis à votre disposition. Que voulez-vous savoir ? Que pourrais-je

vous apprendre sur votre père que vous ne sachiez déjà ? Vous êtes au courant du mal affreux qui frappe les gens d'ici, n'est-ce pas ? Hélas, je suis bien piètre médecin de n'avoir pas pu le guérir...

—Je ne vous reproche rien.

—Je vous remercie. Le mal est inconnu, même de la médecine moderne : j'ai contacté mes plus grands confrères. Cette maladie a frappé et frappe encore votre famille, et j'en suis navré... Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir afin que votre mère ne souffre pas comme a souffert votre père.

—Ma mère ?

Tu vacilles, tu sens ton coeur t'abandonner. Ta mère ! Ta mère est malade et tu n'en savais rien ! Tu sens ton corps se vider. Vite, tu essaies de te ressaisir et tu vois tout ces regards qui se portent sur toi. Il se passe quelque chose, tu as pâli, ils perçoivent ton malaise. Ta mère t'a caché sa maladie... pourquoi ? Pourquoi aussi n'as-tu pas vu qu'elle était souffrante ?

Mon égoïsme...

Elle a cherché par tous les moyens à te le dissimuler. Souviens-toi... elle ne voulait pas que tu viennes, elle ne voulait pas de toi auprès d'elle, alors que ses jours sont comptés. Le docteur s'approche de toi et te serre le bras, ce qui te fait réagir en clignant des yeux. Ceux-ci, restés ouverts trop longtemps, te brûlent. Tu frissonnes et fais une courte grimace pour te ramener à la réalité.

—Monsieur Cathell, ça va ?

Tu te remets avec peine.

—Oui... Oui, ça va. Je ne le savais pas... elle ne m'avait pas dit qu'elle était malade.

Cette idée ne t'avais pas effleuré l'esprit, cette possibilité qu'elle contracte le mal qui se saisit de tous ici, les uns après les autres. Elle se sait condamnée et elle a peur pour toi.

—L'issue est toujours fatale ?

—Non, il y a eu des cas de rémission, sans que l'on sache réellement pourquoi.

—A-t-elle une chance ?

—Heureusement, nous avons toujours un espoir d'amélioration.

—Son cas s'améliore ?

—Je ne peux pas le dire, pas pour l'instant.

—Son cas est grave ?

—Oui, hélas.

—C'est à dire ?

—Eh bien, excusez-moi si mes paroles sont dures, je dois vous avouer que si tout reste dans l'état des choses, j'ai peur qu'elle ne soit plus de notre monde pour le printemps.

Oui, tu ne l'aurais pas revue vivante... Etait-ce ce qu'elle souhaitait ? Refuse-t-elle que tu la voies souffrir ? Te croit-elle trop faible pour affronter ses derniers jours, sa souffrance ? Tu baisses la tête en fermant les yeux, puis tu te passes la main dans les cheveux.

—Vous avez eu raison de me le dire, je devais le savoir.

—Je suis navré de tout ce qui arrive...

—Vous n'avez pas à vous excuser, vous n'y êtes pour rien... Bien, je vais repartir.

—Moi aussi.

C'est vrai, dans ta confusion, tu allais oublier la présence de Christine.

–Je vous accompagne jusqu’à la porte...

Tu empruntes le corridor précédé de Christine et suivi du docteur.

–Nous pourrons parler de votre père à nouveau, si vous le voulez. J’ai un très bon souvenir de lui, un homme intelligent et courageux. Et si je puis vous être utile, n’hésitez pas, pour quelque raison que ce soit, médicale ou non médicale. Vous savez que je suis plutôt bien installé, avec un équipement médical assez moderne... A ce propos, votre mère m’a dit que vous étiez ingénieur en électronique ; cela vous intéresserait-il de visiter mes installations ? Pas en tant que patient, je vous rassure, mais je pensais qu’en tant qu’amoureux de la technologie...

–Vous avez raison, votre idée me séduit, mais pas aujourd’hui. Je vais retourner voir ma mère et il est bientôt midi.

–Midi ! Tiens, c’est une idée... Que diriez-vous de venir à un repas, je pensais plutôt à un dîner, nous serions plus tranquilles un soir.

–Oui... Pourquoi pas ?

–Vous pourriez venir tous les deux ? Si Christine l’accepte !

–Et comment ! Je ne refuse jamais une distraction !

–Eh bien, c’est d’accord ! Que pensez-vous de demain soir ?

–Entendu, ça me convient. Et toi, Christine ?

–O.K.

–Bon, alors au revoir, docteur, et à demain soir.

–A demain.

Vous revoilà dehors. Un rayon de soleil fugitif éclaire le visage de Christine. Le temps est toujours menaçant,

cependant le vent a baissé d'intensité. Elle te regarde avec ses yeux pétillants et interrogateurs.

—On va au phare maintenant ?

—Non, je n'ai rien à y faire. Le mauvais temps se voit suffisamment d'ici sans aller l'affronter de près. Comme je l'ai dit au docteur Saintes, je voudrais retourner voir ma mère.

—Oui, tu as raison.

—Mais j'irais bien voir le rebouteux, après le repas...

—Avec moi ?

—Est-il possible de dire non ?

—Non.

Elle te prend à nouveau par le bras et essaie de te communiquer sa bonne humeur en t'entraînant à ses côtés. Tu aimes ce contact, cette façon d'être avec toi, sans préjugés.



Tu regardes ta mère avec d'un oeil nouveau, presque médical. Elle t'apparaît affaiblie et tu comptabilises chaque hésitation, chaque difficulté dans ses déplacements pour ouvrir une porte ou un tiroir. Cette analyse t'est particulièrement pénible, toi qui ne l'as jamais vue sous ce jour, toi qui l'as toujours connue forte et considérée immuable, inébranlable. Maintenant, tu la vois vieillir, tu la vois malade, tu la vois mourante. Pendant tout le repas, tes yeux n'ont pu se détacher de ce lot de médicaments qu'elle a ingurgités jusqu'à lui couper tout appétit. Ils constituaient pour toi une prise conscience, la preuve matérielle de la réalité de la

maladie, plus que ces yeux jaunes, plus que cette peau ridée et décharnée, plus enfin que cette vague odeur de pourriture qui t'avais agressé quelquefois et à laquelle tu avais fini par t'habituer.

—Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Ta mère est de nouveau assise, épuisée après que vous avez rangé le reste de vaisselle.

—Qu'est-ce que ça aurait changé ? Tu serais venu plus tôt ?

—Oui !

—Pour quel bien ?

—Je me serais occupé de toi, je t'aurais aidé !

Elle secoue la tête, sans te regarder.

—Je suis vieille, je n'ai pas besoin d'aide.

—Ne dis pas ça.

Elle pose les bras sur la table et croise les mains d'un air décidé.

—Je dis ce que je veux.

—Je t'aurais emmenée voir les meilleurs médecins.

—Nous avons un très bon médecin, ici. Et nous avons nos remèdes. Je n'ai que faire de ces gens du continent !

—Mais la vie y est plus facile, le temps plus clément. Il y a tout un confort moderne qu'on ne peut avoir ici : l'eau courante dans la salle de bains, dans la cuisine...

—Ce n'est pas ma vie, là-bas.

—Mais ici, est-ce une vie ? Ce mauvais temps qui dure des mois entiers, ces vieilles maisons, ces semaines de disette lorsque les bateaux ne rentrent pas, ce sel qui agresse la peau...

—C'est ma vie ! Ma vie a commencé ici, elle se terminera ici, même si elle doit être plus courte

qu'ailleurs. Je ne demande pas à survivre, mais à vivre, tu comprends ?

Tu te places derrière elle et tu poses tes mains sur ses épaules.

—Oui, maman, je crois que je comprends.

Ta mère souffle de satisfaction. Elle apprécie ce répit dans ta voix.

—Mon grand fils, je suis contente que tu comprennes que je ne serai heureuse qu'ici, même si je dois en souffrir. Je sais bien que tu m'aimes, et soit assuré que je t'aime aussi. C'est pour ça que je voudrais que tu repartes. Ta vie n'est plus ici. Il y a moi, bien sûr, mais j'irai bientôt rejoindre ton père et tu n'auras plus aucune raison de rester. Tu ne trouveras que de mauvais souvenirs au pays. Je t'en supplie, repars avant que le mal ne te touche !

—Il n'en est pas question ! J'ai trop gâché ma vie en ne pensant qu'à moi ; je voudrais me rendre utile, et je ne vais pas t'abandonner tant qu'il y a un espoir. Je t'ai retrouvée et nous resterons ensemble. Ce n'est pas maintenant que je vais te quitter.

Elle te regarde avec une tristesse qui t'est indéfinissable et tu lui rends ce regard en t'essayant à sourire. Elle esquisse un mouvement des lèvres, mais tu souhaites rompre ce dialogue qui te devient pénible.

—Je repars, maintenant, je vais voir Loïc Breiz.

Elle relève la tête, étonnée.

—Fintan ?

—Oui.

A nouveau, elle se détourne pour répondre.

—A quoi bon ? Il ne peut rien pour moi. Ce mal est bien plus puissant que lui... s'il n'est pas lui.

–Comment ça ? Que veux-tu dire par là ?

–Rien. On commence à dire que ce serait lui.

–Lui quoi ?

Tu es surpris de la voir frapper de son poing malingre la table. Tu te déplaces vivement pour lui faire face.

–Lui ! Le Mal !

–Allons ! Foutaises ! Encore des commérages. C'en est assez de ces superstitions idiotes !

–Il n'est pas question de superstitions, Fintan a des dons, il a des pouvoirs sur tout. Il a le don de guérir qu'il a hérité de sa grand-mère, mais il a aussi ces pouvoirs druidiques transmis de père en fils depuis la nuit des temps.

–Tu sais bien que je ne crois pas à toutes ces histoires de bonnes femmes !

–Tu as bien tort. Depuis l'histoire du pont, on dit qu'il est resté de méchante humeur, que sa vengeance n'est pas assouvie.

–C'est une histoire trop ancienne, plus personne n'en parle.

–Personne n'a osé en parler depuis, tous ont trop peur de lui. Il nous a envoûtés ; on dit que c'est lui qui aurait jeté ce sortilège aux habitants de l'île.

–Mais pourquoi maintenant ? Pour une vieille histoire ?

–Le temps ne compte pas pour lui, tu sais bien. C'est sorcier et magie noire, cet homme. Tout le monde le craint.

–C'est ridicule. Il n'a pas le pouvoir de faire le mal.

–Il a un don pour faire le bien. Un don, c'est un don. C'est l'usage qu'on en fait qui détermine le bien ou le mal. Il veut nous faire souffrir.

–Mais enfin pourquoi ?

–Je ne sais pas. Il a ses raisons. C’est ce qu’on dit.

–Tu devrais arrêter d’écouter tes voisines. Il n’est pas bon que tu prêtes foi à leurs commérages.

Elle se lève, outrée.

–Je t’interdis de dire que ce sont des commères ! Je parle avec qui je veux et j’écoute le bon sens. Que sais-tu de la vie d’ici, toi qui ne vient que si rarement ? Que sais-tu de nos souffrances et de nos remèdes ? Que sais-tu de nos peurs et de nos prières ?

Elle t’a touché au coeur. Toi, l’enfant du pays, même ta mère renie tes origines : c’est certain, tu n’es plus d’ici, tu n’es plus un enfant de l’île. Meurtri dans ton âme, tu baisses la tête.

–Tu as raison, je ne sais rien.

Rien que ma misère...

Tu relèves la tête, tu l’embrasses avec précaution, de peur de briser cette mère fragilisée par l’âge et la maladie, et tu sors sans bruit, sauf quelques mots que tu lui murmures à l’oreille.

–A ce soir, maman...

Dehors, tu retrouves Christine qui fait les cents pas en t’attendant. Elle marche les bras croisés, la tête baissée, le nez dans la capuche.

–On y va ?

Elle se redresse en sursautant puis, te reconnaissant, elle te sourit.

–Où ?

–Chez Fintan.

–Loïc Breiz ?

–Oui. C’est ce que je t’avais proposé ce matin.

–Fintan... Quel drôle de surnom. Pourquoi les anciens l'appellent-ils Fintan ?

–Par respect, je pense. Je n'ai jamais trop bien su. Ce serait le nom d'un personnage célèbre, une sorte de druide, un nom qui remonterait à des siècles, je crois bien... A moins que ce ne soit un terme du patois local pour désigner les sorciers ou les magiciens mais dont la signification réelle a disparu. Je n'ai jamais vraiment posé la question, juste entendu dire ce genre de choses lors des veillées quand j'étais petit.

–On lui demandera ?

–A mon avis, vaut mieux pas.

Tu lui as dit ça d'un ton qui n'admet pas la contradiction. Tu t'en rends compte, puisque tu lui trouves un air quelque peu effrayé. Tu ne sais pas t'en excuser alors tu lui fais maladroitement signe d'avancer, et vous partez bras dessus bras dessous, comme deux fiers marins qui vont braver la tempête.

–Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, Fintan. Il doit être âgé maintenant, dans la soixantaine.

–Mon mari dit qu'il a soixante-cinq ans. Pour son âge, il fait un travail bien pénible ! Il travaille dur, mais ses affaires périclitent.

–Il vend toujours le guano ?

–Oui, il va sur le Plateau des Cormorans dans une barge qu'il charge directement, lui tout seul, à la main, avec une simple pelle et une brouette.

–Toujours seul ? Pas de femme ?

–Non, pas de femme. Un véritable ermite avec sa pauvre masure à l'écart du village. On dit qu'il était riche et qu'il a été marié, il y a bien longtemps. Tu savais ?

—Oui...

Tu expires ce « oui » à regret.

—Qu'est-elle devenue ?

—Qui ?

—Sa femme...

—Oh ! C'est une sombre histoire...

Tu regardes tes pas comme s'ils pouvaient être une source d'oubli ou un refuge du temps présent contre l'avenir.

—Dis-moi ! Personne n'en parle, personne n'a jamais rien voulu me dire. Lorsque je pose la question, tous se détournent. Ils font semblant de ne pas m'entendre, ou bien ils trouvent une occupation pour ne pas répondre. J'ai l'impression que se rappeler le passé leur fait autant peur qu'ils peuvent craindre Loïc Breiz.

Il faut craindre le passé qui tourmente...

—Je ne sais pas s'ils ont raison de craindre Fintan, mais ils le craignent, c'est sûr. En fait, ils ont des raisons de supposer qu'il puisse leur en vouloir.

—Comment ça ? Dis-moi, car tu es trop énigmatique, je ne comprends rien.

Tu t'arrêtes et tu t'imposes un silence, le regard perdu dans le lointain. Tes souvenirs d'enfant reviennent, par vagues indolentes apaisées par le temps et l'imagination. Sans la regarder, l'air absent et les yeux fixes, tu lui contes l'histoire, résultat imparfait d'un mélange de légende et de faits qui t'ont marqué.

—Elle était belle... Elle s'appelait Gwendoline. Ce prénom seul suffisait déjà à charmer. Elle nous avait tous captivés par sa beauté, nous les enfants, mais aussi les grands. Oui, sa femme était très belle, c'était une

véritable beauté sur cette île, un ange dans cet enfer... Il était allé la marier sur le continent. C'était là qu'il l'avait rencontrée.

Tu as lancé cette dernière phrase d'un ton plus énergique, comme pour te sortir de ta léthargie. Tu la prends par le bras et tu l'entraînes avec toi sur le chemin détrempé.

—Elle était venue une fois auparavant, pour les fiançailles, puis elle était repartie pour ne revenir qu'après s'être mariée avec Fintan. C'était un beau parti, Fintan. Il était jeune, et puis il était riche de par son travail, son commerce de guano. Et puis, c'était quelqu'un d'important sur l'île, autant que le prêtre. Il ne faut pas oublier qu'il avait déjà ses dons, et qu'il rendait déjà service à tous ceux qui le sollicitaient. Note bien qu'il ne réclamait jamais un sou, que ce soit pour guérir une verrue, couper le feu ou sauver un nouveau-né qui refusait la vie. Son travail suffisait, disait-il, et il estimait qu'il devait son don aux autres, comme sa mère l'avait utilisé depuis toujours. Quoi qu'il en soit, les gens savaient le remercier, chacun à sa manière, chacun selon sa fortune. C'était du poisson, des coquillages, des légumes, des travaux dans sa maison... Jamais il ne réclamait rien, tout se faisait naturellement, sans qu'il soit nécessaire de conclure le moindre accord.

—Oui, je sais. Les anciens continuent les dons, et même des jeunes, mais eux sans l'avouer.

—C'est possible, je ne sais plus ce qui se fait aujourd'hui, ça fait si longtemps. Ce qui est étonnant, c'est que pratiquement tous, qu'ils aient eu besoin de

lui ou non, lui faisaient des cadeaux ou lui rendaient service.

—Parce qu'ils avaient peur de lui ?

—Non, ce n'est pas pour ça. C'est possible qu'ils aient peur de lui, mais ce n'est pas pour ça qu'ils se conduisent ainsi avec lui. C'était pareil avec sa mère. C'est autre chose, indéfinissable, comme un rituel qui remonterait à la nuit des temps. Pourtant, je ne dis pas... Ils auraient eu des raisons de le craindre.

—Pourquoi ?

—A cause de sa femme. Oui, je pense qu'à cause d'elle...

En baissant la voix, tu t'arrêtes de marcher. Christine te secoue le bras.

—Sa femme, tu ne m'as pas dit ! Qu'est-elle devenue ?

Tu te remets à nouveau en route.

—Tu étais trop jeune pour t'en rappeler. Moi, j'avais huit ans. J'étais à l'église quand c'est arrivé... Mais avant, il faut que je te dise qu'il avait construit un pont entre les îles lorsque son commerce était devenu florissant ; c'était quelques années avant qu'il ne se marie. Ce pont lui permettait de récolter le guano plus facilement, il était moins soumis aux caprices de la mer ou aux marées quand il passait à gué. Cet ouvrage avait constitué pour lui un investissement important tant il était malaisé de relier le Plateau des Cormorans à l'île. Ça lui avait pris deux saisons complètes et il l'avait terminé juste avant l'hiver. Il en était fier, de ce pont ! Depuis, ses affaires avaient marché comme jamais, il avait plus que doublé sa production. Ensuite, quelques années plus tard, il s'était marié. Et c'est dans la première année que le malheur a frappé...

—Elle est morte ?

—Oui, ça tu le sais. Ce que tu ne connais peut-être pas, c'est les circonstances du drame. Jamais Gwendoline n'allait sur le plateau, jamais. Elle n'y avait accompagné Fintan qu'une fois, le jour de leurs noces. Il ne voulait pas qu'elle y aille, ce n'était pas sa place sur cet endroit sauvage, elle était trop belle. Ce malheureux jour, elle a voulu le rejoindre, elle ne pouvait pas l'attendre, il fallait qu'elle lui annonce la nouvelle, tout de suite. Il était à travailler sur le plateau, la tempête commençait son oeuvre, toujours aussi menaçante quelques jours avant de se déchaîner. Elle n'a jamais pu le rejoindre, le pont s'est écroulé sous ses pieds, on ne l'a jamais revue. Il ne restait qu'un maigre lambeau de sa robe hissé sur un épieu, ancien pilier rompu... Certaines vieilles femmes disent que Gwendoline court sur le plateau quand se déchaîne la tempête, qu'elle hurle avec le vent dans la passe... Légendes pour impressionner les enfants et leur interdire l'endroit.

—Que voulait-elle lui dire ?

—Ça, on peut dire que ça a été longtemps un mystère, connu seulement de quelques rares personnes. Je ne l'ai su que longtemps après, j'avais une douzaine d'années. Je l'ai appris par hasard un jour que, malade, j'étais resté au lit. Je sommeillais à moitié, épuisé par la fièvre, et ma mère me veillait. C'est alors que j'ai surpris une confidence entre l'infirmière et ma mère qui parlaient de Fintan. Elles parlaient maladroitement de cette histoire comme de beaucoup d'autres histoires, potin parmi d'autres. La fameuse nouvelle qui pressait

Gwendoline à retrouver son époux, c'était qu'elle attendait un bébé. Oui, un bébé...

—C'est affreux !

—Fintan ne l'a jamais dit à personne. L'information s'est répandue suite à confidence du médecin d'alors au pharmacien. Comme il ne demeurait pas sur l'île, il souhaitait certainement que quelqu'un soit au courant, au cas où... C'était une mauvaise idée : le pharmacien, malgré la confidentialité requise à sa profession, n'a jamais su tenir un secret.

—Je ne comprends pas. Je ne vois toujours pas pourquoi tu disais que les gens d'ici auraient des raisons de craindre Loïc Breiz.

—Tout vient de cette histoire. Il fallait savoir ça pour bien comprendre. Le pont a été détruit par la tempête, mais pas seulement par la tempête. C'est ce qui s'est murmuré, après... Aujourd'hui, personne ne pourrait le jurer, à part Fintan lui-même... et aussi le maire. Des hommes qui se sont rendus sur les lieux, il n'y a que le maire qui soit encore vivant, si on excepte Fintan, bien sûr. Ce qui n'aurait été qu'une triste tragédie a pris un aspect effroyable pour nous tous, à cause d'un fait abominable, inimaginable : le pont avait été saboté.

—Non ?

—Si. Il aurait été saboté, par une, ou des personnes du pays. Quelqu'un de mal intentionné, jaloux de la réussite de Fintan, craintif des dons hérités de sa mère, ou bien voulant se venger d'un soi-disant mauvais sort qui lui aurait été envoyé. Car si Fintan soignait par ses dons, il était pour certains un jeteur de sorts, un sorcier, et on n'hésitait pas à lui attribuer les coups de malchance. Enfin, ce ne sont que des superstitions...

—Comment est-ce possible ? Comment a-t-on pu ? Je n'arrive pas à y croire.

—Son ouvrage n'aurait pas dû s'écrouler, il avait déjà résisté à plusieurs tempêtes, bien plus fortes que celle qui se préparait. En fait, lorsque le pont s'est effondré la tempête n'avait pas encore atteint son maximum, sinon jamais Gwendoline ne se serait risquée à le franchir. A l'époque, rien n'avait été affirmé d'une manière formelle, on ne mêlait pas la Loi aux affaires personnelles. La Loi, c'était le prêtre qui la rendait, et il n'avait rien d'un inspecteur de police comme on en a maintenant. En dehors du flagrant délit, pourrais-je dire, il n'y avait aucune raison de rendre la justice, aussi l'affaire n'eut-elle aucune suite juridique, ce qui ne serait pas le cas aujourd'hui si un tel événement s'en produisait...

—On n'a jamais retrouvé le corps de Gwendoline ?

—Non, jamais. Ici, dans cette passe maudite, les courants t'emmènent vers le large plus vite que n'importe quel bateau. On n'a jamais retrouvé son corps, jamais...

On ne retrouve jamais de corps, ici...

—Que s'est-il passé ensuite ?

—Ensuite, c'est toute l'histoire... Gwendoline est morte un samedi, dans l'après-midi. Le lendemain matin, à la dernière messe, Fintan s'est rendu à l'église endimanché comme jamais il ne l'avait été, avec son costume de mariage. Tout le monde ou presque était là et le saint office avait commencé quand, soudain, les portes de l'église ont été ouvertes avec violence, comme écartées par une force surhumaine. Fintan était

là, immobile sous le porche, terne apparition sur un fond orageux que les éclairs faisaient exploser. C'est sur un coup de tonnerre plus violent que les autres qu'il s'avança, d'abord à pas lents, puis de plus en plus rapide. Tout le monde retenait son souffle alors qu'il pénétrait dans l'église. De petits cris angoissés se firent entendre tandis qu'il s'avancait dans l'allée principale : les lueurs des cierges révélaient ce que, de loin, personne n'avait pu voir, ce que personne n'aurait pu imaginer. Entre ses mains robustes, il tenait un manche. Quand il est passé à ma hauteur, je l'ai vu, et bien vu. J'ai vu son visage aux traits creusés par la douleur, j'ai vu son expression farouche, j'ai vu ses yeux noirs de haine, et, surtout, j'ai vu ses mains crispées, violacées sous l'effort, ses mains agrippées à un manche, le manche d'une hache ! Plus il progressait dans l'église, plus il allait vite. Ainsi, de la marche, il passa à la course, toujours plus vite, pour enfin s'immobiliser devant l'autel, sous les regards médusés du curé, des enfants de coeur, du bedeau et de toute l'assistance. Je n'avais que huit ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Son corps émanait une puissance incroyable, sa façon d'être nous hypnotisait tous, nous étions paralysés de surprise et d'angoisse. Il ne jeta un regard vers personne, il ne se tourna vers personne en particulier, il alla tout simplement à l'autel et, là, d'un coup d'un seul, d'un moulinet rapide et précis, il planta sa hache avec une extrême violence. Il la laissa plantée sur la table d'autel et il se retourna lentement, sans un bruit alors que tout le monde retenait son souffle. Alors, il a joint les mains à hauteur de son visage, puis les a placées devant lui, doigts écartés, à la manière d'un sourcier, mais sans la baguette traditionnelle. Et il est

reparti ainsi, les mains jointes et les doigts écartés, en balayant du regard et des mains l'assistance avec ses yeux perçants. Certains disent qu'il agissait ainsi pour détecter les coupables à la manière d'un sourcier, et qu'il n'y a pas loin de sourcier à sorcier.

–Tu me fais peur avec tes histoires !

–J'en suis désolé, mais c'est l'entière vérité. Regarde bien la table de l'autel la prochaine fois que tu iras à l'église : elle conserve les stigmates de cette histoire, car elle n'a jamais été remplacée.

–Pourquoi ?

–Qui oserait défier Fintan ? Personne...

Tu te tais quelques instants, pensif. Tu hésites, prêt à t'arrêter, puis tu repars d'un pas lent.

–Ma mémoire d'enfant a tout conservé de la scène, intact. Qui pourrait oublier ? C'était trop fantastique... et dramatique. Ceux qui étaient aux derniers rangs dirent plus tard qu'ils ont vu une larme couler sur sa joue, juste avant qu'il ne sorte de l'église.

–C'est un être humain qui souffre comme nous tous.

–Bien sûr que c'est un être humain, cependant il n'est pas comme nous.

–Que s'est-il passé ensuite ?

–Ensuite ? Certains disent qu'il a réussi à détecter le coupable puisque quelque temps plus tard le mari de la Germaine ainsi que son grand fils ont disparu en mer sans raison alors que le temps était clément ; ils disent qu'il leur aurait jeté un sort. D'autres disent que Fintan croyait tout le monde coupable, vu la scène de l'église alors que tous les habitants de l'île, ou presque, étaient réunis.

–Qui était coupable ?

–Je ne sais pas. Je ne pense pas qu'on le sache un jour. Ce n'est pas la Germaine qui pourra le dire : à peine était arrivée la nouvelle de la disparition de son fils et de son mari, qu'elle a décidé de quitter l'île.

–Elle est partie aussitôt, sans attendre ?

–Oh non ! Elles n'ont pas pu quitter l'île comme ça, pas aussi facilement !

–Elles ?

–Oui, il lui restait sa fille. Elles auraient bien voulu partir, mais à chaque fois qu'elles décidaient d'embarquer, la tempête se déclenchait, interdisant toute navigation...

–Elles n'ont pas quitté l'île, alors ?

–Si. Certains disent qu'elle serait allée voir Fintan, et que par sa détresse elle aurait obtenu son pardon. Juste après, elles ont pu fuir vers le continent, et on ne les a jamais revues sur l'île. Il paraîtrait que le malheur les poursuit toujours et qu'elles fuiraient l'eau à jamais.

–Eh bien ! Quelle histoire ! Après ça, je comprends mieux le sentiment de respect qu'il inspire à tous : c'est de la méfiance.

–Je dirais plutôt de la peur.

–Quelle différence ?

–Dans ce cas, la méfiance est réfléchie, la peur est irrationnelle.

–Nous arrivons. C'est éloigné, dis donc !

–Après son malheur, il est resté longtemps inconsolable ; il s'est imposé la solitude en se retirant dans cette vieille maison qu'il occupe depuis cette triste histoire.

–Il est riche, non ?

—Assez, oui. Il avait une des plus belles maisons du port, mais il a fait murer toutes les ouvertures et il ne l'habite plus.

—Non ?

—Si. J'étais gosse. Avec les copains, on a regardé faire : tout le mobilier est resté à l'intérieur, et il doit encore y être. Rien n'en a été retiré avant que la maison ne soit condamnée.

—Quel personnage étrange... Remarque, ça va bien avec ce que j'en connais.

Tu t'arrêtes pour contempler la vieille bâtisse. Il te semble qu'elle n'a pas changé d'aussi loin que peut remonter ta mémoire. C'est une maison compacte, cubique, au toit fait de pierres plates ; elle pourrait supporter un ouragan sans broncher. Non sans un pincement au coeur, tu remarques les volets clos ; tu sais qu'il les a cloués dès le premier jour, dès qu'il a acheté la maison, afin qu'aucune fenêtre ne puisse jamais être ouverte. A côté de la maison, une grange qui paraît tout aussi solide abrite les engrais avant expédition. Entre les deux, tu aperçois les deux chevaux de trait de Fintan. Ils se tiennent stoïques contre le vent à proximité du tombereau qu'ils tirent journellement. Tu repars en entraînant ta compagne peu rassurée à ta suite.

Moins d'une minute plus tard, tu frappes sur la porte massive. Un bruit se fait entendre à l'intérieur, le bruit d'une chaise dont les pieds raclent le carrelage, puis la porte s'ouvre sur un individu âgé, mal rasé, que tu reconnais immédiatement.

—Entre Jacques... Je t'attendais.

Puis, sans même l'avoir vue, il interpelle Christine.

–Toi aussi Christine ! Tu peux entrer !

Tu regardes médusé le vieil homme au sourire faussement naïf.

–Il n’y a aucun prodige dans ce que j’ai dit, dans ce que je sais. Notre monde est petit et les nouvelles filent aussi vite que le vent. On vous a vus ensemble, je vous connais tous les deux, je connais ta quête, le reste n’est que bon sens et, tant pis si ma modestie en souffre, je dois avouer que, de bon sens, je n’en manque pas !

Comme il referme la porte derrière vous, la pénombre devient uniforme et tes yeux commencent à percevoir ce que tu devinais avec peine : un intérieur hétéroclite, fait de bric et de broc, avec un agencement désordonné où le beau côtoie le laid, où un mobilier riche se vêt de pauvres parures, où des bibelots de prix s’acoquinent avec des objets sans valeur. Tu remarques que, sauf sur les lieux de passage fonctionnels, tout est empesé d’une épaisse poussière qui ternit l’éclat naturel des objets. Par-dessus tout, ce qui attire ton regard, c’est la cheminée crépitante qui, en plus de rayonner une douce chaleur, apporte un complément d’éclairage à l’unique lampe du plafonnier. Ensuite, tes yeux sont attirés par les multiples flacons qui jouxtent la cheminée où une immense marmite bout à longueur de journée un étrange contenu que ton odorat ne parvient pas à définir. Tu te prends à imaginer que ces fioles, bocaux et autres pots contiennent tous les ingrédients de base de la sorcellerie : huiles essentielles, extraits et divers jus pour alchimistes avertis... Cette pensée te fait sourire intérieurement et tu te dis que, si tu venais à la partager avec Christine, celle-ci te prendrait sans aucun doute au sérieux.

Tandis que Loïc Breiz vous désigne deux fauteuils pour vous asseoir, tu t'aperçois que Christine a un regard angoissé figé sur le pan de mur opposé à la cheminée. En t'installant, tu regardes dans la même direction et tu découvres ce qui la fascine tant : un mur complet recouvert d'oiseaux marins empaillés, tous en envol, qui retrouvent une vie irréelle par le jeu de la lumière vacillante du foyer.

Tu trouves ton assise bien inconfortable. Les mouvements de Christine t'indiquent, sans qu'il te soit nécessaire de poser la moindre question, qu'elle a le même sentiment vis-à-vis du fauteuil où elle a pris place et dans lequel elle ne parvient pas à trouver une position satisfaisante. Loïc Breiz, quant à lui, paraît tout à son aise : il vous domine dans un fauteuil brun luxueux au dossier immense. Même si Fintan avait été plus petit de taille, vos positions respectives dans vos fauteuils vous auraient obligé à lever les yeux pour le regarder. Cependant, malgré sa position dominante, malgré le caractère redoutable qu'on lui attribue, il te paraît affable mais curieusement triste. Puis, soudain, il se ressaisit et se redresse pour parler.

—Tu viens pour tes parents !

Il s'effondre dans son fauteuil.

—Comme tous les autres...

Puis il se redresse, tonitruant.

—Tu viens voir le sauveur, l'homme aux miracles, le guérisseur !

De nouveau il s'affale.

—Il n'y a pas de sauveur, il n'y a jamais eu de miracles, il n'y a plus de guérisseur...

Tu restes interdit devant cette mise en scène inattendue, ce monologue théâtral. Il se penche vers toi en roulant des yeux, comme pour une confidence, comme pour partager un secret, juste entre toi et lui.

—Je n’ai pas pu sauver ton père, et je ne pourrais pas sauver ta mère...

Il se renverse dans son siège pour s’adresser à vous deux.

—Le mal est le plus fort, je n’y peux plus rien. La vie est ainsi faite. J’ai le pouvoir de guérir, mais la mort est la plus forte. Quand cette grande dame a décidé de mener son oeuvre, l’homme ne peut rien. Il pourrait être un grand mage, un demi-dieu, devant elle, il s’incline. C’est la Loi de l’Humanité.

Il secoue la tête d’une manière négative et fait force de gestes impuissants tout en poursuivant son monologue.

—Je n’ai pas baissé les bras tout de suite, je n’ai pas abandonné les habitants dès les premières attaques de la Faucheuse. J’ai prescrit l’ail en usage interne et externe, l’ail aux fenêtres et en chevet de lit, j’ai conseillé les bains de réglisse... J’ai fait tant et tant... J’ai utilisé les potions de mes ancêtres, des médecines connues d’eux seuls. J’ai conçu de nouveau des remèdes oubliés contre des maux anciens... Rien n’y a fait.

Il apporte à chaque phrase, chaque mot, toute la puissance du geste pour renforcer ses dires.

—Tous sont venus me voir lorsque la maladie s’est emparée d’eux, tous m’ont demandé secours, mais je n’ai pas pu la chasser, je n’ai pas su l’extraire, je n’ai pas réussi à l’arracher de leurs corps. Quand elle est là, elle fait son ouvrage rapidement, elle vide le corps et le

coeur. Les aliments deviennent inutiles, l'eau et le sang s'épanchent... La vie disparaît.

Il s'engonce dans son fauteuil, ferme les yeux et pousse un soupir qui te fait frissonner. Tu jettes un oeil sur Christine : elle ne bouge plus, les bras serrés contre son corps avec un regard effrayé rivé sur Loïc Breiz. Tu voudrais dire quelque chose, mais les mots te manquent. Il se relève, les yeux écarquillés.

—Que voulez-vous ? Je ne peux rien pour vous ! Pourquoi me tourmenter de vos ennuis ? Je suis si faible... Le mal a eu raison de mes dons, n'en suis-je pas assez contrarié ? Il est inutile désormais de venir me voir, je ne peux répondre à aucune demande. Parts, Jacques ! Partez tous ! L'île est maudite ! Personne n'y survivra ! Va-t-en, Jacques !

Il écarte les bras comme pour embrasser le ciel.

—Va-t-en, Jacques ! Va-t-en avant la tempête ! N'entends-tu pas le vent qui se lève, souffle et anéantit tout sur son passage ? Le mal est pire que la tempête, le mal n'épargne personne, car il n'est pas d'abri assez sûr, il n'est pas d'abri où il ne puisse s'immiscer. Comme le vent passe entre les maisons, comme le vent se glisse sous les portes, comme le vent s'infiltre dans les vêtements, le mal atteint chacun d'entre nous ! La tempête que nous porte la mer, cet orage encore lointain qui gronde, demain elle sera là. Demain, elle sera là et elle n'épargnera personne. Car personne ne mérite d'être épargné, personne... Tu le sais, toi, Jacques, tu le sais peut-être mieux que quiconque !

Tu es effrayé par son regard fou, ses yeux exorbités. Jamais tu ne l'avais vu ainsi, jamais tu ne l'avais connu

aussi extravagant, sans retenue dans ses propos comme dans ses gestes.

Soudain, comme s'il prenait conscience de vos regards effrayés, il se radoucit et prend un ton presque paternaliste.

—Vous devriez rentrer chez vous. D'ici peu, il ne fera pas bon d'être dehors. C'est une forte tempête qui s'annonce, comme on n'en voit pas souvent.

Joignant le geste à la parole, il vous invite à vous lever et il vous reconduit à la porte.

—Merci d'être passés me voir. Prenez garde à vous. Jacques, je te le dis encore une fois : pars s'il en est encore temps ! Tu as tout à perdre ici. La vie ici t'a été ingrate, tu ne dois rien à personne. Reprend le chemin de la côte, ton salut n'a jamais été en ce pays. On ne modifie pas le cours des choses à présent, il est trop tard...

Sans vous laisser dire un mot et malgré vos gestes maladroits pour retenir son attention, Loïc Breiz referme la porte derrière vous.

Tu sens Christine qui te dévisage.

—Que voulait-il dire ?

—Rien... Pauvre homme. Son pauvre esprit tourmenté a sombré dans la folie. Au début, j'ai cru que c'était volontaire, qu'il le faisait exprès d'inspirer l'inquiétude. Tu sais, il était un peu comme ça de mon temps. J'ai cru qu'il jouait un rôle, qu'il faisait tout pour inciter la crainte, stimuler notre peur.

—Et alors ?

—Il est devenu fou. Nous avons vainement essayé de converser avec un dément. C'est une tragique histoire qui se termine tristement.

Le chemin du retour se fait sans un mot et tu te demandes si c'est une intense réflexion sur le cas de Fintan ou si c'est une peur embryonnaire qui impose le silence à Christine. Tu n'oses rompre ce silence de crainte qu'une parole maladroite ne la perturbe plus qu'elle ne l'est déjà. Tu la prends par l'épaule pour qu'elle sente ta présence ; tu as l'impression qu'elle a besoin de sentir cette présence physique pour oublier ou relativiser le discours de Fintan.

Plus loin sur le chemin, tu vois une forme sombre qui s'approche. C'est un homme court sur pattes, trapu, à la forte carrure. C'est Christine qui le reconnaît en premier, ce qu'elle te signale d'un ton vif et bas à l'oreille.

—Tiens ! Regarde qui voilà ! C'est André Jolibois.

—Oui. Tu as raison. C'est le maire qui arrive. Tu crois qu'il allait à notre rencontre ?

Il y a une pointe d'inquiétude dans ta voix alors que tu sens un malaise t'envahir.

Maman...

—Penses-tu ! Il va voir Loïc Breiz.

—C'est possible...

Vous vous êtes arrêtés alors qu'il s'approche d'un pas décidé, le nez contre le vent.

—Vous venez de chez le Fintan ?

—Oui.

Après ses premières paroles d'une fausse gaieté, le maire poursuit sur un ton plus maussade, presque amer.

—Qu'est-ce que vous en pensez ? Je veux dire... comment l'avez-vous trouvé ? Il m'inquiète un peu, vous savez...

Christine se cache sous ton bras en te jetant un regard signifiant qu'elle te laisse répondre. Tu parles d'une voix encore mal assurée.

—Parce que vous alliez le voir ?

—Oui, justement. Il m'inquiète depuis quelque temps.

Tu as une expression presque soulagée tandis que tu t'empresses de répondre.

—C'est vrai qu'il n'est plus lui-même. Il ne ressemble plus à l'homme que j'ai connu.

—Ah ! Ça se voit tant que ça... J'ai peur qu'il nous fasse un malheur.

—Comment ça ?

Le maire ignore volontairement ta question, plus comme une question sans intérêt qu'une question embarrassante.

—Comment l'avez-vous trouvé ? Amer ? Démoralisé ? Fatigué ? Oui, c'est ça : fatigué ! Il est fatigué, notre Fintan !

Tu sens qu'il cherche à se bercer d'illusions mais tu te refuses à entrer dans son jeu.

—Pour être franc, je pense qu'il est devenu fou.

—Fou ? La folie ? Aliéné ? Lui, un dément ? Ce n'est pas possible...

André Jolibois tourne sur lui-même, extrêmement perturbé.

—Il ne peut pas être fou, il n'en a pas le droit ! La maladie ! Qui arrêtera la maladie ?

—Pas lui en tout cas, il n'en a pas le pouvoir.

—Je sais, je sais qu'il ne peut pas, sinon ce serait déjà fait. Mais qui peut ? Oui, qui ? C'est ce que je craignais depuis quelque temps. Je le voyais bien qu'il ne tournait pas rond. La maladie ne l'a pas attrapé, ça a été

plus pernicieux : elle a attrapé sa raison. Je sentais bien qu'il prenait trop à coeur nos problèmes, pourtant peu le méritent au pays. Le mal a été trop fort pour lui, trop dur, il n'a pas su le faire plier et c'est lui qui s'est brisé. Mais si sa folie s'aggrave, je crains le pire.

—Pourquoi ?

—Vous savez, nos concitoyens ne sont pas toujours très futés. Fintan n'a pas d'amis malgré le bien qu'il a prodigué à tous. Mais c'est sa manière d'être à lui : d'un côté je fais le bien, d'un autre j'inspire la peur. Une façon de ne pas rendre les gens redevables, de toujours mettre en balance le bien et le mal. Seulement, c'est toujours du mal dont on se souvient, jamais du bien !

—Et alors ?

—Alors ? Je commence à entendre de mauvaises paroles ces jours-ci, des réflexions du genre que ce serait l'oeuvre du Fintan, la diablerie qui s'est abattue sur l'île...

Christine, qui était restée muette depuis le début de la conversation, s'interpose d'un cri.

—Mais c'est faux !

—Quoi, faux ? N'a-t-il pas pu invoquer un sortilège qu'il n'arrive pas à maîtriser ? A moins que ce qu'on dit est vrai : qu'il ne cherche pas à soigner de la maladie et qu'il se réjouit de nos maux sous ses airs faussement attristés... Mais vous me connaissez, je n'en crois pas un mot, de ces racontars, seulement... on parle, je le sais bien.

Vous vous regardez tous les trois, d'un air tristement convenu. Vous êtes plongés dans un silence songeur, oubliant les bourrasques de vent, la pluie qui menace, la

tempête qui souffle en mer, non loin d'ici. C'est l'éternel féminin qui vous tire de cette torpeur devant les événements non maîtrisables.

—Hé bien ! Si on parle, laissez-les dire ! Après tout, ce ne sont que des mots, et les mots n'ont d'importance que pour ceux qui les écoutent.

Le maire soupire tristement.

—C'est bien là le problème : on les écoute...

Il poursuit sa pensée, ses yeux ternes figés sur Christine.

—Après les avoir écoutés, on les entend, on les répète, pire, on approuve... et vous savez ce qui se passe ensuite ? Oui, vous le savez, vous êtes du pays...

Tu hausses les épaules.

—Les temps ont changé.

—Tu crois ça ! Le temps n'a pas de prise sur le pays, il n'a pas de prise sur les gens d'ici. Il ne faut pas se leurrer de quelques équipements modernes : le progrès n'a d'effet que sur le matériel, pas sur les mentalités, pas ici. Les hommes n'ont pas changé depuis des siècles, pas en eux-mêmes. L'instinct de survie, mon petit, l'instinct de survie... La peur est communicative, la peur est un moteur très puissant, irrationnel !

—Vous ne voulez pas dire que...

—Si ! La rumeur naît, végète jusqu'à ce que quelqu'un l'écoute, la colporte, puis elle s'amplifie, tout le monde l'entend, elle devient une vérité, LA Vérité. Mais c'est une vérité irraisonnée, trop commode. Et alors, on agit...

—Comment ?

—Si je le savais, je serais moins inquiet ! Pour ces problèmes là, on ne pouvait compter que sur le Fintan,

mais s'il est pris dans la déferlante, que peut-il se passer ?

Le maire regarde Christine et peu à peu prend conscience du poids de ses paroles.

—Je ne voulais pas vous inquiéter. Je suis certainement trop préoccupé et je ne prends pas bien conscience de ce que je dis. Je pense tout haut, c'est mon défaut, il faut m'en pardonner. Comme dirait ma femme, il suffit de parler de quelque chose pour que ça arrive.

Il se force à rire.

—C'est une grande superstitieuse... comme beaucoup ici. Elle pense que si on ignore la maladie, elle nous ignorera aussi.

Christine intervient sur un ton sarcastique.

—Le mal attire le mal...

—C'est ça !

Le maire a répliqué vivement, de toute évidence sans noter le ton employé par Christine. Tu juges opportun le moment de faire diversion.

—En attendant, un autre malheur semble vouloir s'abattre sur nous : voyez un peu le grain qui se prépare !

—C'est vrai, j'ai encore contacté les services météo il n'y a pas une heure : une tempête arrive sur nous.

Il te regarde d'un air navré.

—Vous auriez dû quitter l'île pendant qu'il en était encore temps. Vous voilà bloqué ici pour quelques jours. Plus aucun bateau ne peut prendre la mer ni accoster. Il n'y a plus aucune liaison possible avec le continent.

Tu regardes le ciel en grimaçant tandis que Christine interroge le maire.

—Vos bateaux sont en campagne ?

—La Sardine, oui. A l'heure actuelle, elle pêche au large des côtes marocaines, avec deux de mes fils. Quant à La Galante, elle est à quai. Elle devait partir aujourd'hui pour une campagne de morue dans les eaux canadiennes, mais il faudra attendre un répit de la mer.

Tu ressens soudain un besoin pressant de partir. Tu empoignes Christine et l'entraînes à ta suite en saluant le maire.

—Eh bien, nous vous laissons avant de nous faire surprendre par la pluie !

—Vous avez raison. J'y vais. Je vais tout de même aller le voir, le Fintan.

—Bonne journée, Monsieur le maire.

—Bonne journée à vous aussi !

—□—

Tu ouvres la porte après avoir légèrement frappé, comme un habitué qui hésite encore entre laisser le soin à la maîtresse de maison de venir ouvrir et entrer franchement.

—Maman ! C'est moi. Avec Christine.

Aucun écho ne répond à ta voix. La maison est complètement silencieuse. Ta maison, cette maison, t'apparaît étrangement calme. Tu fais un signe amical et rassurant à Christine pour qu'elle t'attende ici, dans l'entrée. Tu appelles de nouveau, d'abord d'une voix faussement gaie, puis angoissée.

—Maman ! Maman ! Tu es là ?

Tu te déplaces à pas lents, en silence, l'oreille aux aguets en espérant une rassurante réponse. Rien ne bouge. Tu sais que ta mère est là car la porte d'entrée n'est pas verrouillée et tu connais son habitude de tout fermer, même parfois lorsqu'elle est présente. Tu sais que dès que le jour disparaît, elle s'empresse de clore complètement sa maison, tu sais combien elle craint qu'on entre chez elle à l'improviste : donc elle est là. Mais pourquoi ne répond-elle pas ? A nouveau tu appelles.

—Maman ?

Ici, tout est propre et bien rangé. Trop bien rangé, peut-être, comme pour un départ. Tu oses à présent avancer plus loin, dépasser le salon pour arriver à sa chambre après le court vestibule. Là, une surprise t'arrête net : la porte de la chambre est ouverte ! De toute ta mémoire, jamais tu n'as vu cette porte ouverte, jamais tu n'as vu la chambre de tes parents, ce lieu qui t'as toujours été interdit, depuis ta petite enfance jusqu'à aujourd'hui. Ta mère a toujours dit que c'est son domaine et que nul autre qu'elle ou son époux n'a à y mettre le pied, ne fut-ce même que poser le regard. C'est d'une voix anxieuse que tu appelles, murmurant des syllabes étreintes par l'émotion, à peine articulées.

—Maman ? Maman...

Enfin, tu te décides à avancer d'un pas, prêt à reculer à la moindre alerte, au moindre mot. D'un oeil hésitant, tu découvres peu à peu la chambre, une armoire, le lit... et ta mère, allongée sur ce lit non défait. A cette apparition, tu esquisse un mouvement de recul, puis tu te ravises. Elle est là, elle repose sur son lit, tranquille, dans ce qu'il te semble être un sommeil paisible. La

scène t'apparaît toutefois étrange, irréaliste, sans que tu parviennes à discerner exactement pourquoi. Puis soudain, l'évidence te saute aux yeux : elle est vêtue comme pour la messe du dimanche, avec son tailleur brun sombre. Prenant conscience violemment de cette réalité, tu n'hésites plus, tu te portes à sa hauteur, tu l'appelles, et l'appelles encore, dans un cri vite étranglé.

—Maman... Maman !

Tu n'oses la toucher, te refusant de vérifier l'évidence. Tu sais. Un bruit : tu te retournes. Christine est là, d'une pâleur extrême, qui apparaît dans le chambranle de la porte de la chambre. Alors, il faut que tu t'en assures, il faut que tu donnes la confirmation de ce que tu pressens. Tu te penches sur elle, tu l'appelles doucement, puis plus rudement, tu la prends par les épaules, presque avec violence, tu colles ton visage contre le sien, froid et gris. Tu te relèves et tu plaques ta main contre son visage, cherchant sans y croire un souffle, un mouvement, un battement, un signe de vie. Tu te retournes vers Christine, d'un mouvement qui te semble interminable, et, devant son air attristé et interrogateur, tu lui adresses un signe de tête négatif où transparaît tout ce que les paroles ne sauraient communiquer.

Christine reste un instant paralysée, le souffle coupé. Enfin, elle réagit.

—Ne bouge pas, je vais chercher le médecin !

Sur ces paroles sanglotantes mais fermes, elle fait demi-tour et disparaît en te laissant dans une solitude tragique.

Elle est morte ; ta mère aussi a succombé au mal mystérieux ; la maladie a de nouveau été la plus forte. Te voilà seul avec elle, seul plus que jamais car, si son corps est là, elle ne peut désormais plus te parler, te regarder, être un soutien, une présence. C'est avec une nonchalance fatiguée, des mouvements usés, que tu fais le tour de la pièce, jetant de ci, de là, un oeil à peine intéressé sur les divers objets qui meublent la chambre. C'est une pièce dépouillée qui t'apparaît désuète avec son mobilier très classique et le peu d'effets personnels, sans le moindre bibelot, objet souvenir hétéroclite d'un passé nécessaire. Au mur recouvert d'un papier peint uni très ancien, tu ne trouves qu'un cadre qu'occupe une grande photo de tes parents, la classique photo des noces : les frais époux qui posent devant l'église. Dans le coin gauche est glissée une plus petite photo où tu te reconnais : tu avais douze ans environ. Tu ne connaissais pas ces photos, en fait tu n'as aucun souvenir de photographie dans cette maison et les découvrir en ces circonstances t'ôtent tout intérêt pour ces témoins du passé.

Ton regard se porte de nouveau sur ta mère qui gît sur le lit. C'est ce pressentiment très fort que tu avais en voyant arriver le maire tout à l'heure, un pressentiment qui ne te quittait plus jusqu'à cette tragique découverte que tu redoutais.

Tu sais qu'elle s'est suicidée car la maladie ne peut pas être aussi foudroyante ; tu le sais aussi par cette mise en scène macabre. Sur la table de chevet, un verre d'eau à moitié vide, des boîtes de médicaments soigneusement refermées et empilées, et un mouchoir propre te parlent de ta mère, de ses derniers instants, de son acte désormais irrémédiable. Tu ne sens pas

exploser en toi un chagrin irrépressible, tu te sens fataliste, comme si ce qui arrivait était pour toi quelque chose de déjà convenu, un destin écrit depuis toujours. Ta mère était-elle déjà morte pour toi depuis des années ? ou depuis que ton père était mort ?

Moi...

Pourquoi a-t-elle mis fin à ses jours ? Pourquoi ce suicide au moment de ton retour ? Souffrait-elle trop ? Avait-elle survécu à son époux jusqu'à ce jour uniquement pour son fils, pour le revoir une dernière fois ? Dans ce cas pourquoi partir si vite ? Etait-elle dépressive ? Elle ne paraissait pas être dépressive.

La dépression peut être invisible...

Toutes ces questions tournent dans ta tête, sans une réponse, sans que tu puisses donner plus de faveur à une hypothèse par rapport aux autres. Et si c'était à cause de toi, parce que tu es revenu, qu'elle s'était suicidée ? Pour qu'elle ne voie pas dans tes yeux sa souffrance, pour que son fils ne garde pas un souvenir de la déchéance physique de sa mère ? Ou bien, ou bien... Tu réfléchis, cette pensée essaie de prendre pied dans ton esprit, longtemps rejetée : si elle espérait ton départ après sa mort ? Si elle considérait qu'elle constituait la seule raison de ta présence ? Si elle voulait ainsi te sauver, te faire partir, fuir ce pays avant que la maladie ne t'attrape, toi aussi ? Ou si c'était tout autre chose, un fait qui t'était complètement étranger, inconnu ?

Quelqu'un frappe à la porte, d'une manière insistante. Tu entendais du bruit mais tu n'y prêtais pas attention : peut-être frappait-il depuis quelques minutes, peut-être

était-ce la première fois. Tu es incapable de le dire ni même d'en prendre conscience. Cette torpeur qui t'envahit te rend amorphe, presque étanche au monde qui t'entoure. C'est Christine, c'est certain que c'est elle, avec le médecin, déjà. Tu as l'impression qu'elle vient tout juste de s'absenter. Tu n'as pas la force de crier d'entrer, tu n'as pas la force de parler. Tu avances lentement vers la porte, d'un pas lourd, ensommeillé. Alors que tu arrives à l'entrée, la porte s'ouvre laissant le passage à Christine, effarée et essoufflée, tout de suite suivie du docteur Saintes.

—Ah ! Mon ami, je viens d'être prévenu. Acceptez mes condoléances...

Il te serre la main chaleureusement, le visage rigide, alors que Christine reprend son souffle.

—Je n'ai pas eu à aller bien loin, il était au bureau de poste, à deux pas d'ici.

—Pouvons-nous aller voir Madame votre mère ?

—Oui. Oui, bien sûr. Suivez-moi.

Tu les conduis à la chambre et, parvenu à la porte, tu t'effaces pour laisser passer le médecin. Christine reste en arrière, près de toi. Tu n'y prêtes aucune attention, tu es complètement accaparé par le médecin penché sur ta mère. Il lui ouvre un oeil, lui tâtes le pouls, puis il s'intéresse aux boîtes de médicaments sur la table de chevet. Enfin, après être resté un moment pensif, il vient vers toi.

—Elle a pris une trop forte dose de calmants. Pouvons-nous passer au salon ? Je dois remplir l'acte de décès.

Tu lui offres une chaise puis, alors qu'il s'installe pour écrire, tu te décides à sortir de ton mutisme torpide.

—Elle souffrait tant que cela ?

—Oui, elle souffrait. Cependant, je dois vous avouer qu'elle ne souffrait pas au point de surdoser sa prise de médicaments. Certes, le mal était bien établi, mais elle pouvait vivre encore quelques semaines, voire plusieurs mois. Non, mon ami, ce n'est pas la souffrance qui l'a incitée à mettre fin à ses jours... Oui, ne soyez pas surpris : il s'agit bien d'un suicide. Cependant, il faut chercher les causes ailleurs.

—Où ?

—Ah ça ! Je ne sais pas. Je soignais Madame votre mère contre ses maux physiologiques, mais elle ne s'est jamais confiée à moi pour autre chose... Je vais vous faire un certificat de décès pour mort naturelle suite à maladie. Je ne mentionne pas le suicide, que vous n'ayez pas de difficultés avec l'Eglise.

—Merci.

—Elle pourra être inhumée après-demain.

—Bien.

—Accepteriez-vous que je pratique une autopsie ?

Tu restes sans voix, comme choqué par la question.

—Auriez-vous un doute ?

—Non, mais c'est la loi en cas de suicide.

—Mais puisque vous ne mentionnez pas le suicide, il n'y a pas d'obligation, non ?

—Non, bien sûr, mais...

Le médecin paraît embarrassé. D'une manière visiblement irraisonnée, tu persistes.

—Dans ce cas, permettez que je m'y refuse. Laissons-la en paix. Son corps n'a que trop souffert.

Le docteur Saintes ne cherche pas à dissimuler son ennui ; il effectue quelques grimaces, s'apprête à parler,

puis se ravise. Enfin, haussant les épaules, il continue à écrire.

–Voilà, c’est fait. Qu’elle repose en paix.

–Merci...

–Bon, je vais vous laisser.

–Je vous dois ?

–Rien, rien du tout.

Devant ton étonnement, il effectue un léger sourire de complaisance pour commenter sa réponse.

–Je n’ai jamais pris le moindre sou pour une consultation depuis mon arrivée ici. Je ne vais pas commencer aujourd’hui. Pour vous rassurer, sachez que j’ai une rente qui m’ôte tout souci matériel.

–Dans ce cas...

–Bon, je vous quitte...

–Pour votre invitation à dîner de ce soir, je crois qu’il est bon d’annuler.

–Bien sûr, mais je tiens à vous avoir à dîner. Que diriez-vous de demain soir ?

–Je ne sais pas si...

–J’y tiens, j’y tiens beaucoup. Et puis il faut continuer à vivre, croyez-moi ! Alors c’est entendu ? Vous venez demain soir ? Vous aussi Christine ?

Devant votre air entendu, il disparaît en refermant la porte derrière lui.

Vous vous regardez tous les deux, toi avec des yeux interrogateurs, Christine avec un pincement triste au coin des lèvres.

–Ne prend pas cet air là. Tu sais, il a raison. Nous, ici, au village, on vit avec la mort depuis si longtemps... Je sais, c’est ta mère, mais il faut se dire qu’elle a fini de souffrir. On s’est habitué : ceux qui souffrent trop

partent avant que la maladie soit insoutenable. Tout ceux que j'ai vu partir le disaient, après avoir lutté de toutes leurs forces : mourir n'est rien, mais la déchéance physique, la souffrance, ça c'est insupportable.

Tu demeures muet, le visage sombre et les yeux vides d'expression alors que Christine continue de casser ce silence mortel.

—Elle a pris une trop forte dose de calmants, mais elle savait ce qu'elle faisait. Le docteur Saintes en fournit toujours en doses suffisantes pour les malades atteints de cette terrible maladie, et chacun sait comment les utiliser lorsqu'ils arrivent à l'extrême limite. Il sait combien les gens souffrent, combien le mal est abominable. Il en a vu tant mourir dans d'atroces souffrances. C'est un fait établi de nos jours, ici : on ne se laisse plus ravager le corps et l'esprit, on meurt dignement lorsqu'il n'y a plus de rémission possible du mal. C'est ce qu'a voulu ta mère : mourir dignement.

—Tu as sûrement raison...

Tu lâches ces quelques mots sans grande conviction. Christine pressent une certaine détresse dans tes paroles.

—Veux-tu que je reste avec toi pour la veiller ce soir ?

—Non, merci. Je n'y tiens pas.

—Tu ne devrais pas rester seul.

—Ce soir, si.

Christine soupire.

—Bon, comme tu veux. Je vais prévenir le curé et Guy Macgrew, le fossoyeur. Si-si, laisse-moi faire, j'ai l'habitude. Nous avons nos coutumes, au pays. Demain, nous l'emmènerons à l'église pour la veillée funèbre.

Tu as froid. Tu regardes le visage pâle de ta mère et tu frissonnes. Tu sens derrière toi les regards des trois femmes qui veillent, tantôt relevées par d'autres, toutes des amies ou des voisines de ta mère. Il y a parmi elles Gaëlle, la soeur aînée de Christian Dubourg. A peine arrivée, tu l'as sentie pleine d'animosité envers toi, pour le passé que tu représentes. Elle a souffert elle aussi, comme beaucoup, peut-être plus que son frère, comme une mère. Les femmes sont ainsi, plus fragiles, plus sensibles.

Tu te retournes un court instant au moment où une bourrasque de vent tente d'ouvrir la porte. Les flammes rouges des cierges vacillent sous le courant d'air aussitôt calmé. Le visage de ta mère a un bref instant pris une couleur artificielle qui, loin de lui donner de la vie, a renforcé son aspect cadavérique.

Tu les entends chuchoter, Jacques, tu les entends mais tu ne les comprends pas. Elles parlent trop bas, juste ce qu'il faut pour elles, et tu te sens un intrus dans de cette veillée de ta propre mère. Tu poses un regard vide, aussi vide que ton esprit, sur cette courte boîte à l'intérieur tapissé d'un satin blanc immaculé, sur la dernière couche de ta mère, pour son repos éternel.

Les femmes bavardent, leurs phrases sont courtes, leurs airs entendus, tu te sens exclu. Tu n'es pas de ce monde, tu n'es pas de leur monde: aucune depuis ce matin ne t'a fait part de sa compassion, aucune n'a eu un mot pour toi. Elles t'ont salué, pour ça oui ! comme on salue un étranger... Tu n'es pour elles pas plus que le serait un parent très éloigné de la défunte, elles qui se

sentent plus proches de ta mère que toi tu ne pourrais l'être. Les marques négatives du passé ne s'oublient pas, tu le sais. Quand tu cherches leurs regards, les têtes se baissent tels des signes de soumission, les yeux fuient apeurés ou méfiants, les dos s'arrondissent comme pour parer les mauvais coups. Tu ne comprends pas ces attitudes qui bouleversent ton entendement.

Tu perçois malgré tout quelques prières pieuses parfois, mais tu ressens très fort la puissante aura de la maladie qui les captive et accapare toute leur attention.

La tempête qui menace toujours ne s'est pas encore déchaînée sur l'île et tu décides d'aller t'aérer, quitter ce lieu glacial aux fortes odeurs.

A peine as-tu touché la porte qu'elle s'ouvre avec violence, poussée par un vent enfin libéré de cet obstacle. La poignée t'échappe des mains, tu la rattrapes, tu la saisis à pleines mains pour enfin parvenir à refermer la lourde porte derrière toi. Te voilà dehors, la pluie glaciale te cingle le visage. Rapidement, tu t'encapuchonnes et tu marches sur le chemin, sans hésitation, dans la direction que tu souhaitais et redoutais de prendre depuis que tu as mis le pied sur l'île : le Plateau des Cormorans. Tu fuis le présent pour un passé tout aussi douloureux.

Assailli par le vent et les embruns qu'il colporte, tu marches péniblement sur le chemin caillouteux qui te mène au gué. Après un temps qui t'es apparu interminablement long, tu parviens, au détour du chemin, au premier lacet qui surplombe le passage entre l'île et le plateau. Là, tu t'arrêtes, l'air méditatif, face au malheur de tes quinze ans. Le plateau t'apparaît dans toute sa désolation, fouetté par des vagues gigantesques.

Antonin...

Antonin pardonne-moi...

Rappelés par ces images aux relents maléfiques, tes souvenirs t'assaillent, certains de tes fantômes resurgissent. Tu te souviens... tu avais quinze ans lorsque tu as quitté l'île pour la première fois, lorsque tu es parti en sachant sans vraiment vouloir y croire que rien ne serait plus comme avant. Tu cherches à fuir les images que t'impose ta mémoire. Tu es parti, tu ne savais pas que ce serait aussi définitif, tu croyais à une simple excursion sur le continent, un temps d'oubli pour un retour apaisé. Tu es parti pour un contrat d'apprentissage, pour obtenir une qualification technique. Si tu n'avais pas été si jeune, tu aurais compris que dépanner les téléviseurs n'était pas un métier pour ici, tu aurais su que l'électronique n'était pas la pêche...

Les souvenirs se chassent dans ta tête, l'un écrasant l'autre, mais aucun ne s'atténue, aucun n'amenuise ton amertume. Tes yeux vagabondent sur le plateau assailli par des vagues furieuses mais ils refusent de voir ; c'est le visage de ta femme, ton ex-femme qui s'impose, image d'un autre morceau de vie gâché, souvenirs qui te hantent, bribes de mémoire que tu ne sais effacer. Et tu penses à Christine, une autre histoire à l'issue que tu redoutes, que tu pressens sans oser te l'avouer.

Si tu as eu l'espace d'un instant l'idée de traverser vers ton passé, tu constates qu'il te faut renoncer : le gué n'est pas franchissable, l'eau mouvementée atteint déjà une hauteur critique. Que ce soit marée montante ou descendante, peu importe, même par un temps calme, ce serait impossible. Malgré tout, tu commences

la descente vers le gué et, au détour d'un nouveau lacet qui surplombe la passe, tu t'arrêtes encore pour embrasser du regard le plateau : c'est le meilleur point de vue de l'île. Le vent essaie de t'emporter, tu résistes et tu recules par prudence, pris d'un début de vertige quand, tout à coup, alors que tu décides de faire demi-tour, te voilà projeté en avant en crispant tes muscles pour soulager tes os douloureux sous le coup de butoir qui t'a frappé le dos.

Propulsé en avant malgré toi, tu hurles en battant des bras et des jambes. Tes yeux sont rivés sur l'eau furieuse qui tournoie vingt mètres en contrebas. Tu ne te préoccupes pas de savoir qui t'a poussé, ton esprit est fixé sur la mer, ce bras déchaîné vers lequel tu te précipites dans un cri ininterrompu jusqu'à ce que, dans un réflexe inconscient, tu te gonfles de tout l'air que tes poumons peuvent absorber. Le choc est violent, l'eau te pénètre par tous les orifices, tu voudrais hurler mais tu t'imposes le calme en attendant de remonter à la surface. Tu touches le fond de la passe sans trop de mal, tu profites de cet appui pour pousser de toutes tes forces sur les jambes et remonter au plus vite. Dès que ta tête émerge, tu souffles, tu craches toute l'eau qui s'était engouffrée et tu aspires goulûment une nouvelle bouffée d'air en te pinçant le nez, car tu sais que tu vas replonger sous l'eau. Cette fois-ci, l'immersion est brève, tu émerges presque aussitôt. Tu aperçois la côte, tu ne sais pas si c'est le plateau ou l'île mais, sans réfléchir, tu te diriges vers elle. D'un rapide coup d'oeil tu as vu que l'autre rive est plus éloignée et tu te sens conforté par ton choix. Tu essaies de nager, mais tu es encombré par tous tes vêtements et tu ressens la lourdeur de tes bottes. Tu te laisses couler quelques

secondes pour te débarrasser de celles-ci et de ton ciré. Enfin plus libre de tes mouvements, tu entreprends de nager sans retenue. Cependant, soudain, tu es pris de panique. La côte se rapproche beaucoup plus vite que tu ne nages, les vagues te ballottent, te jettent de tourbillons en tourbillons et tu te rends compte que, sous peu, elles vont te fracasser sur les rochers du plateau, car tu sais, tu le sais à présent que ton esprit est plus clair, tu sais les courants ici, tu les connais : c'est vers le plateau que la mer t'entraîne, tu es pris dans un courant qui te fera longer le plateau pour ensuite t'emmener te perdre en pleine mer. Tu n'as plus aucun espoir, sauf celui d'aborder le plateau dans les quelques minutes qui suivent, au moment où les vagues vont te projeter contre le rivage rocaillieux. Le premier choc est violent : tu en ressors étourdi, à la limite de la perte de conscience. Aussitôt, une vague te jette de nouveau contre les rochers. Les remous te plongent sous l'eau glaciale, tu essaies de t'agripper, tes ongles ne trouvent aucune prise sur les rochers couverts d'algues, la mer t'éloigne de nouveau, puis la côte se rapproche dans un ballet incessant, t'épuisant à chaque fois, amenuisant à chaque coup contre les rochers le peu d'espoir qui te batte pour ta survie. Encore une fois une vague s'abat sur toi, encore une fois tu te trouves plongé dans la tourmente ténébreuse, sans le moindre repère. Complètement noyé, tu cherches désespérément le moindre escarpement pour t'accrocher lorsque tout à coup un espoir renaît : tu sens sous ta main une anfractuosité dans la roche contre laquelle l'assaut de la vague t'a plaqué. Tu t'y agrippes de toutes tes forces. De l'autre main tu cherches un autre point où te raccrocher, que tu trouves aussitôt. Un espoir

formidable t'envahit ; tu ne sais pas ce que c'est mais tu t'y cramponnes avec toute l'énergie du désespoir. Tu sens la vague qui s'éloigne en essayant de t'entraîner, comme par succion, mais tu restes accroché malgré le poids de l'eau qui se plaque et coule avec vigueur contre ton corps. L'air te manque, tu dois remonter, tu cherches une autre anfractuosité, un autre trou dans la roche, une racine... Tes mains s'agitent, folles, elles tâtent, griffent, pour toujours revenir vers le seul point d'appui. Tu es oppressé, tes poumons te remontent dans la tête, tu dois respirer, il le faut ! L'air contenu en toi explose, l'eau pénètre dans ta gorge, tu lâches prise, tu te retrouves à la surface en avalant pour moitié eau, pour moitié air, ballotté à nouveau par les flots, malmené par les vagues qui te projettent contre une falaise. Tu sens tes os craquer contre les rochers qui te brisent le dos. Tu as le corps meurtri, tes mains en sang s'engourdissent, tu trembles de tout ton corps, tu es au bord de l'épuisement total. Maintenant tu sais que cela n'a plus d'importance car tu vois la côte s'éloigner définitivement. Tes efforts ont été vains, ta hargne, cet effort de survie dont tu ne te croyais pas capable n'a pas suffi, il est trop tard, tu t'abandonnes à ton funeste sort...

Souvent tu as rêvé d'une fin libératrice, mais tu penses que le suicide est lâche. Souvent tu as souhaité l'accident, tu as prié le sort pour qu'il te vienne en aide, mais inconsciemment, tout ton être sait que c'est une pire lâcheté. A présent, le destin t'offre la mort. Tu as lutté, au-delà de tes forces. Ton corps s'engourdit sous le froid, tu ne sens plus ses meurtrissures physiques, et pour la première fois ton âme défile sans douleur ta vie...

Alors que tu es résigné à mourir, un coup de corne de brume te sort de ta torpeur : un bateau est tout près, à une encablure de toi. Tes yeux rougis, agressés par l'eau salée perçoivent comme dans un rêve une bouée devant toi. L'image est floue, dansante. Tu te persuades difficilement d'y croire. Tu t'y agrippes dans un dernier sursaut d'espoir et, aussitôt que tu l'as empoignée, tu sens une traction salvatrice qui te remorque vers l'embarcation proche. Tu es sauvé, tu le sais et tu soupîres en fermant les yeux. Une main ferme te hisse par-dessus bord, c'est à peine si tu aides ce bras secourable à te sortir de l'eau. Tu gis sur le pont, toujours fermement agrippé à la bouée.

—Tu peux lâcher, mon gars. Elle ne t'est plus utile à présent !

Tu craches, tu respîres par saccades, tu essaies de remuer, de te lever. Tout ce que tu arrives à faire, c'est te mettre à quatre pattes. L'homme qui t'as secouru t'oblige à t'asseoir et à boire un liquide fort à l'odeur âcre. L'alcool te brûle la gorge et te chauffe les poumons, tu repousses le verre, tu tousses, tu cherches l'air et, enfin, tu réagis en essayant de te relever. Le bateau tangue sous les remous de la tempête, tu t'agrippes au bastingage et tu regardes pour la première fois ton sauveur : Fintan ! Celui-ci, visiblement amusé de ton expression, sourit et te prend par la taille pour t'emmener à l'abri d'une maigre cabine. Il te pose là, dans un coin de la pièce et reprend la barre.

—Ne bougez pas. Je m'occuperai de vous plus tard, mais je dois conduire le bateau au port avant qu'on ne se fracasse sur la côte !

Tu te laisses aller, non sans avoir d'abord toussé copieusement. Le froid t'engourdit, tu ne sens pas tes vêtements trempés capter toute la maigre chaleur de ton corps.

—Il faut réagir, mon gars ! Je ne peux pas tout faire ! Nous mourrons tous les deux si je lâche encore la barre, alors aide-toi ! Que je n'ai pas risqué mon bateau pour rien ! Allez ! Bouge-toi !

Sous ces imprécations, tu te décides à ouvrir les yeux. Ils te font souffrir, moins cependant que tes poumons. Une autre douleur se rappelle à toi : tu regardes tes mains noires, ensanglantées. Tu voudrais dire quelque chose mais tu n'y parviens pas : ta gorge et tes bronches sont encore encombrées d'un liquide visqueux, mélange d'eau salée riche et de tes propres sécrétions. Enfin tu arrives à parler, d'une voix rauque accentuée de toux.

—Merci...

—Ce n'est rien mon gars... Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance que je sois là au bon moment ! Je revenais de ma récolte... Le temps n'est pas à la baignade ! Vous avez glissé ?

—Non... Non, non : poussé.

—Qui ?

—Je... je ne sais pas, je n'ai pas vu. J'étais seul, seul au bord de la falaise. On m'a poussé !

Fintan ne semble pas ému de tes dires. Il reste impassible, les yeux fixés sur l'horizon, les mains fermement agrippées à la barre.

—Vous auriez dû repartir, il ne fallait pas rester. Cette île n'est pas pour vous. Je ne serai pas toujours là pour vous secourir, ni simplement vous aider. Vous avez eu une sacré chance que je vous entende crier. Un autre

que moi n'aurait entendu qu'un oiseau marin parmi d'autres : les mouettes crient dans la tempête comme des humains, comme des nouveaux nés. Par chance, je vous ai aussitôt aperçu, vous étiez en mauvaise posture contre les récifs. Il a fallu que j'attende que le courant vous emporte, en souhaitant que vous ne couliez pas avant...

Tu ne peux t'empêcher de penser qu'il faut s'appeler Fintan pour sortir en bateau d'un temps pareil.

—Vous n'avez vu personne sur la côte ?

—J'ai trop à faire sur cette barcasse pour regarder le paysage ! Il est déjà heureux que j'aie pu vous sortir du bain ! Quant à regarder ce qui se passe sur l'île...

Tu frissonnes. Tu te recroquevilles sur toi en claquant des dents. Fintan, stoïque à la barre, te fait penser à un général qui surveille ses hommes affrontant l'ennemi, souffrant en lui-même pour chaque coup adverse subi par chacun de ses hommes. Son armée, c'est son navire, l'ennemi, c'est la mer. Tu te prends à penser qu'il va la gagner cette bataille, tu l'espères du peu de forces qui te restent. Tu te dis que la guerre est sans fin... Alors que tu t'engourdis, Fintan te rappelle à l'ordre.

—Réveille-toi ! Ce n'est pas le moment de dormir, sinon tu vas y rester ! Enlève-moi donc ces vêtements trempés ! Et enroule-toi dans la toile à côté de toi : elle est rêche, mais elle est sèche !

Tu fais un effort énorme pour obéir à ces ordres dont tu connais l'intérêt vital. Contrairement aux minutes précédentes, ce moment où tu te battais dans l'eau, tu ne ressens plus la nécessité de survivre, tu n'es plus animé par la même force. Ton corps fatigué t'anéantit

l'esprit. Toutefois une certaine curiosité, amplement justifiée, s'empare de toi.

—Qui veut ma mort ? Qui m'a poussé ?

Fintan ne se détourne pas une seconde de l'horizon vers lequel il taille sa route et il répond en restant de marbre, sans laisser échapper le moindre sentiment.

—Personne... ou tous !

Il laisse ainsi sa réponse en suspens pendant de longues secondes, certain de l'effet produit sur ton esprit meurtri de fatigue, avant de te jeter un coup d'oeil agrémenté d'un sourire diabolique.

—Tout le monde peut être coupable de vous avoir poussé ! Tout le monde, mon gars ! A qui peux-tu réellement faire confiance sur l'île ? Qui ? Personne, oui, personne ! Maintenant que ta mère est morte tu n'es plus rien ici. Le seul respect qu'on t'accordait, tu le devais à tes parents. Puisqu'ils ne sont plus, tu n'es plus rien. Ainsi se décide l'exclusion ou l'intégration dans notre petite société. Notre monde a ses lois. Il est petit mais il n'en est pas moins cruel et sans pitié. Le paraître, mon gars, le paraître...

Après ces expressions théâtrales et pleines d'humeurs exaltées, Fintan reprend un air plus classique, avec plein de retenue correspondant beaucoup mieux au Fintan que tu connaissais.

—Un conseil : n'en parlez à personne. Il n'est rien arrivé aujourd'hui dans la passe. Vous m'avez retrouvé sur le plateau et vous avez profité de mon bateau pour revenir au port. Voilà tout. Restez sur vos gardes à toute heure du jour et de la nuit. Surtout la nuit...

A nouveau tu fermes les yeux. Tu es gagné par la fatigue et tu t'affales dans le coin de l'habitable pour ne

revenir à toi que lorsque le navire est amarré au port. Fintan te donne un ciré et une paire de botte sèches. Tu te dépêches d'enfiler tes vêtements encore humides et, après avoir chaleureusement serré la main de ton sauveur tout en te confondant en remerciements, tu n'as qu'un désir : filer vers la maison de tes parents, désormais ta maison, t'y changer et oublier cette mésaventure.

A peine as-tu mis le pied sur la terre ferme que tu aperçois Christine marchant rapidement le long du quai. Elle ne t'a pas encore vu, trop occupée à lutter contre le vent et à prendre garde où elle pose les pieds. Tu hésites, tu ne sais pas si tu dois lui signaler ta présence ou saisir l'occasion de t'éclipser avant qu'elle ne te voie et te reconnaisse.

Tu avances d'un pas tranquille mais mal assuré lorsque soudain une rafale de vent fait tournoyer Christine et la place face à toi.

—Jacques !

Elle accourt vers toi d'une démarche louvoyante en assurant chacun de ses pas contre les caprices du vent.

—Jacques, c'est toi ! Je te cherchais partout ! Elles m'ont dit que tu avais quitté l'église, mais personne ne savait où tu étais parti !

Elle t'a presque rejoint lorsqu'elle s'arrête, incrédule.

—Tu étais en mer avec Loïc Breiz ? De ce temps ? C'est de la folie !

Elle veut dire d'autres mots, mais aucune parole n'est articulée. Elle ouvre des yeux énormes qui vont alternativement, comme fous, de ton visage au bateau de Fintan. Tu la prends par le bras.

–Viens, il faut que je me change. Nous sommes attendus chez Saintes.

Elle te suit docilement tout en reprenant son souffle.

–Regarde-moi, tu es tout bizarre... Que s'est-il passé ? Un problème avec Loïc Breiz ?

–Non... rien...

–Ne me raconte pas d'histoires, je le vois bien que tu n'es pas dans ton état normal : tu t'es battu ?

–Non, quelle idée !

–Alors explique-moi cette joue griffée et cette bosse sur le front ! Il faut soigner ça : ta joue saigne encore un peu.

Tu te passes la main sur le visage avec une grimace : ce simple contact te fait souffrir. Tu te regardes la main pour constater combien Christine a raison : des traces de sang sur tes doigts confirment ses dires.

Pour toute réponse, tu hausses les épaules et tu accélères le pas. Il ne te faut que quelques enjambées pour trouver une réponse que tu espères convenable, un mensonge vraisemblable.

–Je suis tombé...

Tu te dis que le coup de la chute est éculé, vieux comme le monde, mais tu t'y attaches.

–J'étais avec Fintan sur le plateau, il m'a proposé de me ramener en bateau. Je n'avais pas trop le choix : la marée montait et le gué n'était pratiquement plus franchissable à pied, surtout avec ce mauvais temps.

–Et alors ?

Tu te forces à rire pour donner un air de vérité à ton mensonge en te moquant de toi-même.

–Et alors je suis tombé en voulant monter sur le bateau, je suis tombé entre le semblant de quai qu'il a aménagé

et le bastingage : plouf ! Il y avait une sacrée houle qui faisait tanguer le bateau et je suis tombé à l'eau ! Tu imagines ça ?

Tu te mets à nouveau à rire et Christine rit également. Tu sais que tu as gagné. Sans difficulté, tu emportes son adhésion à ton mensonge. Elle rit encore de plus bon coeur lorsque tu lui joues un visage dépité et honteux, à l'accent comique renforcé par ta joue et ton front tuméfiés. Vous continuez votre marche et, à chaque fois que Christine te jette un coup d'oeil, elle repart d'un petit rire moqueur qu'elle essaie en vain d'étouffer alors que tu forces l'effet produit en ajoutant des détails.

—J'ai bien cru ne pas en sortir vivant : les vagues battaient le bateau contre le quai en bois et moi j'étais entre les deux. Heureusement, Fintan a de bons réflexes, il m'a sorti de là avant que je ne sois broyé ou noyé.

Heureux du succès de ton mensonge, tu n'oublies toutefois pas la dure réalité de l'événement. Qui a pu te pousser ? Christian ? Est-il seulement sur l'île en ce moment ? Pour une si vieille histoire... Gaëlle ? Elle t'aurait suivi depuis ton départ de l'église afin de saisir la moindre occasion ? Non, c'est improbable. Elle ne pouvait pas savoir où tu te rendais. Marceline ? Elle était trop jeune... aurait-elle nourri une quelconque animosité envers toi après toutes ces années ? Fintan, ce n'est pas possible, il ne pouvait pas être sur terre et te sauver en mer... et pourquoi, pour quelle raison ? Qui veut ta mort à présent ? Ce ne peut pas être un passé ancien qui réveille tout à coup une justification criminelle. Non, tu as dû avoir dernièrement des actes ou des paroles qui ont suscité cette violente réaction. A

moins que tu ne gênes quelqu'un en débarquant aujourd'hui ici...

—Qui veille ma mère ?

—Quand je suis parti, il y a moins d'une demi-heure, il restait Madame Kemec, Mireille Plantejoie et Marceline Macgrew.

—Marceline Macgrew ?

—Oui, la femme de Guy Macgrew. C'est une fille Dubourg.

—Ah ! La soeur de Gaëlle et de Christian !

—Oui, c'est ça.

—Elle était comment ?

—Ben... elle avait un ensemble gris et un imperméable.

—Non, pas ça : comment était-elle ? Essoufflée, fatiguée ?

—Ben... non. En voilà une question ! Pourquoi veux-tu savoir ça ?

—Pour rien, juste une question comme ça, sans importance. Ah ! On arrive. Entre.

Tu es content de cette diversion dont tu profites pour ne pas répondre aux questions qui allaient sûrement suivre.

—J'en ai pour deux minutes, assieds-toi, je me douche et je me change !

En fait de douche, tu ne trouves dans la salle de bain qu'un évier alimenté faiblement en eau. Tes turpitudes t'avaient fait oublier le peu de confort dont disposaient tes parents. Tu te regardes dans le vieux miroir et tu es horrifié par le reflet de toi-même renvoyé par la glace de la salle d'eau. Tu n'as pas que le visage de tuméfié, tu es couvert d'hématomes sur tout le corps ! De plus, tu es poisseux et sale. Tu te couvres de savon, toutefois

sans trop de vigueur tant ton corps te fait souffrir. Même tes mains couvertes d'égratignures sont douloureuses. A peine essuyé, tu soignes grossièrement tes blessures. Avant de te rhabiller et de te coiffer, tu entrouvres la porte pour pouvoir continuer à discuter avec Christine.

—Dis-moi, Marceline... Marceline comment déjà ?

—Macgrew, Marceline Macgrew.

—Oui, c'est ça, Marceline Macgrew... Je ne me souviens pas très bien d'elle. Elle ne devait pas avoir dix ans quand je suis parti pour aller travailler sur la côte. Ça doit lui faire la trentaine aujourd'hui.

—Oui, certainement.

—Elle a fait un bon mariage ? C'est qui, son mari ?

—Guy, Guy Macgrew. Il n'est pas né ici. C'est ce qu'on appelle une pièce rapportée : il a été recueilli par son oncle, Antoine Béjen.

—Ah, tiens ! Le Toine ! Qu'est-ce qu'il devient ?

—Il est mort il y a deux ans, la maladie...

—Lui aussi ?

—Oui, lui aussi, et sa femme, dans la même semaine...

—Il était orphelin, Guy ?

—Oui, ses parents sont morts d'une mort violente. C'est une histoire assez trouble. On en a beaucoup parlé à l'époque : ils ont été assassinés pendant leur sommeil, tués à coups de couteaux. On n'a jamais su pourquoi ni par qui, et l'arme du crime n'a jamais été retrouvée. Guy se retrouvait tout seul ; il n'avait ni frère ni soeur, on l'a donc placé dans sa plus proche famille. Ce n'était pas un garçon facile : renfermé, teigneux... Je ne sais pas : c'est peut-être une façade qu'il se donne, une manière à lui de se protéger. Quoi qu'il en soit, il n'est

pas beaucoup aimé ici, même maintenant. Je crois bien qu'il n'y a que Marceline pour l'apprécier. En fait les gens d'ici pensent qu'il a le mauvais oeil...

Après un court silence, tu entends Christine pouffer.

—Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

—Non, rien... C'est ce que je viens de dire. Ce n'est pas vraiment drôle, c'est plutôt méchant : il a le mauvais oeil ! C'est en le disant que je me suis rendu compte du mauvais jeu de mot : Guy est borgne !

C'est à ce moment que tu sors de la pièce, enfin prêt.

—Ah oui ? Depuis longtemps ?

—Oui et non : quelques années... On dit qu'il a le mauvais oeil car c'est à partir de son accident que tout s'est déclenché. En fait, le pauvre, c'était la première victime d'une longue liste cette année là. Il y a donc d'abord eu Guy qui s'est crevé l'oeil gauche, il aurait même eu le cerveau un peu endommagé : il a des problèmes d'équilibre depuis son accident. Il était marin-pêcheur sur La Sardine, il a dû arrêter. Il ne pouvait plus prendre la mer. Borgne, il ne pouvait plus estimer correctement les distances ; en plus, avec ses problèmes d'équilibre...

—Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

—Le cantonnier, le fossoyeur... Il a fallu lui trouver une situation. Comme Rémi, le cantonnier, est mort cette année-là - tu devines de quoi -, le maire lui a donné le poste. Il est employé par la mairie. Quant à Marceline, elle tient le bureau de poste.

—On y va ?

—Oui !

Vous sortez et tu fermes la porte derrière toi.

—Comment ça lui est arrivé, cet accident ?

–On ne sait pas, il n’a jamais voulu le dire. Le docteur a laissé entendre qu’il était saoul quand ça lui est arrivé. Il serait tombé dans un fagot de branches.

–Il semble plutôt à plaindre.

–Tu sais, il n’a jamais cherché la pitié, et les coups, il en rendait toujours plus qu’il n’en prenait.

–Tu disais que c’était le premier de la série ?

–Oui, enfin le moins malchanceux parmi tout ceux que le sort allait toucher, car si les autres sont morts, lui est encore vivant, même diminué. Quelques jours après son accident, on a retrouvé une jeune touriste allemande morte dans le port. Tu sais comment sont les courants ici...

Oh oui...

Christine s’interrompt un moment, légèrement troublée. Puis elle reprend la suite de ses idées, non sans quelque hésitation.

–Quand tu te noies près du phare, tu te retrouves toujours dans le port. Mais ce n’était pas de la noyade qu’elle était morte, on l’avait étranglée. De plus, elle avait été violée. Les gendarmes sont venus pour enquêter. Ils sont restés toute la fin de l’été et ils sont repartis dès les mauvais jours. Ils sont repartis bredouilles.

–Personne n’a été soupçonné ?

–Pas vraiment. Il y a bien eu son petit ami, un allemand lui aussi. Ils avaient loué une vieille bâtisse pour l’été, la Maison Rouge. C’était une fausse piste, il a été vite disculpé : certains l’ont vu en ville dans la plage horaire estimée du crime.

–Qu’est-il devenu ensuite ?

—Il est reparti quelques jours après les gendarmes... Mais son histoire ne s'arrête pas là : il est revenu l'année suivante, en été. Était-ce un voyage pour le souvenir ou voulait-il mener sa propre enquête un an après ?

—Il venait pour fleurir la tombe, un « pèlerinage »...

—Certainement pas, le corps de la jeune fille avait été rapatrié à la demande de ses parents.

—Alors ?

—Alors, personne n'a jamais su. Après qu'il ait tourné et fait les cents pas dans toute l'île pendant une semaine, il a disparu. On l'a retrouvé deux-trois jours plus tard au pied de la falaise du Cap, tu sais, celle que domine le château. Il était dans un triste état : il était à moitié dévoré par les oiseaux et les crabes. Le temps était calme alors la marée ne l'avait pas emporté. D'après les expertises et l'autopsie, il serait tombé de la falaise. Il est mort sur le coup, tu penses bien.

—Un accident ?

—C'est ce qu'a conclu l'enquête. Mais ça aurait pu être un suicide.

—Ou un meurtre.

—On l'a dit aussi...

—Et alors ?

—La thèse de l'accident est celle qui a été retenue puisque aucun fait, aucun indice, ne permettait d'étayer les autres suppositions.

—N'empêche que le meurtrier de la fille doit être quelqu'un de l'île, si ce n'est pas son petit ami qui l'a tuée. Il y avait d'autres touristes à l'époque ?

—Non, je ne crois pas.

—Le meurtrier serait encore parmi nous ?

—S'il n'est pas mort...

Tu demeures un moment pensif avant de soupirer.

—Eh bien, il s'en est passé ici depuis ma dernière visite !

—Et ce n'est pas tout ! Cette année là, l'année du meurtre de la fille, il y a eu les premiers morts de ce qu'on n'appelait pas encore « la maladie ». La femme du docteur est morte aussi à l'automne, mais là ce n'était pas une surprise. Il nous l'avait annoncé depuis longtemps, on savait qu'elle ne passerait pas l'hiver. Tous ces pauvres gens étaient les premiers morts d'une longue série qui ne fait que s'amplifier depuis.



Comme lors de ta première visite, c'est Joseph qui ouvre.

—Madame et Monsieur sont attendus, si vous voulez bien me suivre...

Cette fois-ci, Mireille n'a pas à intervenir et, à propos de Mireille, tu t'interroges sur sa présence ici ou auprès de ta mère. Cette pensée fait monter en toi un sentiment trouble, malheureux mélange d'une profonde tristesse désabusée et d'une nausée teintée de culpabilité.

Pour chasser ces images de ton esprit, tu t'intéresses à Joseph qui est resté impassible : à aucun moment il n'a semblé remarquer ton visage tuméfié dont tu ressens en permanence les multiples ecchymoses. Tu le suis docilement, Christine à tes côtés, l'esprit torturé par les soupçons que tu es prêt à établir envers quiconque : est-ce de l'indifférence vis-à-vis du sort qui te touche, est-il coupable ou complice et donc ne s'étonne pas de te voir

dans ce triste état, ou bien est-ce une réserve naturelle liée à sa fonction de domestique ? Un court instant tu penses avoir trouvé une partie de réponse en estimant que le coupable sera plutôt surpris de te voir en vie, mais aussitôt cette pensée est rejetée : la personne qui t'a poussé a pu voir Fintan te sauver...

Tu en es là de tes doutes lorsque vous parvenez au salon. Là, une autre pensée t'assaille à nouveau, une pensée que tu sais omniprésente bien que peu consciente, une pensée pour ta mère qui repose dans l'église, dans cette enceinte froide réchauffée sans succès par les faibles lueurs des cierges, et les prières.

Le docteur Saintes est debout près de l'immense fenêtre du salon obscurcie par la nuit et la pluie. Sans doute vous a-t-il entendu entrer car il se tourne vers vous avant que Joseph n'ait à dire un mot pour vous introduire. Soudain, son visage souriant se fige sur toi.

—Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?

—Rien, une mauvaise chute...

—Laissez-moi voir ça.

Il s'approche avec son regard aiguisé d'expert. Sa main précède ses yeux, tu la repousses d'un geste aimable mais ferme.

—Non, ce n'est rien je vous dis. Juste quelques bleus, des petites griffures, rien de grave.

—Rien de cassé ?

—Non rien.

—Voulez-vous une piqûre antitétanique ? Ce serait plus prudent.

—Non, merci. Je suis à jour de mes vaccins et l'eau de mer a déjà tout désinfecté !

—Oui ?

–Je suis tombé à l'eau.

Tu voudrais minimiser l'événement cependant tu ne sais comment y parvenir. Hélas pour toi, le docteur prend un air fort intéressé.

–Comment ça ? Racontez-moi...

–Ce n'est rien, un tout petit accident sans grande importance.

–P'tit accident ! Ha, ha !

Christine rit d'un ton moqueur avant de poursuivre vers des explications que tu voulais éviter. Cependant tu es heureux de son intervention qui donnera, tu en es persuadé, plus de véracité à ton histoire : son propre mensonge raconté par un tiers prend tout à coup un parfum d'authenticité indéniable !

–Savez-vous que son « petit » accident a tout simplement failli lui coûter la vie ?

–Non ?

–Oui-oui-oui-oui. Savez-vous que Monsieur est maladroït ? Savez-vous que Monsieur n'a plus le pied marin ? Monsieur, fils d'une lignée de célèbres marins, a décidé d'accomplir une promenade en mer, histoire de s'aérer un peu, histoire de se revigorer le corps ! Alors, au mépris de la tempête qui menace, il décide d'embarquer sur le bateau de Loïc Breiz.

Le docteur Saintes vous regarde alternativement avec ce que tu trouves être un air de réprobation mal dissimulé. Enfin, il lance un mot alors que tu le vois se construire une moue détachée.

–Fintan ?

–Oui, Fintan. Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui soit assez téméraire pour prendre la mer d'un temps pareil ?

A ce moment précis, la fenêtre s'illumine sous l'effet d'un éclair aussitôt suivi du grondement du tonnerre. Le docteur Saintes, après avoir jeté un bref coup d'oeil à la fenêtre, te regarde, perplexe. Christine, un moment perturbée par cette première semonce de l'orage, revient à son récit avec la même ironie.

—Donc, Monsieur décide de monter sur le bateau et là, le voyage n'est pas encore commencé qu'arrive la catastrophe : il loupe la marche ! C'est vrai que sur les bateaux de plaisance on met des passerelles... Ici, pas de passerelle, alors Monsieur tombe à l'eau. Puis il commence à barboter, il trouve plaisant de batifoler entre les rochers et la coque du bateau : un coup de brasse par ci, un coup de crawl par là... La plongée sous-marine sans équipement, vous conviendrez que c'est un jeu dangereux ! Heureusement que Breiz l'a tiré de là avant qu'il ne soit aplati !

Sur cette dernière phrase, Christine te caresse la nuque et t'embrasse dans le cou d'une façon très maternelle.

—Pauvre petit !

Le docteur Saintes vous regarde, amusé. Christine a abondé dans ton mensonge, elle en a même rajouté, cependant le regard de Bernard Saintes te met mal à l'aise : tu sembles y percevoir le doute, comme si celui-ci se refusait à croire ton histoire mais sans vouloir dévoiler ce sentiment.

—Hé bien ! Que d'émotions ! Je vous offre un apéritif pour vous remettre ?

—Volontiers ! Je crois plus en cette médication qu'en votre piqûre, docteur !

–Appelez-moi Bernard, Jacques, voulez-vous ? Savez-vous que j’opte aussi pour cette médecine douce à chaque fois que c’est nécessaire ?

–C’est à dire ?

–Avant le repas ! Allez, suivez-moi, la table est prête.

Dans la pièce concomitante, tu découvres la table servie, une immense table de banquet, avec trois couverts ramassés en bout, le reste accueillant des mets dont une immense corbeille de fruits qui attire ton attention. Bernard Saintes s’approche du bout de table et se saisit de deux verres qu’il vous offre. Mireille, entrée sans bruit pendant que vous approchiez, vous sert un liquide rougeâtre depuis un flacon anodin mais luxueux.

–C’est un cocktail maison. Un petit secret de famille. Vous m’en direz des nouvelles !

Le docteur prend un air ravi avec un sourire enfantin en levant son verre pour vous le faire admirer, puis il vous invite à lever le vôtre pour trinquer.

–Allons, cédonz à cette coutume des bons-vivants ! Que l’amitié s’établisse ! A votre santé !

Vos verres s’entrechoquent tandis que tu affiches un sourire convenu. Tu envoies un clin d’oeil discret à Christine et tu portes le verre à tes lèvres en surveillant ton hôte. Lorsque tu le vois boire, tu emplis tes sens du breuvage, toutefois avec prudence, une méfiance instinctive de l’inconnu, peut-être due à cette hésitation que tu as remarquée chez Bernard quand il a pris son propre verre. Tu satisfais d’abord ta vue de ce liquide vermillon à peine trouble, puis tu humes son parfum sauvage et quelque peu piquant, enfin tu combles ta

bouche d'alcool rehaussé juste ce qu'il faut d'un goût fruité qui t'est inconnu.

—Alors ? Qu'en dites-vous ?

—Succulent ! Surprenant de douceur et de force !

Christine porte sa main devant sa bouche en rougissant et en inspirant violemment par le nez.

—Ouf ! C'est fort !

—Ah ! Ah ! Ce n'est pas une boisson de jeune fille ! N'est-ce pas, Jacques ?

—Hum ! C'est un peu fort, en effet. Que mettez-vous dedans ?

—Rien que des bonnes choses, mais je n'en dirai pas plus, c'est une recette de famille !

—Eh bien : à la santé de la famille !

—Santé !

Vous continuez à petites gorgées tandis que Mireille vous propose des toasts sur un plateau d'argent.

Tu as un trait de cafard que semble surprendre ton hôte, mais c'est intelligemment qu'il s'adresse d'abord à Christine.

—Il est vrai que, de santé, nous avons tous besoin, et il est dommage que ce petit breuvage n'ait pas le pouvoir de guérir nos maux physiques.

Sur cette phrase, tu te ragaillardis.

—Je suis d'accord avec vous : rien de tel que cette boisson pour soigner les états d'âme !

—Je vois que nous sommes en phase. Je vous sers ?

Tu tends ton verre avec un sourire complice.

—Volontiers.

Bernard propose de servir Christine qui refuse poliment de la tête, puis il se sert généreusement. Contemplant son verre plein, il reste un moment pensif.

- Jacques... Je suis navré, pour Madame votre mère...
- Vous n’y êtes pour rien.
- Non... Comprenez-moi. Je suis médecin. J’ai le devoir de porter assistance à mes semblables, j’ai le devoir de soigner et de guérir.
- Personne ne vous impose de guérir de tous les maux. Vous faites ce que vous pouvez en fonction du savoir humain.
- Pensez-vous que la maladie qui sévit sur cette île puisse être surnaturelle ? Certains en sont persuadés et il m’arrive de douter...
- Non, ce n’est pas ce que je voulais dire. La science humaine a ses limites. Je ne crois ni à Dieu, ni à Diable. Je suis un matérialiste ; c’est sans doute la déformation de mon métier : tout doit s’expliquer, la technique n’admet pas de mystères.
- Et quand c’est inexplicable ?
- C’est qu’on n’a pas la connaissance nécessaire...
- Oui... Pas la connaissance... ou pas la compétence...
- Que voulez-vous dire ?
- Ce que je veux dire ? C’est que je me suis peut-être fourvoyé ! Comprenez-vous ça ? Chercher un remède à un mal inconnu et ne jamais le trouver ! Mettre en péril mes concitoyens pour rien !
- Bernard est tout à coup abattu, le nez baissé, les yeux dans ses chaussures. Tu ne sais que répondre, comment réagir pour sortir de cette situation délicate. C’est Christine qui intervient pour essayer de venir à votre secours.
- Tous vous font confiance, vous trouverez un jour le remède. Il n’y a pas plus compétent que vous.

—C'est cette confiance qui finit par me peser. Nul n'est infaillible et j'ai peur... une peur qui me hante parfois, qui me fait douter...

—Que craignez-vous ?

Bernard te regarde vivement suite à cette question, puis ses yeux deviennent vagues alors qu'il se passe la main sur le menton.

—Ce que je crains ? Ce que je crains, c'est une erreur de diagnostic, mon cher. L'erreur, l'erreur de taille, tellement énorme que je passe à côté sans la voir ! Quand j'étais simple interne, on m'a raconté le cas d'un vieux médecin qui s'était enfermé dans une erreur de diagnostic, une analyse un peu rapide : il avait cru déceler une maladie classique, et il prescrivait un antibiotique très courant, habituellement fort bien adapté pour ce type de maladie. Il faut dire que tous les symptômes présentés par le patient confortaient le diagnostic et donc la prescription qui en découlait. Cependant, son malade allait de mal en pis. Alors, il continuait dans la même voie, il persistait dans son erreur, et ce qu'il prescrivait, loin de soigner le mal, nourrissait la maladie. Et il continuait, il continuait. Il refusait de voir l'évidence, il ne parvenait pas à se débarrasser de sa première analyse, et plus il se confortait dans son diagnostic, plus le patient allait mal... Il a fallu la mort de son patient pour qu'il comprenne son erreur. C'est l'autopsie qui lui a révélé de quel mal souffrait le malheureux, mais trop tard. Il aurait pu le guérir, c'est certain, mais il avait été aveugle.

Vous restez tous les deux sans voix pendant une minute avant que tu ne te décides à répondre.

—Mais vous-même, vous avez pratiqué des autopsies ici ?

—Oui, mais sans succès. Elles ne m'ont rien révélé. Ce ne peut être qu'une maladie contagieuse pour se développer ainsi sur l'île. J'en ai parlé avec mes confrères, aucun n'a connu de tels cas. J'envoie régulièrement une partie des prélèvements que j'effectue, aussi bien sur les malades que sur ceux que la maladie n'a pas touchés, mais jusqu'ici rien n'a été révélé par ces biopsies. Jamais aucun virus particulier n'a été détecté dans les analyses, et aucune n'a révélé de moindre signe typique de défense de l'organisme. J'effectue moi-même de nombreuses analyses, j'ai un laboratoire très performant, avec l'équipement le plus moderne qui soit, mais je ne détecte rien. Vous savez certainement que je me suis équipé ainsi pour répondre aux besoins de ma femme...

Il marque une pause, et tu devines derrière son visage assombri la forte émotion qui l'envahit.

—Elle était très malade et nécessitait des soins très particuliers. Elle souffrait d'une maladie rare, par contre c'était une maladie bien connue, une maladie génétique...

—Quoi donc ?

—Je n'aime pas en parler. Je m'en veux tant de n'avoir pas pu la guérir... Si j'avais eu cinq ans, dix ans de plus devant moi, j'aurais pu la guérir, j'en suis persuadé. C'est un mal à l'évolution lente et irrémédiable. Ma pauvre Kate en était à la phase finale...

Sa voix devient chevrotante, il n'ose plus cligner ses yeux humides de crainte de montrer une larme. Il

s'approche de la fenêtre afin de vous tourner le dos et de changer la conversation.

—Vous plairait-il de voir mon laboratoire ? Vous, un technicien, vous devriez être intéressé par mes équipements !

—Certainement !

—Vous verrez, il n'y a rien de plus moderne ni de plus performant de par le monde, bien sûr en toute modestie, dans le cadre où j'opère, dans l'espace d'investigations que je me suis fixé ; je n'ai pas la prétention de concurrencer les plus grands hôpitaux, et encore moins les moyens gigantesques dont disposent les laboratoires de recherche médicale ; cependant, je dois avouer que j'ai réuni ici tout ce qui est nécessaire pour mes études. Venez, suivez-moi.

—Volontiers.

Vous le suivez dans des escaliers sombres qui vous mènent plus bas et, en passant devant un dernier soupirail au moment où le ciel est illuminé par un nouvel éclair, tu t'aperçois que le niveau du sol est à présent au-dessus de votre tête, et vous continuez toujours de descendre. Vous passez dans un large couloir mieux éclairé qui vous mène à une pièce centrale qui dessert cinq portes, dont une de chambre forte. Ce hall t'apparaît spacieux, propre et fonctionnel.

—Nous y voici ! J'ai étendu le sous-sol et j'en ai fait complètement redistribuer les pièces. L'ensemble est sain, climatisé, tout a été conçu pour une utilisation pratique, un entretien facile et une désinfection sûre et rapide. Venez !

Il ouvre la première porte et, sans qu'il ait un quelconque interrupteur à manoeuvrer, la lumière s'établit, une lumière crue qui chasse toute ombre.

—J'ai fait pousser l'automatisation à son maximum, que ce soit l'éclairage, la température, la qualité de l'air, la désinfection... Nous voici dans la salle d'opération.

Bien que tu ne sois pas un spécialiste des instruments médicaux, tu admires le matériel sophistiqué qui équipe la salle. Bernard remarque ton oeil intéressé.

—Vous connaissez ces appareils ?

—Non, ils ne me sont pas familiers.

—Si vous aimez les beaux appareillages scientifiques, venez ! venez !

Bernard te prend par le bras avec la mine réjouie du père qui va faire découvrir une merveille à son rejeton. Tu as à peine eu le temps de voir cette pièce que tu la quittes pour une autre, sans même t'être interrogé sur l'usage de cette salle d'opération. L'autre pièce où il vous mène avec tant d'entrain est la salle de radiologie, facilement discernable par le symbole de radioactivité placardé sur la porte. Bernard remarque ton air circonspect.

—Oui, c'est la salle de radio. N'ayez aucune crainte, tout est parfaitement contrôlé, les sources sont enregistrées et déclarées... Voyez ! Je suis fier de cette pièce : radiologie classique, échographie et, le plus beau, scanner !

Vous restez sans voix. Jamais tu n'aurais pu imaginer trouver en cette île sauvage, sur ces lieux anciens, un matériel aussi moderne et sans aucun doute très performant. La pièce est immense, bien plus grande que toutes celles que tu as découvertes jusqu'à présent.

Bernard va d'un coin de la pièce à l'autre, caressant au passage ses appareils, tel un enfant qui confirme par le toucher la réalité de sa possession. Les couleurs de l'ensemble sont assez neutres, du tout émane l'impression d'un entretien rigoureux, une aura de propreté accentuée par l'odeur de neuf qui règne, odeurs d'appareils électroniques dont les composants n'ont pas été assez cuits par l'usage, odeurs de textiles qui n'ont pas encore été neutralisées par les lavages répétés, odeurs de mobilier dont le patin n'a pas fini de tuer l'âme des matériaux. L'ensemble, assez déplacé en ce château, en cette île isolée du monde technologique et éloignée du progrès, fait naître en toi un sentiment ambigu : une impression navrée devant tant de moyens pour le bien d'une population aussi limitée, et un doute oppressant quant à la santé morale de ton hôte. Tu te demandes s'il n'y aurait pas chez lui un soupçon de folie que pourrait révéler cette exagération de moyens. Bien sûr, il y a eu sa femme, sa femme qui a nécessité la mise en place de tout ce que la technologie médicale pouvait offrir, du moins c'est ce que tu as cru comprendre, mais cette disproportion te rend perplexe...

Avec un léger regret dans la voix, Bernard vous fait signe de sortir.

—Venez. Venez que je vous montre mon laboratoire.

Il pousse une troisième porte sans signe distinctif et vous vous retrouvez dans une pièce immaculée avec des paillasses et diverses machines d'analyses automatiques.

—C'est ici que je mène la plupart de mes travaux, j'ai tout le matériel nécessaire pour procéder aux analyses

les plus fines, pour mettre en culture mes prélèvements... Qu'en dites-vous ?

Tu ne réponds rien, tu te contentes d'une moue polie et d'un hochement de tête signifiant combien tu es épaté par tant de moyens. Christine se fait plus loquace.

—C'est fantastique ! Je savais que vous aviez fait entreprendre des travaux ici, mais jamais je n'aurais cru qu'ils avaient une telle ampleur. Vous avez recréé une clinique ici !

—N'exagérons rien : j'ai certes acquis un équipement digne d'une clinique, mais alors un équipement très spécialisé. Non, ne vous leurrez pas de ce que je vous ai fait voir, je ne peux mener ici que des travaux très particuliers, très spécifiques. En fait j'avais acquis cet équipement pour les besoins de mon épouse et les recherches que je pouvais entreprendre pour vaincre son mal... hélas sans succès...

Bernard semble sombrer dans de mauvais souvenirs. Il a le regard vague et triste. Christine l'oblige à réagir.

—Continuez-vous vos recherches ?

—Non, j'ai tout abandonné. Il n'y avait plus de raison de continuer. J'ai pratiquement arrêté toute activité, jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à ce que cette terrible maladie qui frappe nos concitoyens devienne un tel fléau. Venez, remontons.

Il se dirige vers une porte métallisée au fond de la pièce ; aussitôt elle s'ouvre pour découvrir une cabine d'ascenseur.

—Venez, cet ascenseur nous ramène à l'étage : vous y verrez la dernière pièce de ma « clinique », comme vous dites !

Tu suis Christine en traînant des pieds : tu es intrigué par cette autre porte aperçue plus tôt, massive, comportant une roue de verrouillage. Avant d'entrer dans l'ascenseur, tu te permets de questionner ton hôte en lui désignant l'objet de ton intrigue.

—La porte que nous avons vue, comme une porte de chambre forte, elle donne sur quoi ?

Tu vois Bernard hésiter quelques secondes, puis il te répond, comme si cela n'avait que peu d'importance.

—Oh, rien ! Ce n'est qu'une étuve pour conserver les échantillons *in vivo*. Ceux qui me serviront pour les analyses. Il y règne une température et une humidité constantes, il faut éviter de l'ouvrir.

Une autre question te vient à l'esprit, mais tu ne t'enhardis pas à la poser : où mène la cinquième porte du hall qui dessert toutes ces pièces ?

L'ascenseur est rapide, en un instant, vous êtes arrivés et vous découvrez une pièce agréable comme une chambre ou une salle de repos aux doux tons pastels. En son centre trône un important autel sur une estrade, un autel bardé d'afficheurs, de témoins et autres voyants de contrôle. Tu perçois une pointe d'émotion dans la voix de ton hôte alors qu'il commente cette dernière pièce.

—Ici, c'est ce que j'appelle la chambre cryogénique... C'est ici que sont conservés, à des températures extrêmement basses, des échantillons en vue d'examens ultérieurs, ou pour des comparaisons. Pour moi, c'est l'endroit le plus important, qui ne peut souffrir d'aucune défaillance : si la température venait à monter, tous mes prélèvements seraient irrémédiablement détruits, des prélèvements accumulés depuis des

années, tous aussi précieux pour l'avenir. J'ai un groupe électrogène de secours pour tout le château, plus un groupe spécialement affecté à cette pièce. Ici, toutes les sécurités sont doublées. J'ai toutefois une appréhension : la crainte de la panne alors qu'aucun secours ne pourrait venir de la côte, à cause du mauvais temps, comme c'est le cas ces jours-ci. Les délais d'intervention en cas d'urgence pourraient être trop longs pour sauver... si cela devait se produire, jamais je ne m'en remettrais ! Comprenez-moi, il y a ici toute ma vie... des années d'efforts et de recherches.

Bernard te prend amicalement par l'épaule.

—Vous, Jacques, vous êtes technicien... Vous connaissez ces équipements...

—Pas tout à fait. Je suis électronicien, mais je ne connais pas tout.

—Votre mère m'avait parlé de vous, elle disait que vous pouviez tout dépanner. Vous connaissez l'informatique ?

—Oui, aussi...

—Pensez-vous... Pensez-vous que vous pourriez me dépanner si jamais un incident survenait ?

—Ça... Je n'en sais rien. Vous savez, je connais l'électricité, l'électronique et l'informatique, j'ai aussi souvent pratiqué du dépannage, mais je ne connais pas ces machines. Toutefois, si jamais vous aviez un problème, vous pouvez toujours m'appeler. Je ne promets pas que je saurais dépanner, cependant je pourrais essayer...

—Merci, je savais que je pouvais compter sur vous. Vous êtes trop modeste, je suis persuadé que vous

feriez des miracles si nécessaire. Vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Je saurai vous en remercier.

—N'allez pas trop vite sur des conclusions, je ne crois pas aux miracles dans la technique. Je ferai de mon mieux pour vous aider, pour vous rendre service, voilà tout.

Bernard te regarde en souriant d'un air aimable quand un coup de tonnerre le fait sursauter.

—J'ai horreur de l'orage !

—Je comprends ça : l'électronique n'aime pas la foudre.

Bernard s'approche de la fenêtre obscurcie par la nuit et le mauvais temps. Tu t'approches aussi, fasciné comme tu l'as toujours été par l'orage, par ses effets, ces zébrures bleues dans le ciel et ces coups de tonnerre qui font trembler le sol et les maisons, et qui font trembler tout ton être en te prenant par les tripes et en te surexcitant tout le système nerveux.

—Il faudrait que vous reveniez ici de jour, Jacques. Ici, la vue est fantastique et terrifiante. D'ici, on ne voit que la mer, cette pièce est pile en à-pic de la falaise. Lorsque j'ai acheté le manoir, j'ai demandé à faire renforcer le roc au pied de la falaise, mais tous m'ont dit que c'était impossible. Tout ce qui a pu être fait, c'est de rajouter des rochers au pied de la falaise, pour limiter les effets d'usure des marées. Cependant, à chaque tempête, la mer gagne du terrain, à chaque tempête les vagues arrachent un peu plus de matière aux rocs de la falaise. D'ici dix ans, vingt ans, ou plus si Nature le permet, d'ici quelques dizaines d'années, le manoir partira à la mer, il en sera fini de tout ce que j'ai entrepris ici...

Bernard relève la tête en inspirant profondément, puis il se tourne vers vous en souriant, et tu y perçois plus qu'un sourire de politesse.

—Venez, il est temps de passer à table !

Il vous fait signe de le suivre et, aussitôt une nouvelle porte franchie, vous vous retrouvez dans la pièce d'où vous êtes partis pour la visite, la vaste salle avec son immense table servie. Si tu ne caches pas ton étonnement de te retrouver à ton point de départ, Christine, quant à elle, ne peut s'empêcher d'en faire part.

—Vous nous avez fait tourner depuis tout à l'heure ! Je suis complètement désorientée, jamais je n'aurais pensé me retrouver ici après avoir suivi tout ce labyrinthe...



—Merci encore pour cette excellente soirée !

—Je suis ravi que cela vous ait plu.

Quant à toi, tu es incapable d'exprimer le moindre compliment. Depuis bientôt une heure, il n'y a que Christine pour alimenter la conversation : tu es fourbu, harassé de fatigue après cette pénible et éprouvante journée.

—Joseph va vous raccompagner en voiture. Excusez-moi de ne pas le faire moi-même, j'ai encore beaucoup de travail en souffrance, ma nuit n'est pas encore terminée. Nous nous revoyons demain, tâchez de passer une bonne nuit.

—Merci, bonne nuit à vous aussi !

L'air vif et humide te donne un salutaire coup de fouet. Une dernière fois tu serres la main de Bernard Saintes avant de t'engouffrer à l'abri de la voiture.

—Merci Bernard, au revoir !

—Bonsoir !

Joseph, déjà installé à sa place de chauffeur, s'adresse à toi sur un ton neutre.

—Où allons-nous, Monsieur ?

Tu le regardes, tu regardes Christine, tu hésites avant de répondre enfin.

—Nous allons d'abord conduire Madame chez elle...

—Bien, Monsieur.

La pluie a cessé ; le vent, toujours aussi puissant dans ses rafales, secoue la voiture autant que les cahots du chemin qui mène au port. Les phares de la voiture n'ont aucun mal à percer une nuit aussi noire, mais les limites de la route suivie sont si ténues qu'il faut toute l'adresse de Joseph, et sa connaissance des lieux, pour rester dans le bon chemin tout en menant sa voiture aussi vite. En peu de temps vous êtes devant chez Christine.

—Merci et bonne nuit, Joseph !

—Bonne nuit, Madame.

Tu ouvres la porte pour la laisser descendre ; elle s'agrippe à ta main, hésite autant du regard que du pied, te serre un peu plus fort le poignet, puis se décide à sortir.

—A demain !

Juste avant de courir chez elle, elle se retourne et te donne un baiser furtif sur le bout surpris de tes lèvres. Tu lui souhaites une bonne nuit sans être sûr qu'elle t'entende, tant ta voix émue est faible.

Moins d'une minute après, vous êtes devant la maison de ta mère.

Tu t'apprêtes à prendre congé de Joseph et c'est à ce moment que tu découvres sa bouche crispée, son regard horrifié. Instinctivement tu cherches de tes yeux ce que son regard fixe et tu vois, dans le halo lumineux des phares, un oiseau mort cloué sur la porte de ta maison.

—Bon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

Joseph se tourne vers toi et te fixe de ses grands yeux écarquillés.

—Le malheur... c'est le malheur qui frappera tout ceux qui oseront entrer dans cette maison !

—Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est quoi cet oiseau noir ?

—Le noir, c'est la mort. C'est l'oiseau de la mort...

Joseph reprend ses esprits et retrouve son visage normal, comme s'il sortait soudainement d'une transe oubliée aussitôt.

—Cette maison est maudite. C'est le signe de la mort qui a été placardé. Sur le continent, on utilise la chouette, un oiseau nocturne. Ici, on n'a pas, alors c'est le cormoran noir qui symbolise le malheur. Quand on connaît l'attitude du cormoran avec les autres oiseaux...

—C'est fou... Qu'est-ce que ça signifie ?

—Ça veut dire que vous devez partir, il faut que vous quittiez l'île, sinon le malheur va s'abattre sur vous.

—Bof...

Le malheur ne peut pas m'échapper, il est mien...

—Il ne faut pas plaisanter avec ces choses là ! Le seul moyen d'espérer conjurer le sort, c'est d'enlever l'oiseau de là et de le jeter à la mer attaché à une pierre

du cimetière ! Tant que l'oiseau restera au fond de l'eau en compagnie d'une brique du domaine des morts, le mauvais sort vous épargnera, mais si jamais il venait à refaire surface... alors le Mal s'emparerait de vous.

—Ce ne sont que des superstitions, tout cela.

—Croyez ce que vous voudrez, mais suivez mon conseil. Si vous ne le faites pas, allez au moins voir Fintan, il saura vous convaincre qu'on ne plaisante pas avec les sortilèges, et il pourra peut-être conjurer le sort qui a été jeté sur cette maison. Peut-être...

A ce moment, un éclair suivi d'un coup de tonnerre proche ébranle la voiture et la maison. Sous l'effet de la vibration, l'oiseau semble bouger, une aile s'affaisse légèrement. Tu tournes vers Joseph un regard féroce.

—Il est encore vivant ?

—Non, c'est impossible. Si l'oiseau n'est pas mort, le sortilège ne prend pas, seule la mort est assez forte pour créer un environnement néfaste suffisamment puissant pour maudire un lieu ou une personne, surtout s'il est mort dans de grandes souffrances. Je vous le répète, quittez l'île dès que possible avant que le malheur ne vous frappe. Mais avant toute chose, jetez à la mer cet oiseau de malheur et trouvez un autre abri pour la nuit.

Tu demeures pensif, comme si ces paroles s'imprégnaient en toi en faisant naître le doute.

—Je n'ai pas d'autre toit... Le château ?

—Surtout pas ! Madame Kemec vous le dirait mieux que moi combien le château est maudit ! Allez la voir, demandez-lui ! Elle dit que le château est maudit depuis que Guy Macgrew rôde autour. Elle me l'a encore dit pas plus tard qu'hier soir. Elle vient souvent le soir ;

avec ma femme, on lui offre un repas parfois ; la pauvre vieille, elle se nourrit si mal...

—Mais si le château est maudit, pourquoi restez-vous ?

—Parce que c'est chez nous ! Où aller d'autre ? Mais le malheur ne nous frappera pas, sinon il l'aurait déjà fait. Il frappe les autres, tous les autres, ceux qui n'y prennent garde...

—C'est aussi chez moi ici, pourquoi partirais-je ?

—Faites comme vous l'entendez, mais ne laissez pas cet oiseau sur votre porte. Suivez scrupuleusement mes conseils, sinon... Ce n'est pas que je tiennne à vous, tout juste de la pitié... Je ne crois pas qu'il y ait plus de personnes qu'il n'y a de doigts sur ma main pour vous regretter s'il vous arrive malheur, alors...

Tu regardes Joseph avec étonnement. Tu as l'impression qu'il te parle sans te voir ; il a gardé ses deux mains sur le volant, la tête tournée vers toi, cependant tu es certain que ce n'est plus toi qu'il regarde mais la nuit noire derrière toi, qu'il a le regard bien au loin par-dessus ton épaule, vers le ciel orageux... ou vers quelqu'un ? Vivement, tu te retournes, comme mû par un pressentiment. Un bruit... Un homme ou un animal ? Tu n'es plus sûr de rien, tu doutes d'avoir entendu quelque chose, ou entr'aperçu un mouvement. Le coeur battant à tout rompre, les joues rouges de confusion, tu te retournes vers Joseph. Celui ci te regarde d'une manière inexpressive, comme s'il n'avait rien remarqué d'anormal, que ce soit derrière toi ou dans ton comportement.

—Bon. Je vous laisse. Faites comme bon vous semble.

Tu scrutes son visage inexpressif à la recherche d'un indice, lequel tu ne le sais pas, tu cherches une

indication pour lever le trouble dans lequel tu es plongé. Enfin, tu lui signifies son congé.

—Merci de m'avoir raccompagné, et merci pour les conseils. Pouvez-vous attendre quelques instants que j'ouvre ma porte ?

—Bien sûr Monsieur.

Vivement, tu suis le faisceau des phares jusqu'à la porte que tu déverrouilles en jetant un regard dégoûté vers le cormoran crucifié. A peine as-tu allumé l'entrée que tu entends la voiture partir en te laissant seul dans cette demi-pénombre, seul avec l'oiseau mort cloué sur ta porte. L'oiseau noir a pris un air terrifiant et pathétique par cet éclairage affleurant. Avant toute chose, tu te décides à l'arracher à son triste sort et tu réfléchis à la meilleure façon de t'y prendre. Il pend là, fixé par trois clous, mort crucifié sur ta porte. Les longues traînées de sang frais jusqu'au pied de ta porte témoignent de son agonie. Tu sais que tu ne trouveras aucun outil dans la maison de ta mère alors, c'est avec un profond dégoût que tu entreprends de le défaire à main nue de la porte.

Tu passes ta main derrière son dos, tu remontes vers son cou pour ôter la tête du clou, mais, à peine l'as-tu saisi qu'il se prend à revivre entre tes mains ; sous l'effet de la surprise, tu fais un bond en arrière en poussant un cri effrayé. L'oiseau se débat, une ultime fois, en faisant voler autour de lui plumes et gouttelettes de sang. Tu patientes une minute sans savoir quoi faire. Comme il ne bouge plus, tu recommences ton action pour l'ôter de la porte. Son corps est chaud, mais il ne bouge plus ; il est définitivement mort. L'oiseau a été sacrifié sur ta porte juste avant que tu n'arrives, et ce

bruit, cette ombre parmi les ombres que tu as devinée derrière ton dos, c'était l'essence de l'être malfaisant qui rôdait après son forfait. Tu en es persuadé, autant que tu es persuadé que Joseph l'a vu mais n'en dira rien.



La pluie a cessé, courte accalmie de cette triste matinée. Le vent souffle toujours en tempête, tu sais qu'il se charge déjà d'apporter de nouveaux nuages gonflés d'eau. Le ressac continue d'emplir l'atmosphère d'une mélodie agressive au rythme fracassant. La mer rappelle bruyamment aux hommes sa lutte permanente contre la terre.

Tu soulèves le couvercle de la poubelle pour jeter le marc du café et une nausée te soulève le coeur : le cormoran noir gît là où tu l'as jeté hier soir. Tu ne l'avais pas oublié, ta mémoire embuée de sommeil a juste fait une brève impasse.

Tu tournes un moment en rond, indécis sur le moment de partir. Tu regardes la vieille radio, mais tu ne manoeuvres pas l'interrupteur : tu ne trouves aucun intérêt à ces actualités qui ne concernent que l'autre monde, un monde bien lointain et oublié de celui-ci, un monde qui vit à l'heure de la télévision, objet inconnu sur cette île. Pas plus que tu n'éprouves le besoin d'entendre de la musique ou les babillages inconsistants des animateurs.

Tu n'as aucun souvenir de ta nuit ; a-t-elle été calme ou paisible ? tu ne sais pas ; a-t-elle été constituée de rêves ou de cauchemars ? tu n'en sais rien. C'est

épuisé, harassé physiquement et moralement que tu t'es effondré dans le lit hier soir. Tu n'es même pas sûr d'avoir dormi, tu as plutôt l'impression persistante d'un sommeil léthargique aux bienfaits improbables. Tu tournes en rond sans décider de l'action, de la conduite à tenir. On t'attend, c'est certain. Tu vas et viens dans la pièce, indécis et moralement inerte, quand on frappe avec insistance à la porte. Satisfait et troublé, tu vas ouvrir.

La visite de la vie...

André Jolibois, le maire, se tient droit devant toi, avec l'air sérieux des personnes qui annoncent les mauvaises nouvelles. Tu sens de la surexcitation derrière toute cette retenue qu'il affiche.

—J'ai de mauvaises nouvelles mon ami, il faut que vous veniez tout de suite !

—Que se passe-t-il ?

—Votre mère... Nous avons découvert ça ce matin... enfin, quand je dis nous...

—Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous découvert ?

—Venez, je vous raconterai en chemin.

Tu vas dire quelque chose, mais tu te ravises, la bouche pincée. Tu le regardes, quelque peu exaspéré, puis tu lèves la tête et tu jauges le temps toujours pluvieux.

—Voilà, j'arrive, juste le temps de mettre bottes et ciré.

En un instant tu es prêt. Tu refermes la porte sans prendre la peine de verrouiller et tu te plantes devant le maire pour signifier ton attente. Celui-ci ne prête aucune attention à toi, il a le regard en biais, l'air intrigué par la maison.

—Qu'est-il arrivé à la porte ?

Tu te retournes avec inquiétude. Soulagé, tu constates qu'aucun autre animal n'a terminé ses jours crucifié ici. Il reste les trois clous que tu n'as pas réussi à ôter, et une tache sombre rougeâtre autour de chacun. Les traînées de sang ont en grande partie été lavées par la pluie et ce qui en demeure ne peut rien révéler du sacrifice animal commis cette nuit. Fort de ce constat, sans la moindre hésitation, tu décides de taire l'événement, comme tu as depuis toujours gardé pour toi tout ce qui t'est arrivé de malencontreux.

—Rien. Je ne sais pas... Bon, on y va ?

Le maire acquiesce à regret en jetant un dernier coup d'oeil furtif à la porte.

—Oui, on y va...

—Allez-vous me dire enfin ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui vous amène ? Que s'est-il passé ?

—C'est que... c'est difficile à dire. Je ne vous connais pas très bien, je ne sais pas comment vous allez réagir, c'est si bizarre, si incroyable... Je préférerais que vous constatiez par vous-même. C'est une affaire de cinq minutes, le temps que nous arrivions à l'église.

—Dites-moi tout. Vous parliez de ma mère, vos hésitations ne pourraient que me faire redouter les pires choses si elle était encore de ce monde... Aurait-elle ressuscité ?

—Oh ça, non ! Ce serait plutôt une bonne nouvelle que je ne tarderais aucunement à vous donner !

—Elle a disparu ?

—Oh non ! On ne peut pas dire ça.

–Dites-moi, enfin ! Vous m’agacez, suis-je un enfant ? Je suis solide, parlez sans crainte. Puisqu’il faudra bien que je le sache, pourquoi attendre ?

Tu marches à ses côtés, vous avancez d’un pas rapide poussés par le vent. Tu parles, tu l’interroges, tu cherches à le décider à t’avouer ce qu’il était venu t’annoncer, mais tu ne vois pas ses réactions, emmitouflé qu’il est dans son manteau ample complété d’une vieille capuche rapportée maintenue par une casquette. Enfin, sans doute lassé, il te répond, sans ralentir son allure, comme s’il se parlait à lui-même. Entendre sa voix sans voir son visage te donne une impression irréelle, comme si l’on te parlait du ciel.

–C’est une sale histoire... Qui pourra croire ça ? Une terrible histoire... Et il a fallu que ça tombe sur moi, sur ce village, comme si la maladie n’était pas un assez grand malheur pour nous... Madame Kemec, car c’est elle qui a tout découvert, voilà-t-y pas qu’elle lui trouve un air bizarre à Madame Cathell. Elle l’a veillée toute la soirée, elle est partie vers vingt-deux heures pour on ne sait où, ça fait bien une paire d’années qu’on ne sait pas où elle dort la nuit, ni même si elle dort encore la pauvre folle... Donc, ce matin, vers six heures, elle arrive pour tenir compagnie à Madame Macgrew qui avait pris la relève la veille avec la Judith. Bien sûr, elle va voir la défunte, pour un hommage matinal, et elle lui trouve un air bizarre, quelque chose de pas normal, elle sait pas encore quoi, une étrangeté qu’elle dira à la Judith. Elle les réveille justement, elles qui s’étaient assoupies. C’est pas confortable, une église, ni même bien chauffé ; avec ce temps de cochon et le vent qui souffle, je me demande bien comment elles ont réussi à

s'endormir... Enfin... Donc elle lui trouve un air étrange sans arriver à savoir pourquoi, alors elle en parle aux autres, qui vont voir, et qui ne remarquent rien. Madame Kemec se fâche presque, puis tout à coup elle dit que c'est les vêtements qui vont pas. Elle demande si quelqu'un y a touché. Personne, évidemment, n'avait modifié quoi que ce soit. Elle était défunte, elle était dans son cercueil, il n'y avait aucune raison pour toucher à quoi que ce soit. Enfin, elle dit qu'on y a touché, et que ça ne pouvait être qu'un homme. Un homme ! Un vrai détective, notre Madame Kemec ! Elle crie à la profanation, elle parle de diable à tête d'homme et d'un tas d'autres choses liées à son imaginaire démentiel... Elle est connue pour ses crises cycliques, alors la Judith prend peur et elle vient me chercher... Quelques minutes plus tard j'y suis. Madame Kemec s'était calmée. Elle veut bien que je regarde mais je dois avouer que je ne vois rien ; Madame Macgrew me dit qu'elle a raison, mais qu'il faut être une femme pour le remarquer, et que si elle n'avait pas insisté, elle n'aurait peut-être rien remarqué non plus... Je demande ce qui se passe, mais Madame Kemec la fait taire, elle dit qu'elle ne parlera que quand Monsieur le curé sera là. Elle a un ton tranché qui n'admet aucune discussion. Elle ne fait pas facilement confiance, même à moi, le maire du village. Comme son exigence n'est pas bien compliquée à satisfaire, plutôt que la brusquer, je vais moi-même chercher le curé. Un quart d'heure après, nous y sommes... Elle dit au curé de regarder la défunte, de regarder ses habits. Eh bien ! Je n'aurais pas cru, mais il a vu tout de suite, notre curé ! C'est qu'il a l'oeil pour tout, pour les détails. Il a tout de suite vu ce qui n'allait pas. Il s'est

penché sur elle et il est devenu tout pâle. Je l'ai pris par le poignet, je l'ai secoué, je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il m'a regardé avec des yeux terrifiés, et il m'a dit qu'il valait mieux aller tout de suite chercher le médecin. Là, ça m'a inquiété. J'ai ordonné à la Judith d'aller de ce pas quérir le docteur Saintes. La pauvre, elle était affolée, alors j'ai demandé à Madame Macgrew de l'accompagner. Madame Kemec s'est assise dans un coin, près de la statue de la Vierge Marie et elle s'est mise à marmonner des prières. Alors le curé m'a expliqué ce qu'il avait vu. Il m'a montré le blazer du tailleur, il m'a montré qu'il était boutonné à l'envers, à l'envers pour une femme, et effectivement j'ai vu qu'il était boutonné côté homme. Il m'a fait voir les taches de sang sur la soie capitonnée du cercueil. Il n'avait aucune explication à me donner, sinon qu'il fallait que Saintes donne son avis... En tant que maire, je suis officier de police, alors j'ai pris sur moi la décision de déboutonner la veste, puis je l'ai entrouverte, et je dois avouer que je n'ai pas pu faire plus. J'ai eu une nausée irrépressible quand j'ai vu le chemisier déchiqueté et tâché... Je suis allé m'asseoir et j'ai attendu Saintes... On arrive, il vous expliquera lui-même...

André Jolibois accélère le pas, un pas qu'il avait déjà très rapide. Il était pressé d'arriver et il est évident qu'il est soulagé de ne pas terminer son histoire. Tu le suis d'un pas moins rapide, hésitant, confronté au trouble de toutes ces interrogations qui naissent en toi, à cette histoire lugubre que tu ne comprends pas.

Lorsque tu entres dans l'église, tous les regards se tournent vers toi. Il y a là, outre le maire, Madame Kemec, Judith Le Guen, Marceline et celui que tu

reconnais pour être son mari à cause du verre gauche obscur de ses lunettes, Guy Macgrew, ensuite Mireille et Joseph Plantejoie, Christine, et puis une autre personne, une femme entre deux âges que tu ne reconnais pas, pour peu que tu l'ais déjà vue auparavant. Tu avances d'un pas lourd, en ne sachant pas quelle contenance prendre. Personne ne bouge, tous t'observent, sauf Madame Kemec qui, après t'avoir jeté un regard curieux, est retournée dans son coin à prières. Le premier à s'avancer vers toi, c'est Bernard Saintes.

—Mon pauvre ami, aucun malheur ne vous sera donc épargné...

Il te serre la main chaleureusement, comme pour des condoléances. Il t'invite ensuite à t'avancer vers le cercueil où repose ta mère.

—Monsieur le maire vous a mis au courant ?

—A dire vrai, pas tout à fait.

—C'est exact.

André Jolibois s'est rapproché de vous alors que tous restent à leur place. Tu as un regard pour Christine ; elle te sourit à peine en affichant une tristesse qui te fait mal au corps.

—Oui, c'est exact. Je n'ai pas eu le temps de tout dire. J'ai raconté les derniers événements chronologiquement, c'est ce qui me paraissait le plus simple compte tenu de l'étrangeté... de l'horreur des faits. En arrivant ici, j'en étais à décrire le moment où vous êtes intervenu, mon cher docteur. Je pense qu'il serait bon que ce soit vous qui relatiez ce que vous avez constaté.

–Certainement... Soyez courageux, ce que j'ai à vous dire est effroyable et je crois qu'il est préférable que je vous en fasse part de la manière dont je l'ai découvert...

Tu es pâle, tu sens ton coeur battre contre tes tempes et tu essaies de te relaxer afin d'entendre ce qui va t'être dit, sinon tu sais que c'est ton poulx qui sera le plus fort et que tu n'entendras que lui. Heureusement pour toi, Bernard Saintes hésite à parler, il cherche ses mots pendant que tu reprends ton calme. Il a les yeux inexpressifs et son regard évite le tien pendant qu'il te narre ce qu'il a vu.

–Madame Le Guen est passée de bonne heure ce matin pour une affaire qui l'affolait mais dont elle ne pouvait rien me dire. Marceline était avec elle, mais je ne l'ai vue qu'après : elle était restée dehors, près du portail, sous la pluie battante. J'ai pris ma voiture et je les ai ramenées toutes les deux. Quand je suis arrivé, il n'y avait que le maire, le curé et Madame Kemec. Aussitôt, ils m'ont informé des soupçons de Madame Kemec et de ce qu'ils avaient découvert. J'ai donc examiné Madame votre mère pour essayer de comprendre pourquoi ses vêtements étaient tâchés.

–Le maire m'a dit que son chemisier était déchiré.

–Non... C'est la surprise qui lui a fait croire ça. Aucun vêtement n'a été abîmé, ils ont été tâchés par...

–Cette fois-ci, il te regarde franchement, droit dans les yeux, et c'est d'une voix dure, en pesant ses mots, qu'il t'assène l'insoutenable fait.

–Il faut que vous le sachiez, la dépouille de Madame votre mère a été profanée, elle a été éventrée...

Tu restes coi, ton esprit se refuse à comprendre ces paroles.

–Venez avec moi, je crois qu’il sera plus simple que vous constatiez vous-même. Pensez-vous pouvoir le supporter ?

Tu te contentes d’un simple signe de tête pour répondre, et tu t’avances vers le cercueil, effrayé de ce que tu peux découvrir. Elle est toujours allongée là où tu l’avais laissée hier soir, cependant l’ordre et la propreté de ses vêtements a disparu. Tu ne regardes pas son visage, tu te refuses à regarder son visage, tu t’obliges à te concentrer sur son ventre, et uniquement son ventre, comme si tu voulais le dissocier de sa personne. Bernard Saintes écarte les deux pans de la veste, puis il relève le chemisier pour découvrir les chairs martyrisées. Tu te détournes, c’est plus que tu ne peux en supporter.

–Excusez-moi. C’est douloureux, horrible, mais il fallait que vous le constatiez par vous-même...

–Qui a fait ça ? Un homme ? Un animal ? Quelle espèce d’animal ?

–Un homme. L’abdomen a été tranché par un scalpel, je pense. L’ouverture a été faite au bistouri, c’est certain. Les viscères ont été tranchés et une partie des organes a disparu : estomac, intestin grêle et pancréas. Certains autres ont été tailladés. Pardonnez-moi ces détails, mais ils sont nécessaires. Il y a un fait étrange, une contradiction importante dans ce constat : c’est le soin apporté pour que rien ne se remarque. Sans la perspicacité de Madame Kemec, il est certain que personne ne se serait aperçu de quoi que ce soit.

–Vous... Vous dites contradiction ?

–J’y viens... Le... comment pourrais-je dire ? La personne qui a perpétré cet acte inqualifiable a pris un

soin méticuleux à dissimuler son forfait, à ne pas laisser de traces, ni sur les vêtements, ni sur le cercueil, mais il n'a pris aucun soin, mais alors aucun, à opérer ! Il s'agit là d'un dépeçage grossier indigne d'un médecin, ni même d'un apprenti boucher !

Un seul mot te vient à l'esprit, une seule pensée t'obsède.

—Qui ? Qui a pu faire ça ?

Tu prends le maire à parti.

—Vous... vous qui connaissez vos concitoyens, pouvez-vous le dire ? Avez-vous une idée sur l'identité de la personne assez démente pour commettre un tel acte ?

Puis tu te tournes vers l'homme de médecine.

—Et vous, Bernard, vous qui les soignez tous, vous devriez le savoir, non ?

Tu te caches le visage dans les mains en expirant à fond pour ne pas crier. Ce ne sont pas des sanglots, ni des pleurs, mais quelques mots inarticulés qui s'échappent de ta bouche. Tu maudis le monde et tu te maudis en sachant que tes pensées sont dirigées plus vers toi que vers ta mère, défunte sans souci matériel. Malgré une tentative d'autocontrôle, tu t'empportes, tu cries ta rage envers les hommes.

—Quelle île de fous ! Mais Bon Dieu quel pays !

—Mon fils, je comprends votre douleur mais je vous somme de vous calmer ! Vous êtes dans une église ici, la Maison de Dieu.

Tu le regardes, ébahi. Tu es surpris toi-même de t'être laissé ainsi aller à extérioriser ta colère, sourde d'anciens relents. Tu demeures ainsi, muet de stupeur et d'incompréhension, devant une assistance qui a les

yeux baissés d'une discrétion gênée. C'est Christine qui ose annihiler le silence pesant qui s'est établi.

—Qui a pu faire ça, Jacques ? Tu as une idée ?

Tu te tournes vers elle et, après un effort pour retrouver ta clarté d'esprit, tu réponds en te retournant vers le maire, la seule autorité législative présente.

—Si je sais qui a pu commettre un acte aussi ignoble ? Non ! Et j'espère bien ne pas connaître cette personne...

Tu restes un moment songeur en te demandant s'il y a un rapport entre tous les événements survenus récemment, la maladie, la tentative de meurtre et le signe laissé sur ta porte. Tu jettes un coup d'oeil rapide aux femmes regroupées dans une alvéole obscure de l'église, et tu interrogues le maire.

—Ma mère n'a jamais été seule cette nuit ?

—Non, il y a toujours eu quelqu'un pour la veiller, c'est la coutume. Toujours des femmes, rien que des femmes, les proches...

—Aucune n'a rien vu ?

—Non. Je les ai questionnées, il ne s'est produit absolument rien d'anormal. Sauf... sauf qu'elles se sont assoupies, Marceline et la Judith, au petit matin. Il pouvait bien être quatre heures, ou cinq heures. Et c'est Madame Kemec qui les a réveillées, vers six heures.

—Ce qui fait que pendant au moins une heure, il pouvait survenir n'importe quoi, quelqu'un pouvait entrer, commettre son forfait...

—Elles ont le sommeil léger, c'est peu probable.

—Ont-elles entendu Madame Kemec arriver ?

—Non... Cependant Madame Kemec se déplace toujours sans bruit. Elle en a surpris plus d'un ainsi ! Je vois où vous voulez en venir, nous y avons pensé aussi, avec le

docteur. Elles auraient pu être droguées. C'est difficile à dire maintenant. Le docteur va analyser l'eau qui reste dans la carafe, et le café. Elles n'ont rien mangé ; si elles ont été droguées, ça ne peut être que par l'eau ou le café. Elles nous ont dit qu'elles avaient la bouche pâteuse ce matin, comme après une fantastique fête, mais ce n'est pas une preuve. Et ça nous avancera pas à grand chose...

—Au contraire ! Si c'est le cas, ça signifie que cet acte barbare a une grande importance, même si cet intérêt résulte d'un rite satanique.

Tu remarques Madame Kemec qui se signe trois fois et tu perçois distinctement ce qu'elle marmonne : « Satan est humain, Satan est humain ». Ses voisines, effrayées, se joignent les mains dans la prière. Le curé s'est rapproché de vous pour intervenir.

—Mes ouailles pensent que c'est l'oeuvre du diable. J'ai entendu Judith Le Guen dire qu'un démon s'enferme dans le corps des victimes pour s'y développer et, arrivé à maturité, ce démon n'aurait pas d'alternative à éventrer son hôte pour sortir !

—Vous prêtez attention à ces histoires de bonnes femmes, Monsieur le curé ?

—Bien sûr que j'y prête attention. Ce n'est pas que j'y croie, mais c'est que je m'inquiète de la santé morale de mes brebis. Pour leur santé physique, je vous laisse faire, mon cher docteur...

—Vous avez raison, et je peux vous rassurer comme je peux rassurer vos ouailles : il n'y pas de démon dans le corps de qui que ce soit ici.

—Au sens physique ?

–Oui, bien sûr, au sens physique tel que vous l’avez décrit. Pour les âmes, je vous laisse juge, vous êtes mieux qualifié que moi... Je disais donc qu’il n’y a jamais eu aucun démon dans le corps de mes malades. Sur tous les examens que j’ai effectués, sur toutes les autopsies que j’ai pratiquées, je n’ai jamais rien vu de tel. Madame Cathell avait un corps tout à fait normal quand je l’ai examinée après son décès.

–Ma mère n’était pas éventrée quand elle a été conduite ici, je peux l’affirmer aussi. N’est-ce pas, Christine ?

Elle se fait hésitante, comme l’esprit torturé par un mauvais souvenir qui voudrait s’imposer à elle.

–Oui... Oui, elle était... comment dire... normale... Oui, oui, c’est vrai qu’il y a des bruits qui courent comme quoi il y aurait des démons sur l’île... J’entends dire parfois qu’ils se donnent rendez-vous au cimetière, des sabbats démoniaques s’y dérouleraient les nuits de tempête, on aurait vu des elfes courir avec les morts entre les tombes.

Madame Kemec sort de l’ombre vivement pour la contredire.

–Des elfes, non ! Je n’ai jamais vu d’elfes dans le cimetière : des démons-humains, oui, ça oui, j’en ai vu ! Ce n’est pas Satan qui a pris l’apparence d’un homme, c’est l’homme qui s’est fait Satan !

Aussitôt, elle repart dans son coin d’ombre en se signant de nouveau trois fois. Tu regardes Christine avec un air interrogateur, et elle se sent obliger de commenter l’intervention de Madame Kemec, mais elle le fait à voix basse, en confidence.

–Elle n’a plus toute sa tête, mais elle connaît le cimetière mieux que quiconque ici. Si elle dit qu’il n’y a pas d’elfes, c’est qu’il n’y en a pas.

Plus bas encore, pour être sûre de n’être entendu que de toi, elle poursuit son commentaire.

–Mais je connais les gens d’ici, et leurs ragots. On dira que Madame Cathell n’est pas morte de la naissance du démon, puisqu’elle a décidé de cesser de vivre, mais que le démon s’est délivré ensuite, pour s’emparer du corps puis de l’âme d’une autre victime.

Plus haut, elle s’adresse au docteur.

–Vous pourrez dire ce que vous voudrez, vous pourrez démontrer toutes choses compréhensibles à l’entendement des hommes, mais les gens d’ici ne vous croiront pas. Dès qu’il s’agit de maléfices, personne ne voudra vous croire, à peine les vieilles femmes écouteront-elles Monsieur le curé.

Le curé lève les yeux au ciel en signe d’acquiescement impuissant et fataliste.

–Elle a raison. Tous ici n’entendront que les sophismes de la superstition, à peine écouteront-ils la parole de Dieu. Nos concitoyens sont sourds à la science devant les faits anormaux, cependant la science est trop matérialiste et veut trop expliquer. Devant l’oeuvre du Diable, il convient de réfléchir autrement

Tu vois le docteur grimacer et souffler d’impatience devant les propos du curé, ce que perçoit aussi le maire qui s’interpose.

–En tant que seul et principal officier de justice de l’île, je prends les choses en main et je vais mener mon enquête. Je prévenirai la gendarmerie par téléphone de ce qui se passe ici mais, hélas, je ne pense pas qu’ils

puissent intervenir avant plusieurs jours, il faudra bien trois ou quatre jours avant que la tempête ne se calme et permette des liaisons maritimes avec le continent.

Il vous regarde tous d'un air important, prêts à rejeter toute contradiction.

—Bien, dans un premier temps, puisque vous êtes le seul médecin de l'île, je vais être dans l'obligation de réquisitionner vos compétences, Monsieur Saintes.

—J'allais vous proposer mes services. C'est avec plaisir que je vous apporte mon concours.

—Merci, je savais que je pouvais compter sur vous... Monsieur le curé, je demanderais votre appui pour ce qui va suivre, l'opération est délicate...

—Je vous écoute.

—Voilà... Compte tenu de ce qui est survenu à Madame Cathell, je crois nécessaire de déranger quelques uns de vos... morts.

—Je ne vous suis pas ?

—Ecoutez-moi bien. Tout ce qui a été dit récemment m'amène à me poser de nombreuses questions, et ce que pensent mes concitoyens m'importe beaucoup. Aussi, j'aimerais procéder à une vérification qui pourrait apporter un démenti flagrant aux rumeurs, ou alimenter une idée qui germe actuellement dans mon esprit... Voilà : je voudrais faire exhumer les corps des personnes récemment enterrées. Je voudrais que vous, docteur, procédiez à une vérification sur ces corps, vous voyez dans quel but ?

—Oui, tout à fait. Je suis avec vous, je pense que vous avez raison.

–Et vous me demandez à moi, représentant de Dieu, de cautionner vos élucubrations ? Nos morts doivent reposer en paix.

–Vous savez que je peux me passer de votre consentement ?

–Je ne le sais que trop bien, hélas. Il n'est pourtant pas loin, le temps où le représentant de Dieu était le seul maître sur cette île.

–Je sais, je sais, mais la Loi est la même partout à présent, même sur cette île loin de tout. Je ne renie pas votre dévouement pour notre communauté par le passé, ni le bon usage du Droit de vos prédécesseurs, cependant je tenais à vous rappeler que la Loi est à présent entre les mains de l' élu du peuple.

–Bien sûr, bien sûr... Notre charge ne mentionne plus la justice, la douane, ni même l'impôt. Notre charge, c'est l'âme de tous ici. C'est pourquoi, malgré vos appréhensions, je me rallie à votre requête. J'ai réagi un peu trop rapidement, je l'avoue. Les faits se seraient produits il y a vingt ans, j'aurai eu la même démarche : nous devons savoir s'il s'agit d'un cas isolé ou si ce que nous constatons est la conséquence de la maladie, et de ses effets diaboliques.

–Je suis ravi que vous abondiez dans mon sens. Allons-y. Venez-vous, vous aussi, Monsieur Cathell ? Notre démarche n'a rien de réjouissante mais l'avis de tous peut m'être utile, surtout le vôtre qui n'est pas imprégné de notre superstition insulaire.

–Non, je n'y tiens pas. Je reste ici avec ma mère. Je ne la quitterai plus jusqu'à ce qu'elle repose sous terre, définitivement. Il n'est pas question que quelqu'un la touche encore.

–Bien, comme vous voulez. Je vous comprends, croyez-le bien.

Alors qu'il se tourne vers le docteur Saintes pour l'enjoindre à le suivre, le maire se rend compte que tous se sont rapproché de leur petit groupe et les entoure. Après une courte hésitation, il décide du départ, sachant que tous vont lui emboîter le pas, et qu'il ne fera rien pour les en empêcher. Christine te jette un regard où s'exprime le regret de te laisser seul mais aussi l'impossibilité pour elle de ne pas suivre de près les événements. Tu les regardes s'éloigner, passer le porche, et c'est quand la dernière personne quitte l'église que tu t'aperçois de l'absence de Madame Kemec. Elle est partie bien avant les autres, elle a disparu discrètement, sans que quiconque s'en rende compte...

Je n'aurais donc aucun répit... maudit soit le temps qui file...



Christine te retrouve assis, les bras ballants entre les jambes écartées. Tu n'as pas bougé de cette position où tu t'es laissé choir depuis le départ de tous vers le cimetière. Tu ne sais pas depuis combien de temps ils sont partis : dix minutes, une heure, plus ? Elle a les cheveux ébouriffés, le teint verdâtre et les yeux exorbités injectés de sang des gens qui ont vu leur estomac jusqu'à la bile. Elle s'approche de toi d'un pas lent et saccadé, presque à regret. Tu lèves vers elle des yeux inexpressifs, un visage où ne transparaît aucune

question, pas même un sentiment d'intérêt à sa venue. Elle hésite puis s'assoit à tes côtés. Comme tu ne la regardes plus, elle te prend le bras pour attirer ton attention.

—Jacques, c'est affreux...

Tu lui réponds sans la regarder.

—C'est toujours affreux, la mort.

—C'est plus horrible que la mort, c'est une deuxième mort que j'ai vu, une deuxième mort après la mort. Certains disent que quand on est mort, on est mort, plus rien n'a d'importance... Je ne suis pas d'accord, il y a le respect pour le défunt, au-delà du respect pour ses proches. Je suis pour le caractère sacré de la dépouille mortelle, pour son âme qui ne doit pas être souillée par ce qu'il advient du corps après la vie.

Il est difficile d'accorder de l'importance à la mort des autres quand on nie l'importance de sa propre mort...

Sans te redresser tu la regardes du coin de l'oeil.

—J'aurais dû te dire de ne pas y aller, de rester ici.

—Je ne t'aurais pas écouté. J'aurais aimé rester avec toi, mais pas seule ici avec ta mère à veiller.

—Tu as raison, ce n'est pas ta peine.

—Je n'ai pas dit ça... Il ne se passe jamais rien de nouveau sur cette île, et je suis curieuse. Je voulais savoir, découvrir en même temps que les autres.

—Rien ne presse. Le temps fait son oeuvre et il nous renseigne bien assez tôt quand nous sommes à sa merci.

—Jacques, il faut que tu saches...

Tu laisses retomber ta tête en croisant tes mains.

—Dis, puisque je dois savoir.

–Ta mère, elle n'est pas seule... Je veux dire... que son cas n'est pas unique. Les hommes sont allés ouvrir les tombes les plus récentes : les caveaux, c'était plus facile. C'étaient tous des personnes décédées suite à la maladie, forcément. Eh bien ! le constat a toujours été le même : ils ont tous été éventrés !

Tu sursautes, tu te redresses et tu lui fais face.

–Tous ?

–Oui, tous. On en a vu quatre, et pour les quatre le docteur a constaté la même horrible chose. A tous il manque une partie des entrailles, toujours la même chose : estomac, intestin et pancréas. Maintenant ils sont en train de déterrer Sylvain Le Guen, le frère de Judith, parce que le docteur avait pratiqué une autopsie : le maire aurait une idée derrière la tête mais il ne veut encore rien dévoiler.

–Qu'est-ce qu'ils disent ?

–Guy Macgrew dit que ça a été fait avant l'enterrement, sinon il l'aurait remarqué. Quant aux autres, ils ne disent rien, ils sont tous effrayés ou abasourdis. Personne n'ose parler, il n'y a que Marceline qui ait flanché. Elle a eu une crise de nerf, elle s'est prise à crier que c'était le diable qui lisait dans les entrailles, puis elle a accusé Fintan de vouloir se procurer la matière interdite, les essences de la mort, pour confectionner on ne sait quels breuvages... Le curé l'a calmée, il l'a ramenée à la raison, et son mari l'a accompagnée chez elle.

–Qu'est-ce qu'ils en pensent ?

–Qu'elle a craqué, que c'était trop pour elle après cette nuit. Elle déraisonne. Le maire a dit qu'il irait voir Fintan.

—Quelle affaire... C'est incroyable !

—Que vas-tu faire ?

—Rien. Que veux-tu que je fasse ? Je ne suis pas policier...

Et ce n'est plus mon île...

Christine baisse la tête, songeuse. Elle se redresse en se composant un visage de diversion.

—Le temps se calme, Guy Macgrew a dit qu'il allait pouvoir enterrer ta mère en tout début d'après-midi, il pense qu'on aura une accalmie pendant une heure environ.

—□—

La paix pour l'éternité...

Cloisonné dans mon cercueil, étanche au monde extérieur, je repose pour toujours...

Finis les soucis, finie la pesante réalité des êtres...

Enfin tranquille...

...

Horreur : les souvenirs sont toujours là, ils sont en moi, ils sont l'existence de mon âme !

Ils me hantent tels des fantômes résurgents, pour me tourmenter jusque dans la mort...

Tourments inassouvis...

Je suis maudit...

On frappe, Jacques.

Jacques, tu entends frapper, le bois résonne sous les coups qui redoublent.

On frappe, la vie trouble ma mort...

La vie tape sur le bois de mon cercueil, quelqu'un s'arroge le droit de me déranger...

Qu'il n'attende pas ma permission, je suis mort, que m'importe...

Que lui importe...

On frappe de nouveau ; tu sors difficilement de ta torpeur, tu ouvres les yeux et tu réalises tout à coup. Tu te lèves d'un bond, tu secoues la tête et tu te frottes les yeux : le rêve est terminé, évacué, et pourtant encore si présent, si réel en ton esprit.

Ce n'était qu'un rêve...

Le cauchemar reprend...

Tu allumes la pauvre lampe de la chambre, tu passes un pantalon et tu te diriges d'un pas mal assuré vers la porte où le martèlement redouble d'impatience. La bouche pâteuse, la voix éraillée de sommeil, tu signales ta présence.

—Voilà, voilà ! J'arrive...

C'est avec une surprise non feinte que tu découvres le visage blafard de Bernard Saintes.

—Que se passe-t-il ?

—Enfin vous voilà !

Il parle avec soulagement mais sous l'emprise d'une forte excitation.

—J'ai eu peur de ne pas vous trouver ! Il faut que vous veniez vite, c'est très grave ! Il y a eu un accident chez moi, un début d'incendie...

Il réalise soudain, à ton visage mal réveillé, que tu ne saisis pas sa demande. Alors, après une profonde inspiration, il te fixe avec un regard qui se veut persuasif et implorant, puis il poursuit sur un ton moins rapide.

—Pouvez-vous venir ? Vous aviez proposé vos services si j'avais un ennui avec mes installations électriques. Il est très important que vous veniez tout de suite ! Je suis à la merci de la première coupure électrique du réseau : les génératrices de secours ne fonctionnent plus. Pouvez-vous venir ?

Tu le regardes d'une façon assez inexpressive puis, lorsqu'il répète encore une fois « Pouvez-vous venir », tu te décides soudain.

—J'arrive ! Un instant, je m'habille et je viens !

—Je vous attends dehors, j'ai ma voiture.

En moins d'une minute, tu es prêt et tu le rejoins. Il est au volant de sa voiture, le moteur tourne, il a déjà fait demi-tour pour ne pas perdre un instant. Avant que tu n'aies pu refermer la portière, il démarre en trombe. La nuit noire et la pluie battante te masquent tout horizon hors le faible halo lumineux des phares de la voiture. Tu es secoué, ballotté par les cahots du chemin rendus plus agressifs par la vitesse trop élevée du véhicule. Bernard Saintes ne dit pas un mot, il est complètement accaparé par la conduite. Agrippé à ton siège, effrayé par les embardées de la voiture, tu n'oses pas prononcer

la moindre parole de crainte de distraire le docteur Saintes. A sa façon de conduire, de s'aider des talus dans certains virages, d'éviter des ornières profondes, tu sais qu'il a une parfaite connaissance du chemin. Cependant, lorsque par deux fois la voiture est à la limite de verser dans le fossé, en des endroits que l'obscurité ne te permet pas de reconnaître, tu connais la peur. Tu imagines les tonneaux, la tôle froissée, le sang... et tu te retrouves avec un goût de sang dans la bouche, ta bouche empâtée d'un sommeil interrompu. Tu sens alors ton corps endolori, et tout ton être tremble sous l'assaut du froid humide de cette nuit d'hiver...

Le trajet est accompli en un temps record, vous voici devant la porte du château. Bernard Saintes te mène vers une dépendance accolée au bâtiment principal, fermée par une immense porte de grange.

—C'est le local technique électrique. C'est ici qu'ont été installés les générateurs de secours.

Sitôt cette première porte passée, vous vous trouvez dans un petit hall à l'éclairage vif et tu perçois l'odeur caractéristique des feux électriques qui surpasse une odeur de fuel. Bernard Saintes pousse la porte entrouverte et il te fait signe de le suivre. Au moment où tu pénètres dans la pièce, tu as un mouvement instinctif de recul en voyant un homme allongé au sol et baignant dans une mare de sang. Aussitôt tu te ressaisis et tu te portes à sa hauteur. A l'instant où tu vas te baisser, Bernard Saintes te retient par le bras.

—C'est inutile... Il est mort. J'aurais dû vous en parler plus tôt.

—C'est Joseph ?

—Oui.

–Où est Mireille, sa femme ?

–Elle est couchée, je lui ai donné un sédatif. Occupons-nous plutôt des générateurs de secours : si le courant est coupé, plus rien ne fonctionne. On n’y verra plus rien, ce sera catastrophique.

–Que s’est-il passé ?

–Plus tard, plus tard...

Tu lui jettes un regard réprobateur auquel il ne prête aucune attention, laissant tout son être accaparé par ses machines défaillantes.

–Regardez, le poste de contrôle est grillé. Joseph a dû tomber sur les circuits et casser quelque chose. Il y a eu un court-circuit et un début d’incendie. Heureusement, les plombs ont sauté avant que ça ne s’aggrave. Quand je suis arrivé, je n’ai eu aucun mal à éteindre le feu, un simple coup d’extincteur.

Tu examines grossièrement les dégâts.

–En effet. Vous êtes intervenus à temps, ce ne semble pas bien grave. Avez-vous essayé de les mettre en route.

–Non. J’ai tout de suite pensé à vous. J’ai eu bien trop peur d’augmenter les dégâts.

–Avez-vous des pièces de rechange ?

–Dans cette armoire, j’ai bien quelques pièces laissées par le service d’entretien, mais je ne sais pas si...

Tu ouvres la porte de l’armoire, tu en sors une carte électronique, tu te saisis d’une série de tournevis et tu te mets à l’oeuvre.

–Je pense pouvoir réparer ça... tout au moins remettre un des groupes de secours en état... Expliquez-moi ce qui s’est passé pendant ce temps, vous voulez bien ?

–Bien sûr... Je dormais quand soudain j'ai été réveillé par la sonnerie de l'alarme incendie. Je suis descendu le plus vite possible et je suis arrivé ici. La porte était verrouillée, mais comme elle n'est pas bien solide, je l'ai enfoncée d'un coup d'épaule. La pièce était complètement enfumée et je me suis heurté à Joseph qui était allongé par terre. Je me suis tout de suite porté à son secours : il saignait abondamment de la tête. Hélas, j'arrivais trop tard, il était déjà mort. La fumée provenait du tableau de commande électronique qui brûlait, vraisemblablement suite à un court-circuit. Quant à Joseph, je ne sais pas s'il est mort électrocuté ou asphyxié, à moins que ce ne soit le coup qu'il a reçu sur la tête...

–Vous ne l'avez pas examiné ?

–Oui, bien sûr. Il ne semble pas avoir de fracture du crâne, il faudrait une radio pour s'en assurer. Je crois qu'il s'est électrocuté contre le tableau de commande.

–Comment ça ?

–Je suppose qu'il a été agressé, frappé à la tête, et qu'il est tombé sur le tableau, à moins qu'il ne l'ait heurté en se battant.

–Vous pensez qu'il s'est battu ?

–C'est certain, ce genre de blessure n'a pu être fait que par un objet métallique de poids, et vous verrez, à côté de lui, il y a une clé à molette tâchée de sang.

–Qui donc a pu faire ça ? Vous avez vu quelqu'un en arrivant ?

–Non, personne. Il faisait nuit noire, et le temps que l'on soit réveillé par la sirène, l'agresseur devait être loin.

–Et Mireille, elle n'a vu personne ?

–Non, elle est arrivée après moi. Elle m’a seulement dit que plus tôt dans la nuit elle avait entendu son mari qui parlait avec quelqu’un dans l’entrée. Elle est sûre d’avoir reconnu la voix de Madame Kemec.

Ton travail terminé, tu te relèves.

–Voilà, ça devrait marcher. Il n’y a plus qu’à essayer. Je vais couper le courant et le groupe devrait se mettre en route.

–Est-ce bien prudent ? Et si ça ne marche pas ?

–Ne craignez rien...

Comme tu coupes l’alimentation électrique principale, le premier générateur de secours se met en marche. D’un air assuré, tu manipules les interrupteurs sous le regard anxieux de Bernard Saintes.

–Bon, ça fonctionne ! Toutefois, comme je le craignais, il y a un petit problème : il n’y a qu’un des deux générateurs qui pourra fonctionner. Je n’ai pas assez de pièces pour pouvoir réparer les deux. Il vous faut choisir entre secourir la partie habitation ou vos installations médicales.

Il te regarde effrayé.

–Il n’y a pas à hésiter : mettez tout en oeuvre pour sauvegarder le fonctionnement de mes laboratoires, c’est vital !

–Entendu, c’est vous qui décidez.

En deux coups de tournevis et quelques modifications de branchements, tu exécutes la demande du docteur.

–Voilà, c’est fait ! un petit essai... C’est bon !

–Vrai ?

–Bien sûr. J’irai voir en ville demain si je ne peux pas trouver de quoi faire une réparation provisoire pour le deuxième.

–Je ne sais pas comment vous remercier : Vous me sauvez la vie !

–N'exagérons rien !

–Si, si. Je me sens redevable de cet immense service que vous m'avez rendu. Je saurai vous prouver ma gratitude.

Tu détournes la tête pour mettre fin à cet épanchement qui te gêne. Ton regard tombe sur le pauvre Joseph.

–Nous n'allons pas le laisser là ?

–Vous avez raison. Transportons-le dans la maison.

Au moment où tu te baisses pour le soulever, tu te ravises.

–Non. Il est préférable de le laisser là et de ne toucher à rien, au moins jusqu'à ce que le maire l'ait vu. Après tout, nous sommes en présence d'un meurtre.

–Certainement. Je n'y avais pas pensé.

–De plus, sans vouloir vous effrayer plus que de raison, je crois bon de vous signaler que les générateurs ont été sabotés.

–Non ?

–Oui ! Pour moi, ça ne fait aucun doute. Il est même probable que Joseph a surpris le saboteur en pleine action, avant que l'incendie ne se déclare, sinon vous auriez été ici presque en même temps que lui.

–Votre thèse me paraît plausible.

–Le malfaiteur, surpris, aura assommé Joseph avec la clé à molette qu'il avait en main, puis il aura terminé son ouvrage qui a déclenché ce début d'incendie électrique. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on a voulu saboter vos installations électriques ? Quelqu'un vous en veut-il ? Vous avez des ennemis ?

–Je ne pense pas... Je ne comprends vraiment pas. Pensez-vous que Madame Kemec ait pu... non, ce n'est pas possible... Mireille m'a dit qu'elle avait entendu Madame Kemec discuter avec son mari cette nuit avant l'accident, mais elle ne m'a pas parlé de dispute... Je lui redemanderai demain matin, quand elle se réveillera. Madame Kemec est un peu folle, mais je n'arrive pas à m'imaginer cette pauvre vieille en train d'assommer quelqu'un !

–Non, je vous l'accorde. Mais lorsqu'une personne perd la raison, sous le coup de la colère, dans une crise de démence, ne dit-on pas que ses forces peuvent être décuplées ?

Il affiche une moue dubitative en balançant la tête, toutefois il ne te répond pas.

Tu fais le tour de la pièce par curiosité naturelle piquée d'une âme d'un détective. Tu t'arrêtes devant la porte, seule issue de la pièce hormis un vasistas.

–Il y a une clé dans la serrure, côté intérieur, c'est vous qui l'avez mise ?

–Non, je n'ai rien touché.

–Mireille ?

–Non, je l'avais calmée et envoyée dans sa chambre avant d'aller vous chercher.

–C'est curieux, la porte était verrouillée quand vous êtes arrivé, mais côté intérieur. Il n'y avait que Joseph dans la pièce quand vous êtes entré ?

–Oui.

–C'est étrange... Il se serait enfermé après avoir été à moitié assommé ? Mais pourquoi ? La peur de son agresseur ?

Curieusement embarrassé, Bernard Saintes te regarde, regarde la porte, puis son regard va alternativement de la porte à Joseph. Enfin, ses yeux se posent sur toi.

—Je ne comprends pas.

—Vu la gravité de la blessure et les traces de sang, il me paraît complètement impossible qu'il ait pu fermer la porte après avoir été blessé. Pour moi, suite au coup qui lui a été asséné, il est tombé là où il est actuellement. L'électrocution est alors improbable, quant à savoir si le coup était mortel ou si c'est les émanations de fumée qui l'ont tué, c'est à vous de le dire, docteur.

Un tic nerveux anime la bouche de Bernard Saintes dont les yeux vont du sol au plafond, à la recherche d'une réponse à cette énigme.

—Vous avez raison. Je pratiquerai une autopsie dès que possible. En attendant, il faut prévenir le maire. Vous m'accompagnez ?

—Si vous permettez, je préférerais que vous me déposiez chez moi, j'ai eu une rude journée et je voudrais profiter des quelques heures de nuit qui me restent.

—Bien sûr, bien sûr. Je vous renouvelle mes remerciements pour votre aide.

—Ce n'est rien. Il était naturel que je vienne à votre secours, cependant je ne pense pas être d'une quelconque utilité pour élucider ce meurtre.

—Permettez-moi d'en douter : vous êtes très perspicace.

—Merci.

Tout à coup, ses yeux s'illuminent.

—Ah! Il me vient une idée : et si notre meurtrier était parti par le soupirail ?

Tu te retournes vivement pour regarder le soupirail. Intrigué, tu t'en approches.

—Effectivement, il est entrouvert, mais l'ouverture est bien faible, il faudrait quelqu'un de très mince pour passer par là.

—Un enfant ou... une femme ?

—Je crois voir où vous voulez en venir : vous pensez à Madame Kemec ?

—Exactement.

—C'est vrai que Mireille a dit qu'elle était là cette nuit, mais je m'imagine mal cette pauvre vieille passer par ce soupirail pendant que vous enfoncez la porte.

—Qui sait ? Nous saurons quand nous l'aurons retrouvée, elle ne peut pas quitter l'île.

Ces derniers mots te font presque sursauter en pensant que le meurtrier est obligatoirement sur l'île : si c'était la même personne que celle qui t'avait poussé à la mer ? que celle qui t'avait cloué un oiseau sur la porte en guise de faire-part maléfique ? Et si c'était la même personne que celle qui avait profané les morts ? Est-il possible qu'il agisse d'une personne seule, d'un dément ? ou quelqu'un poursuivant un but précis, mais lequel ? A moins qu'il n'y ait sur l'île un groupe d'illuminés qui s'adonne à un rituel satanique ? Toutes ces interrogations te laissent perplexe. Tu t'interdis de faire part de ces pensées à Bernard Saintes, pas plus que tu n'avais fait part de tes ennuis à qui que ce soit auparavant, de tes problèmes d'un lointain passé, ou d'un passé beaucoup plus récent. Le seul témoin pour l'incident de l'oiseau est mort à présent. En a-t-il fait part à quelqu'un, s'il en a eu le temps ? Un frisson te parcourt l'échine à la nouvelle pensée qui émerge en

toi : est-il possible que ce soit cet incident qui soit à l'origine de ce meurtre ?

Il a vu, il a reconnu le rôdeur la nuit dernière...

—□—

—Le maire a demandé si on pouvait enquêter auprès d'Alain Broc, le gardien du phare.

—Ce n'est pas mon affaire.

Ta réponse bourrue surprend Christine.

—Tu ne te sens pas impliqué par tout ce qui arrive ici, par tout ce qui NOUS arrive ?

Tu regrettes ta réplique acariâtre qui ne reflète pas le fond de ta pensée.

—Evidemment que je suis avec vous, que je compatis, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne me sens pas l'âme d'un policier, voilà tout.

—Moi je trouve ça plutôt amusant, je dirais plus : passionnant. Comprends bien qu'il ne se passe jamais rien ici.

—Tu trouves ?

—Si, bien sûr, il y en a des événements dans notre île, mais jusqu'à présent, je n'étais pas vraiment concernée.

—Parce que tu l'es maintenant ?

—Avec toi, oui. Depuis que tu es là, j'ai l'impression que la vie se défend et renaît.

Mort, Vie, Mort...

Christine te prend par la main pour te secouer le bras en signe d'impatience.

–Allez ! On y va ? Le maire a chargé tout le monde de rechercher Madame Kemec. Chacun a son secteur. Nous, il nous a demandé de nous occuper du phare.

–Nous deux ?

–Oui, nous deux. Il m’a dit d’y aller avec toi.

Elle se met à rire.

–On nous voit beaucoup ensemble depuis ton arrivée, alors il a choisi de prêter flan aux commérages ! Il est comme ça, c’est son humour à lui.

–Pour vérifier ce qui se dit ?

D’un ton joueur, elle t’embrasse vivement dans le cou, puis elle te regarde avec un sourire éclatant de défiance. Tu te contentes de hocher une tête à la bouche pincée.

Sotte, je crois bien que je t’aime...

–Ne fait pas cette tête là ! Laisse dire, moi, ça m’amuse ! Tu verrais les visages des bigotes du village, tu serais obligé de rire. Tu sais, le temps n’a pas fait son oeuvre ici, c’est le Moyen-Age. Pour peu, on brûlerait encore les sorcières !

L’oiseau noir...

Fintan...

–Alors, ils n’ont pas retrouvé Madame Kemec ?

–Non, ils sont allés chez elle cette nuit, mais elle n’y était pas. Dès que le jour s’est levé, les recherches ont commencé, sans succès. L’île n’est pas bien grande, mais les recoins sont nombreux pour qui voudrait se cacher. Ils sont en train de reprendre à zéro et d’explorer toutes les caches possibles. Ça ne va pas être facile avec ce mauvais temps.

–Pourquoi nous ont-ils réservé le phare ?

–Personne ne souhaite y aller. Ce n'est pas que l'endroit soit dangereux ou tabou, c'est plutôt suite à une vieille histoire entre les gens d'ici et Alain Broc, le gardien du phare. Le maire pense qu'il refusera de répondre à quiconque, encore moins à une autorité de l'île.

–Et nous, alors ?

–TOI, tu veux dire... Toi, tu es d'ici sans vraiment l'être. Il n'y a pas de contentieux entre vous. Quant à moi, je n'ai aucun rôle direct dans ces vieilles histoires.

–Que sont ces vieilles histoires ?

–Des histoires de famille, de voisinage, d'argent. Tu sais, il n'y a plus d'ami ni de famille quand on parle d'argent... Depuis ces histoires, il s'est retiré dans le phare où il vit complètement en marge du village. Il n'aime pas ses concitoyens, et ceux-ci le lui rendent bien. C'est bien simple, tu pourrais interroger n'importe qui, je suis sûre que chacun est persuadé que Alain Broc se réjouit du malheur qui nous frappe tous. Lui, il n'est jamais malade, il ne voit jamais le médecin. Les seules visites qu'il fait au village, c'est quand il vient au port se ravitailler ; il se fait livrer directement depuis le continent.

–De quoi vit-il ?

–De son activité de gardien de phare. Et puis il a une petite rente de ses biens personnels.

–Ça fait longtemps qu'il vit reclus dans son phare ?

–Une bonne dizaine d'années. Oh ! oui, ça fait plus de dix ans qu'il vit en ermite. Tu verras, c'est un étrange personnage.

–Qu'est-ce qui c'est passé pour qu'il vive retiré ainsi ?

–Oh... Il a réussi à se fâcher avec tout le monde.

—A moins que ne soit tout le monde qui ait réussi à se fâcher avec lui.

Elle te regarde, circonspecte, en fronçant les sourcils.

—Non, on se fâche avec deux, trois, dix personnes, mais quand c'est tout le monde, c'est qu'on a réellement un problème.

—Et c'est quoi, son problème ?

—C'était un écolo avant l'heure, un pur et dur. Remarque, il était pas comme ça au début, avant qu'il n'aille faire ses études en faculté, sur le continent. Il a rencontré une fille là-bas ; on dit que c'est elle qui lui a tourné la tête, cette fille de la ville. Il est revenu avec elle pour s'installer ici.

—Ils étaient mariés ?

—Non ! Oh non ! Elle n'était pas du genre à se marier. C'était une fille de la ville, une fille aux idées modernes du genre « révolution permanente ». C'est le schéma classique des parents bourgeois et riches au rejeton unique qui refuse sa condition toute faite.

—Elle voulait exister...

Le ton laconique de ton commentaire l'arrête : elle te fixe bizarrement. Tu hausses les épaules en guise de réponse à son regard.

—Et alors ?

—Alors, on peut pas dire qu'elle ait eu une bonne influence sur Alain Broc, au moins pour ce qui concernait l'île et ses habitants. Il faut dire que ses façons se remarquaient parmi la population... Enfin, le pire, c'est quand ils ont voulu tout changer ici. Alain Broc est revenu avec son amie quand sa mère est tombée malade. Elle commençait à être bien vieille, Alain était son unique enfant qu'elle l'avait eu assez

tard, et elle avait attrapé une méchante grippe. La pauvre est morte quelques jours plus tard. Comme son oncle était mort lui aussi une semaine auparavant - c'était avant que n'apparaisse la maladie -, et qu'il était leur seule famille, Alain a hérité de tous leurs biens, et ce n'était pas rien ! Il s'est tout à coup retrouvé à la tête du quart de l'île, toute la région ouest avec le phare. Cependant, le phare ne lui appartient pas mais comme il est sur ses terres, c'est, comment dire... une concession. Pendant quelque temps, ils ont vécu oisifs, ils se promenaient, ils faisaient beaucoup de plongée sous-marine. Et puis tout à coup, ils ont eu une drôle d'idée, ils ont décidé de faire de l'île une réserve naturelle. Ils ont monté un dossier et entamé les démarches pour la déclaration de réserve naturelle. Bien sûr, le maire a été le premier averti, mais on ne peut pas dire qu'il ait été enchanté par cette initiative. Une réserve naturelle pour la faune et la flore, tu imagines ce que ça représentait pour les habitants ? Plus de chasse, plus de pêche sur les côtes, plus de constructions... plus de liberté quoi ! C'était tout simplement inacceptable ! De plus en plus, on l'a pris pour un loufoque, mais un loufoque dangereux. Alors, on a commencé à saboter son projet de réserve naturelle, à remettre en cause l'héritage en retrouvant comme par miracle de vagues cousins susceptibles de contester cet héritage, puis il y a eu des histoires de remembrement, de limites de propriété, de cadastre modifié, de documents disparus... Le seul qui ne se soit pas opposé à son projet, c'est Loïc Breiz, on dit même qu'il y était favorable.

—Malgré son activité de collecte du guano ?

–Oui. Rien ne mettait en péril son travail, au contraire. Il pouvait poursuivre : il exerce une activité naturelle, sans mécanisation, comme un paysan à l’ancienne qui utiliserait une charrue tirée par un cheval. Son activité ne nuit pas au projet de réserve naturelle.

–Et alors, que s’est-il passé ?

–Tout le monde s’est ligué contre le projet, il y a eu des menaces, et même parfois des coups. Puis, finalement, sous la pression de la population, la fille est partie.

–Seule ?

–Oui, sans prévenir. Elle a laissé un mot placardé devant la mairie où elle remerciait de mots châtiés les insulaires pour leur accueil. Alain Broc, le pauvre, n’était pas au courant. Il a appris le départ de sa belle comme tout le monde, en lisant sa lettre d’adieu.

–Il n’a pas essayé de la retenir ?

–On pense qu’il devait y avoir eu des disputes entre eux, car depuis quelque temps ils ne filaient plus le parfait amour. Quand il a lu la lettre, elle avait déjà pris le bateau. Il est parti aussitôt à sa recherche, mais deux ou trois mois plus tard il est revenu seul, sans adresser un mot à son retour. Il s’est enfermé dans le phare toute une semaine. On ne sait pas s’il a réussi à la rejoindre sans réussir à la convaincre de revenir avec lui, ou bien s’il ne l’a jamais retrouvée. On pense plutôt qu’elle s’est enfuie sans laisser de trace, car on dit qu’il guetterait son retour du haut du phare, jour et nuit, attentif à la moindre embarcation qui approche...

–Et le projet de réserve naturelle ?

–Depuis son retour, il n’en a jamais reparlé. Il n’a jamais parlé à grand monde d’ailleurs. C’est un projet qu’il a complètement abandonné à mon avis. Il y a si

longtemps... Maintenant, il vit comme un ours, ne parlant à personne, tout occupé par son phare. Ceux qui ont approché du phare disent qu'il passe son temps à scruter les horizons avec ses jumelles. On ne l'aime pas car on dit qu'il connaîtrait toutes les habitudes de chacun, depuis le haut de son phare.

—C'est peut-être ce qu'espère le maire, qu'il ait vu ce qu'est devenue Madame Kemec.

—On va bientôt le savoir.

Elle s'approche sans hésiter de la porte qu'elle ouvre tout en cognant.

—Il y a quelqu'un ?

Surpris, tu es resté dehors.

—Viens, entre. Tel que je le connais, il est en haut. Si on attend qu'il vienne nous ouvrir, on sera mort de faim dehors. Tu penses qu'il ne peut pas nous entendre frapper, surtout avec cette tempête !

L'intérieur est ancien et propre, avec aux murs des fresques curieuses en trompe l'oeil. Tu descends trois marches à la suite de Christine. Il n'y a aucun meuble dans la grande pièce circulaire du pied du phare. Du milieu de la pièce, les peintures murales donnent l'impression d'être au centre d'une île. Les récifs au pied des murs sont peints avec un tel réalisme que tu as l'impression que les vagues vont les recouvrir d'un instant à l'autre. Rien ne manque à cette représentation de la nature environnante, les oiseaux, les récifs, la mer, l'horizon impalpable.

—Il ne vit pas ici ?

—Il a une petite maison derrière le phare, c'est à peine s'il y va. Il habite en haut car il ne quitte pratiquement jamais son nid d'aigle, même la nuit.

–Il laisse toujours ouvert ?

–Ben oui, pourquoi fermer ?

Elle répondait sur un ton où transparaissait une évidence naturelle, comme si ta question était saugrenue. Tu te souvenais de ta jeunesse, des maisons toujours ouvertes partout, de la méfiance - ou prudence - que tu avais connue seulement en arrivant sur le continent. Et puis tu te rappelais de la maison familiale, cette maison qui, elle aussi, ne connaissait pas de verrou, sauf... maintenant.

–Bon, on y va ? On monte ?

Tu sors de ta rêverie, tu regardes l'escalier d'où Christine t'interpelle, puis tu t'approches en hésitant.

–Viens ! N'aie pas peur !

Elle se tourne vers l'escalier et elle met ses mains en porte-voix.

–Ohé ! Alain ! Tu es là ? On peut monter ?

Bien qu'aucune réponse ne se fasse entendre, elle commence à gravir les marches et, toi, toute hésitation évacuée, tu la suis. L'escalier lui aussi est peint en trompe l'oeil, ce qui te donne l'impression de marcher tantôt sur l'eau, tantôt sur la côte, parfois de flotter dans les airs entouré d'oiseaux de mer au vol indifférent. Après avoir gravi quelques dizaines de marches, les décors changent, se parent de nuages épais, jusqu'à ce qu'une peinture uniforme grise domine tout, murs, sol et plafond. Vous continuez à grimper les escaliers dans cette uniformité grise qui se pare peu à peu de cadres avec des photos de mouettes, de cormorans, de fous de Bassan et d'autres oiseaux marins que tu ne parviens pas à nommer, tous en vol dans des décors variant de la tempête au ciel bleu le plus éclatant. Plus vous grimpez,

plus les photos sont nombreuses, toutes différentes les unes des autres, mais toutes traitant du même thème : les oiseaux marins, toujours en vol. Sans cesse tu t'obliges à grimper quelques marches plus rapidement pour rattraper Christine, car chaque photo t'interpelle sans que tu parviennes à comprendre pourquoi, chacune de ces images frappe ton esprit et tu voudrais pouvoir les contempler plus longtemps, percer ce mystère inconscient.

—Alain ? Tu es là ? C'est Christine !

Pour la première fois depuis que vous avez entrepris de gravir les escaliers, elle se retourne vers toi.

—On arrive bientôt, encore quelques marches.

Effectivement, une dizaine de secondes plus tard, vous débouchez dans la tête du phare où un grand gaillard vous attend, les mains sur les hanches.

—Bonjour, Alain.

—Christine ! Tu ne viens pas si souvent... une fois l'an ?

—Je suis venue avec un ami, Jacques Cathell. Tu dois le connaître ?

Il te serre la main chaleureusement. Il a une allure étrange, un visage à la peau détendue malgré son jeune âge. Ses yeux renfoncés sont cerclés d'anneaux rougeoyants imprégnés dans la chair déformée.

—Et comment ! Bien sûr que je le connais. Bien que j'étais tout petit quand il est parti, je me souviens parfaitement de lui. Il a un peu changé, on ne le pourrait moins !

Il rit en découvrant des dents éclatantes.

—Comment va la vie ?

Il t'observe avec un large sourire inquisiteur avant de poursuivre son accueil sur un ton enjoué.

–C’est un véritable plaisir de te recevoir chez moi.

Tu lui renvois un sourire de politesse sans arriver à te détacher de son visage ébouriffé.

–C’est gentil de venir visiter mon antre. Qu’est-ce qui vous amène tous les deux ? C’est l’ours que vous venez voir ?

Il rit de bon coeur en vous entraînant à sa suite.

–Ou c’est la vue dominante depuis mon phare qui vous intéresse ? Il n’y a pas mieux qu’ici, quel que soit le temps, pour observer les environs, pour se gaver les yeux de nature ! Profitez en, profitez de la tempête, ce sont ses derniers jours. Crois-moi, Jacques, des belles tempêtes comme ça, on n’en voit pas souvent, même ici ! Les éléments se sont déchaînés ces jours-ci, à croire que le bien et le mal ont décidé de se livrer bataille sur notre île...

Partout où tes yeux se posent, ils rencontrent des photos d’oiseaux, toujours en vol, toutes magnifiques, plus belles encore que celles que tu as contemplées dans l’escalier.

–Ah ! Tu admires mes enfants, les dieux des côtes ! Superbes, n’est-ce pas ? Qu’en dis-tu ? Incroyable, cette beauté, cette vie, même dans ces instantanés, pauvres images inanimées. Regarde-les voler, c’est fantastique. Mais ce ne sont que de pâles copies, venez voir évoluer les originaux !

Il vous mène dans une autre pièce en passant une porte basse et, là, vous découvrez un couloir de circulation vitré sur l’extérieur. Tu ne peux t’empêcher de marquer un temps d’arrêt devant ce paysage magnifique de force sauvage qui se découvre sous tes yeux.

–Joli, n’est-ce pas ?

Tu acquiesces d'un hochement de tête en te fabriquant une moue impressionnée. Dans cette espèce de cursive, traînent ça et là jumelles et longues-vues. Alain Broc suit ton regard.

—Oui, tu as vu ? Ce sont les instruments fidèles de mes observations, c'est grâce à eux que ma vie a un sens... J'en ai de toutes sortes, on pourrait croire que je les collectionne ! Non, ce n'est pas ça, c'est que je ne veux rater aucun détail, rien ne doit m'échapper. J'ai aussi des appareils photo. Toutes les photographies que tu as vues, c'est moi qui les ai prises. Toutes d'ici, du phare ! Et je les développe moi-même, je suis trop perfectionniste avec mes oiseaux pour confier les teintes à quiconque. Qui peut leur rendre la vie mieux que moi qui vis dans les airs avec eux ?

Il s'empare d'une paire de jumelles et fixe l'horizon, puis il te les passe en même temps qu'il présente une longue-vue à Christine.

—Tenez, regardez, et dites-moi s'il est possible de trouver plus magnifique...

Il demeure, admiratif et contemplatif, accoudé devant une fenêtre pendant que vous scrutez l'horizon.

—Il faudra que vous reveniez quand le beau temps sera revenu, c'est tout aussi magnifique et tellement différent...

Christine acquiesce aussitôt sur un ton enjoué.

—Oui, c'est vrai, c'est magnifique !

Alors qu'elle est figée sur l'horizon marin où sévit la tempête, tu balaies l'île de tes jumelles. Ton regard se pose sur le port, l'église puis le cimetière. Tu es surpris de l'efficacité des jumelles malgré le mauvais temps. Dans le cimetière, il y a le couple Macgrew qui passe

d'une tombe à l'autre, sans doute à la recherche de Madame Kemec, suivant ainsi la requête du maire. Tu les suis dans leurs instigations, tu suis leurs déambulations dans les allées, tu les suis ainsi de ton regard d'aigle jusqu'à ce qu'ils sortent de l'enceinte du cimetière et disparaissent dans l'église. Alors, tu baisses tes jumelles et tu te retournes vers ton hôte.

—C'est fantastique la vue que vous avez d'ici ! Vous pouvez surveiller toute l'île !

—Mon rôle de surveillance, je le réserve à la mer. La vie des hommes ne m'intéresse pas, sauf s'ils sont dans un bateau. Je suis là pour ça, pour le phare, pour veiller sur les navigateurs. Dès qu'ils sont à terre, je ne leur dois plus rien.

—Il y a parfois des naufrages ?

—Non, c'est rare. Avec les prévisions météo, on prend moins de risques, et l'île est connue.

Il regarde Christine avant de s'esclaffer d'un ton moqueur.

—Depuis que nos naufrageurs se sont reconvertis, le passage au large de l'île ne présente guère de danger ! Les marins du continent ne craignent plus cette maudite île !

Tu remarques l'oeil droit de Christine garni d'une auréole rouge. Aussitôt tu te tournes vers Alain Broc pour regarder ses yeux, ses petits yeux renfoncés et cernés de cercles imprimés dans la peau, jusqu'aux os penses-tu. Tu réalises alors combien sa passion le défigure.

Tu lui rends ses jumelles.

—Vous devez passer beaucoup de temps en observation... Vous êtes bien placé : d'ici, vous pouvez voir tout ce qui se passe sur l'île.

Reprenant un ton sérieux, il place sa large stature face à vous.

—Bon. Si vous me disiez à présent ce qui vous amène ? Si c'est pour me parler des malheurs des habitants, ça ne m'intéresse pas... Si c'est pour me tenir compagnie, j'en ai eu assez pour les semaines qui viennent... Je vais vous demander de me laisser, mes oiseaux m'attendent.

Comme pour corroborer ses propos, une nuée de mouettes s'élève et vient frôler la baie vitrée dans un criaillement qui te fait frissonner. Stimulé par cet événement tu t'enhardis à donner la raison de votre visite.

—On cherche Madame Kemec.

—P'tite mère Kemec ? Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

—Elle a disparu depuis hier. Joseph est mort cette nuit, il a été assassiné.

Tu le regardes droit dans les yeux mais tu ne discernes aucune émotion sur son visage. Tu poursuis tes explications.

—On pense qu'elle était avec lui quand il a été tué.

—Pauvre p'tite mère, elle est morte aussi...

—Elle est morte ?

—Ben oui. Pourquoi l'assassin l'aurait-il laissée en vie ? Non ?

Alain développe une hypothèse qui te laisse pantois. Il ne doute pas un instant de son innocence. C'est Christine qui poursuit le dialogue.

—On ne pense pas qu'elle soit morte, elle a pu s'échapper.

—Pauvre p'tite mère... Elle n'est pas ici, hélas. C'est vrai qu'elle vient souvent. Elle aime mes oiseaux, elle.

Le grand gaillard semble effondré.

—Je l'aurais secouru si elle était venue, si j'avais su qu'elle était en danger. Je vous le dis : si ce que vous me dites est vrai, elle est morte.

Il se tourne vers la baie vitrée.

—Elle venait me voir de temps en temps, elle aimait la vue du phare, elle regardait souvent vers l'église, le cimetière, parfois jusqu'au soir. Elle n'était pas tout à fait bien dans sa tête, mais si gentille. On ne parlait jamais des hommes, que des oiseaux, des vagues et du vent... Parfois, elle venait au petit matin, elle ne disait rien, elle montait, elle prenait une longue-vue, et elle restait des heures avec moi, sans un mot. La nature est si belle, pourquoi parler ?

Il pousse un soupir.

—Partez...

Il se saisit de jumelles, fait quelques pas vers le nord et scrute le ciel en se désintéressant totalement de vous. Christine se place l'index gauche devant la bouche pour t'inviter au silence, puis elle te fait signe de la suivre sans bruit. C'est ainsi, sans un mot, que vous quittez Alain Broc et que vous redescendez l'escalier.

Au moment de refermer la porte extérieure, tu remarques un morceau de papier plié dans l'encoignure. De toute évidence il s'agit d'un message destiné à Alain Broc. Tu le montres à Christine.

—Regarde ce que je trouve là.

—C'est un message pour Alain. Remets-le en place.

Sans l'ouvrir, tu regardes le morceau de papier avec une expression pensive.

—C'est curieux, je suis sûr qu'il n'était pas là quand nous sommes arrivés.

—Quelle importance ? Tu veux aller le lui porter ?

Sans répondre, tu poursuis tout haut tes réflexions.

—Pourquoi celui qui l'a placé ici ne l'a-t-il pas monté lui-même ? Et pourquoi l'avoir placé là, à un endroit où Alain Broc risque de ne pas le voir ?

Christine te regarde, amusée.

—Tu t'en poses beaucoup de questions pour un simple bout de papier ! C'est peut-être un endroit convenu pour la correspondance avec son amoureuse ! Et puis, tu l'as bien vu, toi !

—Tu as raison, je le remets en place.

Au moment où tu le glisses dans la porte, celui-ci t'échappe des mains et file dans le vent. Trois mètres plus loin, il finit son envolée dans une flaque d'eau.

—Ah ! C'est malin !

Christine s'empresse de le ramasser et de chasser du revers de la main la pellicule d'eau qui s'est déposée sur le papier. Elle sort un mouchoir pour finir de l'essuyer et elle déplie le papier afin de constater les dégâts causés par ta maladresse.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ce n'est pas vraiment une question qui t'est posée : Christine s'interroge à voix haute en regardant l'étrange message qui lui est exposé. Néanmoins, curieux, tu approches pour jeter un oeil sur le papier. Ce que tu vois, loin de satisfaire ta curiosité, t'entraîne dans un profond étonnement qui t'amène à répéter mot pour mot l'interrogation de Christine.

–Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle te regarde et, devant ton air ébahi, elle te fournit un début de réponse.

–C'est Madame Kemec. Je suis certaine que c'est elle.

–Comment ça ?

–C'est elle, elle ne sait pas écrire. Il n'y a qu'elle sur l'île pour pallier son ignorance par des dessins. Ce n'est pas que tout le monde sache écrire, oh non ! Mais je ne connais qu'elle pour donner des messages ainsi.

–Ça signifie qu'elle est vivante.

–Oui, et qu'elle était ici il y a peu de temps. Pourquoi n'est-elle pas montée ?

–Elle a eu peur de nous ?

–Possible...

–Comprends-tu ce qu'elle veut dire ?

–Non, pas vraiment. Alain doit le savoir, lui. Il est souvent avec elle, il nous l'a dit lui-même.

–Bon. Je crois que nous devrions remonter.

–Tu as raison. Allons-y !

Vous entrez de nouveau dans le phare.

–Qu'en penses-tu ?

–Ce que j'en pense ?

Tu marques une pause avant de reprendre ta marche et de répondre.

–A mon avis, il n'est pas aussi sauvage que tu me le disais, un peu bourru mais sympathique.

–Non, je te parle du papier de Madame Kemec. Quant à lui, j'ai toujours trouvé qu'il était très versatile.

–Je n'ai pas vraiment d'idée a priori. Il y a cet oeil dessiné... je me demande s'il n'y a pas de rapport avec Alain et ses longues-vues.

–Je pensais plutôt à l’œil de Caïn, tu sais, cet œil qui te surveille, jusque dans la tombe.

–Pourquoi est-il barré ? Ça pourrait signifier une surveillance qui est devenue inutile ? La surveillance du cimetière ? Car toutes ces croix, ça signifie le cimetière.

–Ou des morts. Il y en a sept. Sept morts. Ce qui est certain, c’est qu’elle a représenté le château avec des flammes ; elle veut parler de l’incendie de cette nuit sans doute. Bien que... les flammes sont exagérées, comme si c’était tout le château qui brûlait.

Christine s’arrête de grimper les marches.

–Crois-tu que ce soit prudent de retourner le voir ? Si Madame Kemec était vraiment folle, et qu’il soit son complice, qu’il l’ait aidée pour le meurtre de Joseph ?

–Ou que ce soit lui qui l’ait tué ? Non, je ne le crois pas. Et puis nous verrons bien... La réponse est là-haut ! Ne t’inquiète pas, je suis sur mes gardes, nous saurons nous défendre.

–C’est certain qu’il connaît les habitudes de tous, malgré ce qu’il dit. On dit qu’il occupe ses journées à scruter plus les hommes que la mer avec ses jumelles. Si ça trouve, il a vu le meurtre.

–Impossible, il faisait nuit.

–Et la lumière ? Il faudra regarder si le château n’est pas correctement orienté pour qu’il puisse avoir vu le meurtre.

–Bon, on le saura bientôt, on arrive.

Cette fois-ci tu précèdes Christine pour accéder à la plate-forme.

–Vous revoilà ?

—Excusez-nous, j'avais quelque chose à vous soumettre. Regardez, je l'ai trouvé par terre juste devant votre porte.

Alain Broc y jette à peine un regard désintéressé. Tu insistes pour qu'il y prête plus attention.

—Regardez bien. C'est Madame Kemec qui a écrit ça, je pense à votre intention.

Hautain, il te toise avant de saisir le morceau de papier que tu lui tends. A peine l'a-t-il mieux vu qu'il blêmit.

—Oui, c'est elle.

—Qu'est-ce que ça veut dire ?

—Rien de bon.

Il hésite avant de donner une réponse plus précise.

—Le château du docteur va être détruit, c'est ce qu'elle dit. Elle ne dit pas si c'est elle qui le fera ou un autre. L'oeil, peut-être ?

Christine intervient.

—Il faut prévenir le docteur !

—Si vous voulez...

A ton tour, tu intervien.

—Attendez : n'a-t-elle pas voulu parler du début d'incendie de cette nuit ?

—Au château ?

—Oui. Le feu a pris dans la pièce où Joseph a été assassiné.

Il regarde la feuille et se gratte le menton.

—Le feu... Oui, bien sûr. Dans ce cas, c'est possible. Mais...

—Mais ?

—Non, rien...

Il regarde songeur le bout de papier, cette fois en se grattant la tête. Tu l'interromps dans sa réflexion.

- Qu'est-ce qu'elle a voulu dire dans ce message ?
- C'est difficile à comprendre... Si tout ce que vous m'avez dit est vrai, elle dit qu'elle est menacée et qu'elle se cache.
- Où ?
- Le cimetière, je pense. C'est la mort qui l'attend, et c'est là qu'elle se cache.
- Dans le cimetière ?
- Oui.
- Qui est-ce qui la menace ?
- Je ne sais pas. L'oeil. La menace est là, mais le message n'est pas clair.
- Il fronce les sourcils.
- C'est l'oeil, la menace, mais il est barré, comme s'il ne pouvait plus l'atteindre.
- Pourquoi n'est-elle pas venue se réfugier ici ?
- Je n'étais pas seul, vous étiez là. Elle a préféré laisser ce message et repartir.
- Se cacher ? Au cimetière ?
- Certainement...
- Merci. On y va tout de suite.
- Tu lui reprends le papier des mains et tu l'examines à nouveau. Tu espères qu'à la lumière des informations fournies par Alain tu pourras percer l'énigme des dessins. Ton visage se couvre d'une moue empreinte de déception laissant deviner que cette nouvelle lecture n'ôte aucun mystère. Après avoir lancé un regard interrogateur à Christine, tu te tournes vers Alain Broc.
- Vous nous accompagnez ?
- Non... Il est trop tard.
- Trop tard ?

–Pour moi, il est trop tard... Ma vie n'est plus avec les autres. Allez-y et laissez-moi...

–Vous voyez autre chose à nous dire ?

Il hésite, va pour parler, se retient, puis se détourne pour répondre d'un ton neutre.

–Non... Rien.

Vous patientez quelques instants sans dire un mot. Comme il ne bouge pas, vous partez. En bas de l'escalier, Christine t'interroge.

–Qu'en penses-tu ?

–La même chose que toi : il ne nous a pas tout dit.

–Pourquoi ?

–Ça, je n'en sais rien. Il était inutile d'insister, nous n'aurions rien appris de plus. Ce qui est certain, c'est qu'il faut qu'on retrouve Madame Kemec au plus vite avant qu'il ne lui arrive malheur.

–Tu crois vraiment qu'elle est menacée ?

–J'y crois plus que jamais. Tu as vu l'expression d'Alain quand il a vu le message ?

–Oui. Et tu crois que...

–C'est évident. Il a pris peur : pour elle, pour lui ?

–Il faudrait l'interroger plus directement.

–Ça ne servirait à rien. Il ne nous dira que ce qu'il veut bien dire. Le plus important, c'est de retrouver Madame Kemec, et vite.

–Où allons-nous ?

–Au cimetière. C'est là qu'il a dit qu'on la trouverait.

–S'il a menti ?

–Je ne crois pas, pas sur ce point. Et puis, quelle importance ? On ne risque rien à aller vérifier. As-tu pu te rendre compte si on voyait le château de là-haut ?

–Non. La pluie s'est remise à tomber, on n'y voit rien.

Tu effectues quelques pas dans un mutisme signe d'une intense réflexion concernant toute cette affaire et les derniers événements. Enfin, pris d'une soudaine impulsion, tu prends la main de Christine pour la presser d'avancer, et tu romps le silence.

—Dépêchons-nous, j'ai le pressentiment que toute perte de temps pourrait être fatale.

Dès que vous êtes dehors, le vent vous cingle de fines gouttelettes d'eau glaciale. Tu ne peux t'empêcher de maugréer contre les intempéries.

—Ce sale temps ne finira donc jamais !

Tu accélères le pas en traînant derrière toi une Christine qui t'explique de sa voix la plus conciliante que c'est tout le charme de la région, qu'ici l'eau est omniprésente autour, dessus et dans l'île, que le vent nous rappelle même au plus profond de l'île que la mer est là quand, de toute sa force, il donne à la pluie son inégalable goût salé...

Après quelques centaines de mètres, quand vous avez dépassé la croisée des chemins du château et du phare, le vent vous donne un répit et la pluie cesse. C'est au moment de cette accalmie que la voiture de Bernard Saintes arrive face à vous. Christine l'interpelle comme il s'arrête à votre hauteur.

—Vite ! Pouvez-vous nous emmener au cimetière ?

—Oui, bien sûr. Montez ! Que se passe-t-il ?

—C'est Madame Kemec. On pense qu'elle est là-bas.

—C'est impossible, cet endroit a été fouillé par Guy.

—Jacques : raconte ce qui s'est passé !

—Elle a raison. Tout porte à croire qu'elle est cachée dans le cimetière.

—Et Guy ne l'aurait pas trouvée ?

—C'est possible. J'ai vu Guy et Marceline dans le cimetière quand nous étions dans le phare, mais Madame Kemec n'y était pas à ce moment là : elle était au phare elle aussi.

Plus attentif au récit qu'à la conduite, Bernard Saintes faillit rater le virage et ce n'est que grâce à une grande embardée qu'il réussit à rester sur le chemin. Après avoir ralenti, il te regarde en ouvrant de grands yeux.

—Vous l'avez vue ?

—Non. Elle a laissé un message à l'entrée du phare. Nous l'avons retrouvé en repartant.

—Je pensais qu'elle ne savait pas écrire ?

—C'est exact. Par contre, elle sait dessiner... enfin... pas très bien. D'après ce que nous avons pu déchiffrer, elle se trouverait au cimetière. Sur son dessin, il y a aussi votre château, menacé par les flammes.

—Comment ?

En criant ce mot, Bernard Saintes se jette sur les freins ; la voiture dérape, part en travers et s'arrête définitivement en travers du chemin.

—Faites-moi voir ce message !

Sans ménagement, il t'arrache des mains le morceau de papier que tu lui tends. A peine a-t-il jeté un oeil dessus qu'il blêmit, lui aussi, comme l'avait fait Alain Broc. Il déglutit, comme pour faire passer un instant de panique, puis il se tourne vers toi.

—Qu'est-ce que vous en avez déduit ?

—Nous, pas grand chose, c'est trop énigmatique. On l'a présenté à Alain Broc, c'est lui qui nous l'a déchiffré. Il dit que ces dessins signifient que Madame Kemec se cache dans le cimetière, qu'elle a peur. Quant au château, on ne sait pas si le feu représente le début

d'incendie de la nuit dernière, ou un risque d'incendie criminel dans les jours qui viennent.

—Et l'oeil ?

—Il est barré. Ça signifierait qu'elle est bien cachée pour le moment, et que celui qui la cherche ne peut pas la voir ? On ne sait pas trop.

—Il faut que je vous accompagne si cette piste est la bonne. Je connais bien la folie de cette pauvre femme et je voudrais être là quand on la retrouvera. J'ai peur qu'elle ne se fasse elle-même du mal. Avant toute chose, nous devrions aller chercher le maire, il est important qu'il soit là. Peut-être devrions-nous appeler aussi Monsieur le curé, il peut être d'un bon secours. Il ne faut pas oublier qu'il est la parole de Dieu et Madame Kemec est bonne chrétienne. Nous arrivons au village. Vous allez chercher le maire pendant que je vais à la poste ? Je devais rentrer chez moi : je vais téléphoner que je passe d'abord au cimetière. On se retrouve ici.

—D'accord.

Vous partez en courant sous la pluie qui s'est remise à tomber plus fort et, trois ruelles plus loin, vous êtes à la mairie. Tu pousses la porte et tu trouves le maire en pleine discussion avec un groupe de personnes. Sous le bruit de la porte qui se rabat, il se tourne vers vous.

—Ah ! Mes amis, quelles nouvelles ?

Embarrassé, tu regardes Christine, puis tu te rapproches du maire avec un regard méfiant envers les autres personnes. Tu l'attires vers toi pour lui parler en aparté.

—Vous avez retrouvé Madame Kemec ?

—Non.

—Nous avons sûrement une piste. Il serait bon que vous veniez avec nous, seul. Si nous trouvons effectivement madame Kemec, il est inutile de l’effrayer en arrivant si nombreux.

—Vous avez raison. Je vais prendre congé.

Il s’avance vers le groupe, dit quelques mots que tu ne discernes pas, puis il revient vers toi.

—Allons-y. C’est quoi, cette piste ?

—Je vous le dis en chemin...

Un instant plus tard vous êtes dehors, vivement vous remontez la ruelle étroite et, en moins de deux minutes, vous vous retrouvez là où le docteur vous a laissé. Cependant un événement inattendu vous attend : la voiture n’est plus là ! Le maire se tourne vers toi.

—Qu’est-ce que ça signifie ?

—Je ne comprends pas... Il avait dit qu’il nous attendrait ici. Il téléphonait, puis nous partions tous pour le cimetière... Bon, eh bien, il faut y aller à pied !

—Vous avez raison, ne perdons pas de temps.

D’un pas alerte vous repartez tous les trois, le maire en tête, vous deux à sa suite immédiate. Trois ruelles plus loin, alors que vous n’êtes pas encore sortis du village, la voiture de Bernard Saintes arrive face à vous. Le docteur vous interpelle.

—Montez vite ! Quand j’ai téléphoné, Mireille m’a signalé une urgence. Je m’y suis rendu immédiatement. Je suis navré de vous avoir laissé là...

Le maire le rassure tout naturellement.

—Nous comprenons. Le bien de vos malades avant tout, c’est normal. Nous pouvons nous rendre au cimetière à pied, vous savez, ça ne nous prendra que peu de temps. Occupez-vous de vos patients.

–Non, non ! Montez ! C’est un autre de mes patients qui m’attend là-bas : Madame Kemec.

–Et votre urgence ?

–Hélas, il n’y avait plus rien à faire... La maladie a encore été la plus forte...

Le maire pousse un soupir de désespoir.

–Qui, cette fois ?

–Robert. Robert Doumec.

–Pauvre vieux... On savait qu’il ne passerait pas l’hiver, le pauvre.

Sans passion, tu les interrogues.

–Robert ? Le charpentier ?

–Oui. Il avait cinquante-huit ans.

–Je me souviens de lui...

Vous vous recueillez en silence alors que Bernard Saintes guide sa voiture entre les ornières. En quelques minutes, vous parvenez à l’église où le docteur stoppe la voiture.

–Allons chercher le curé, et voyons si nous trouvons Madame Kemec !

–D’accord, dépêchons-nous !

Vous vous engouffrez tous les quatre dans l’église, vous trouvez le curé dans la sacristie et vous l’entraînez avec vous dans le cimetière après lui avoir donné un minimum d’explications. C’est un minimum qui semble le satisfaire à peine.

–Vous êtes sûrs qu’elle se cache dans le cimetière ?

–Quasiment. Où pensez-vous qu’elle pourrait se cacher ?

Le curé réfléchit en se passant la main sur son crâne chauve trempé de pluie, puis il te répond.

–Je ne vois que le caveau de la famille Pinson. Il est vaste et ne ferme pas à clé... De plus, il est tout proche de la tombe de son fils.

–Bien ! Allons-y !

A cet instant précis, couvrant tes derniers mots, un cri horrible perce la brume qui s'est installée sur le cimetière. Christine, effrayée, s'agrippe à toi. Vous faites silence et vous tendez l'oreille, mais vous n'entendez rien de plus.

–Qu'est-ce que c'est ?

–Le cri d'une femme. Madame Kemec, certainement. Au cri qu'elle a poussé, je crains que nous n'arrivions trop tard ! D'où cela pouvait-il venir ?

Le maire tend la main vers sa gauche.

–Ça m'a semblé venir de cette direction.

Le curé, tremblant, acquiesce.

–Moi aussi. C'est par ici que se trouve la tombe Pinson.

D'un pas rapide, vous suivez en file indienne le maire, le docteur, toi, Christine, puis le curé qui ferme la marche. Au bout d'une dizaine de mètres entre les tombes grises, vous apercevez deux ombres qui se battent en face de vous. Le maire les interpelle de loin avant de courir dans leur direction.

–Hep ! Vous là-bas, que se passe-t-il ?

Aussitôt, le docteur se lance à sa suite et toi dans son sillage, en laissant Christine et le curé en retrait. En approchant, tu reconnais Guy Macgrew et Alain Broc. En vous voyant arriver, ils cessent de se battre et vous font face. Alain s'approche de vous d'un pas hésitant en se tenant un bras gauche vraisemblablement blessé, il vous regarde les uns après les autres avec un visage crispé, puis il jette un regard méchant à Guy avant de

partir en courant sans que vous ayez pu faire le moindre geste pour tenter de l'intercepter. Aussitôt, il disparaît dans la brume. Le maire interroge Guy.

—Que s'est-il passé ?

Guy se baisse et ramasse un long couteau de boucher avant de répondre.

—Il a tué Madame Kemec...

Il vous présente le couteau taché de sang, puis il vous désigne un corps sombre derrière lui : le corps de Madame Kemec. Aussitôt, le docteur s'agenouille auprès d'elle pour l'ausculter, mais il se retourne bien vite en faisant signe que la pauvre femme est morte. Le maire s'approche alors de Guy pour se saisir couteau avant de s'adresser à Bernard Saintes.

—Alors, docteur ?

—Il n'y a plus rien à faire. Elle est morte. Elle a été éventrée avec un couteau. Certainement celui que vous tenez en main.

Le maire regarde le couteau avec un mouvement de recul dégoûté.

—Son agonie n'aura pas été longue : les marques qu'elle porte à son cou indiquent qu'elle a été étranglée. L'assassin lui a donné deux coups de couteaux, peut-être plus. Et pour la faire taire, il l'aura finalement étranglée. Nous sommes arrivés assez vite en entendant son cri, ce qui indique qu'il a agi rapidement. Mais Guy va pouvoir nous donner quelques éclaircissements, n'est-ce pas ?

A cet instant, vous êtes rejoints par Christine accompagnée du curé. Des sanglots te font détourner la tête : tu aperçois, dans un recoin, assise sur une stèle, une femme au visage dissimulé dans ses mains. Sans

peine, tu reconnais Marceline Macgrew. Christine, qui l'a aussi aperçue, se porte à sa hauteur pour la réconforter pendant que Guy commence à raconter les événements qui ont précédé votre arrivée.

—J'étais avec ma femme, nous avions en charge de contrôler cette zone. N'est-ce pas, Monsieur le maire ?

—Oui.

—Donc, en arrivant par ici, je vois Madame Kemec, en pleine discussion avec Alain. On était bien contents, pensez, on l'avait enfin retrouvée. C'est alors, qu'en approchant, j'ai vu son couteau. J'ai fait signe à la Marceline de rester à l'écart et je me suis approché en silence. Mais c'était une minute trop tard : il lui a donné deux ou trois coups de couteau dans le ventre et, quand elle s'est mise à crier, il l'a serrée à la gorge ! J'étais à sa portée, alors je me suis jeté sur lui. Je crois qu'il s'est blessé avec son propre couteau car il l'a laissé tombé. Heureusement, car il est costaud, le gaillard ! Et puis vous êtes arrivés, ça m'a sûrement sauvé. Il m'aurait tué, et ma pauvre Marceline avec !

Vous êtes tous pensifs, les yeux baissés sur le corps inerte de Madame Kemec. Autant les derniers événements apportent des réponses aux faits précédents, autant ils apportent de nouvelles questions. Ta réflexion immédiate, c'est de constater que le message de la victime n'était pas destiné à Alain Broc, mais bien à vous, Christine et toi.

Une erreur, un fantôme...

Tu te maudis de n'avoir pas été assez réfléchi, tu fustiges ton manque de lucidité qui t'a fait montrer le message à Alain Broc et ainsi causer la perte de cette pauvre femme.

—Merci, Jacques, de m'avoir aidé à transporter Madame Kemec chez moi. Je pratiquerai l'autopsie dès cet après-midi. Que fait Christine ?

—Elle raccompagne Madame Macgrew chez elle.

—Oui... Marceline semble avoir été très choquée.

—Elle n'a pas pu dire un mot sur ce qui s'est passé. Je me demande ce qui serait advenu si son mari avait été tué...

—C'est un mutisme traumatique dont elle se remettra vite, soyez rassuré. Que compte faire le maire ?

—Il a décidé de se rendre au phare, avec le curé.

—N'est-ce pas dangereux ?

—Le maire me paraît être assez bon psychologue. De plus, il posséderait une grande autorité pour ce type de situation d'après ce que m'a affirmé Christine... Le curé ne croit pas qu'Alain Broc ait pu tuer Madame Kemec : pour lui, ce ne peut être qu'un accident... ou quelqu'un d'autre.

—Quelqu'un d'autre !

Bernard Saintes te regarde en écarquillant des yeux étonnés.

—Guy a affirmé que c'était Broc qui avait tué Madame Kemec ! Pourquoi aurait-il menti ?

—Je n'en sais rien, c'est une hypothèse du curé. Guy aurait-il cru qu'il la tuait alors qu'en fait il la secourait ? Avec cette bruine, ces circonstances particulières dans le cimetière... Il est possible qu'il y ait eu un troisième homme.

—Qui ?

Tu hausses les épaules.

—Ça... je n'en sais rien, et le curé pas plus à mon avis.

Tu fais une moue sceptique en tournant et retournant tes pensées. Après un moment de réflexion, tu t'expliques devant un Bernard Saintes perplexe.

—Vraiment, le curé n'arrivait pas à croire qu'Alain puisse être un meurtrier. Vous savez, les hommes d'église ont des confidences auxquelles aucun d'entre nous ne pourrait accéder. Il semblait bien les connaître, Madame Kemec et Alain Broc. Il m'a paru complètement stupéfait de ce qui s'est passé. Il s'en est ouvert au maire alors que vous vous occupiez de Madame Macgrew. Je n'étais pas loin et je l'ai parfaitement entendu. Pour lui, c'est impossible qu'Alain ait pu tuer Madame Kemec, il disait même qu'il ne croyait pas qu'il puisse tuer qui que ce soit. Je ne le connais pas très bien, Alain, mais je partage l'avis du curé : il y a quelque chose de sensible chez cet homme, quelque chose d'indéfinissable... enfantin, pourrais-je dire.

—Un enfant peut être violent.

—Vous avez raison... Oui, vous avez raison. Un enfant ne mesure pas le mal.

Un enfant ne mesure pas le mal...

Tu ne caches pas ton trouble, le regard absent. Bernard Saintes perçoit le malaise qui te gagne.

—Jacques, ça ne va pas ?

—Non... Tout va bien, un vieux souvenir. Ce n'est rien.

—Vous me paraissez particulièrement fatigué. Tous ces événements vous ont épuisé. Vous n'étiez déjà pas en

grande forme lorsque vous êtes arrivé sur l'île. Si-si, je l'avais remarqué. C'est mon métier, ne l'oubliez pas !

Sur ces paroles, il se dirige vers une armoire vitrée en partie haute qu'il ouvre. Il se saisit de trois flacons, puis il ouvre un tiroir d'où il retire une seringue et quelques aiguilles à usage unique.

—Je vais vous faire une injection, si vous le voulez bien ! C'est un cocktail de fortifiants qui vont vous remettre sur pied rapidement.

Tu refuses poliment.

—Non, vous êtes gentil, mais ce n'est pas la peine. Je vais très bien.

—C'est inoffensif ! Je vous l'assure, vous vous sentirez mieux après ça.

Il prend un ton enjoué.

—Faites confiance à l'homme de médecine : ça vous remettra en forme et vous n'en dormirez que mieux !

—Ah ! Dans ce cas, si je retrouve un bon sommeil...

Tu ôtes ton gros pull-over et tu retrousses une manche d'un geste lent.

—Très bien, très bien, voilà qui est raisonnable ! Vous craignez un peu les piqûres ?

—Non, pas du tout, docteur ! Vous pouvez y aller.

Il dose avec soin ses mélanges, piquant l'aiguille successivement dans les trois flacons pour en extraire des quantités très différentes.

—Ce sont des vitamines. Il ne faut pas que le dosage soit excessif, sinon l'effet serait contraire au bienfait escompté !

Il s'approche de toi et se saisit d'un garrot de caoutchouc.

—Asseyez-vous là, s'il vous plaît.

Alors qu'il place le garrot et cherche la veine, quelque chose semble le perturber.

—Que s'est-il passé entre le maire et le curé ? Pourquoi sont-ils partis seuls ? C'est dangereux, dangereux...

—Le curé voulait d'abord y aller seul, mais le maire a insisté pour l'accompagner. Le curé disait qu'il ne fallait pas l'effrayer et que lui, il l'écouterait. Le maire a dit à Guy de prévenir au village, de prendre garde à Broc, puis il est parti avec le curé vers le phare.

—Bon, je vais vous faire l'injection. C'est un peu douloureux, mais très efficace.

Il frappe la peau, la veine apparaît. Soudain, au moment où il se prépare à enfoncer l'aiguille, la porte qui s'ouvre violemment derrière lui le fait sursauter.

—Jacques ! Docteur ! Vite !

C'est Christine qui entre, affolée, suivie de peu par Mireille.

Tu ôtes le garrot d'un geste vif et tu te précipites au-devant de Christine. Tu la saisis par les épaules : elle est extrêmement pâle et essoufflée.

—Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Ses yeux fous effrayés volent du docteur au corps de Madame Kemec. Tu l'obliges à te regarder.

—Réponds ! Que se passe-t-il ?

Elle te fixe droit dans les yeux et reprend difficilement son souffle avant de te répondre en bégayant.

—Les hommes du village... Alain...

—Quoi, Alain ?

—Alain... il est chez Loïc...

—Fintan ?

—Oui, il est chez Fintan... Alain est chez Fintan. Guy... Guy est allé au Café prévenir, pour le drame... Il y avait

là Judith, elle avait vu Alain, il courait... Elle a dit qu'elle avait vu Alain sur le chemin. Il courait... il courait par chez Fintan. C'est ce qu'elle a dit... Les hommes sont partis, en groupe. Certains ont pris des armes, des pioches, mais aussi des fusils... Jacques, j'ai peur. Il va y avoir un malheur, ils sont comme fous.

—Compris ! On y va !

Tu te tournes vers Bernard Saintes.

—Docteur ?

—Votre injection ?

—Au diable cette piqûre ! Il faut intervenir, vite !

Bernard Saintes semble hésiter un bref instant avant de réagir.

—Vous avez raison : je file prévenir le maire ! Il doit être encore au phare ou sur le chemin. Je prends la voiture et je le mène chez Fintan. Vous, allez au-devant. Même à pied, vous y serez avant nous. Essayez de les calmer avant qu'ils n'aient commis l'irréparable.

—Entendu !

Christine, remise de sa course, intervient.

—Ramenez aussi le curé : il ne sera pas de trop pour calmer ces fous furieux.

En moins d'une minute, vous êtes dehors et vous regardez Bernard Saintes partir en voiture sur le chemin du phare. Tu prends Christine par la taille et tu lui passes la main sur le front.

—On y va ? Tu peux suivre ?

—Oui, ça ira. Mais pas au pas de course !

—D'accord... Mais pressons-nous quand même...

Avant de partir, elle tend l'index devant elle.

—Tu as remarqué ? D'ici, on voit le phare.

—Tu as raison. Donc, de là-bas, on peut voir tout ce qui se passe de ce côté-ci du château...

—Et ?

—Et ? On y réfléchira plus tard. Viens.



Vous approchez à grands pas de la maison de Fintan quand, au détour du chemin, presque arrivés à destination, tu t'arrêtes brusquement et tu serres la main de Christine pour l'obliger à stopper aussi : tu entends du bruit, des voix. Un groupe d'hommes s'approche. Avant que tu n'aies pu dire un seul mot à Christine, ils sont là, face à vous. Il y a là une douzaine d'hommes, Guy à leur tête, qui avancent comme des promeneurs, insouciant de la pluie qui tombe dru. En vous apercevant, ils ne ralentissent pas leur allure, tout juste s'écartent-ils un peu.

—D'où venez-vous ? Qu'avez-vous fait ?

Sous l'interpellation de Christine, ils se sont arrêtés. Tu as lâché sa main en entendant sa voix modelée d'une peur inquiète. Tu reprends sa question.

—Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous venez de chez Fintan : que s'est-il passé ?

Toutes les conversations internes du groupe se sont arrêtées. Tu les regardes les uns après les autres ; les vieux ont des visages durs, fermés, les jeunes ont des expressions soulagées et satisfaites, presque heureuses ; par contre, chez certains hommes d'âge mûr, bizarrement, c'est une immense frayeur muette qui se lit. Tu es inquiet en voyant leurs armes, des pioches, des massues, et surtout deux fusils en bandoulière. Guy

ne porte aucune arme, il a les mains dans les poches, l'air serin. Il est entouré par toute la bande, tel un petit chef. C'est lui qui enfin se décide à répondre sous le regard pressant de ses acolytes.

—Il ne s'est rien passé. Ou plutôt si : la fin de nos ennuis.

Sur ses mots, il jette un regard satisfait à ses compagnons qui sourient d'approbation. Du coup, les langues se délient et des paroles désordonnées fusent de toute part.

—Tout est réglé !

—Mêlez-vous de vos affaires, on a fait ce qu'on devait faire.

—Ouais !

—S'il fallait attendre la justice...

—... on serait tous morts !

—Remerciez-nous d'avoir débarrassé l'île des nuisibles.

—On va pouvoir vivre, à présent.

—Pour sûr !

—Faites demi-tour, il n'y a rien pour vous par là-bas !

—Tu peux reprendre le premier bateau, le Jacques.

—Ouais. On n'a pas besoin d'étranger.

Christine éclate de colère.

—Vous n'avez pas le droit ! Vous l'avez tué, assassins !

Comme précédemment, c'est tout le groupe qui répond. Les tirades fusent sans que tu parviennes à situer leurs auteurs, perdus, anonymes dans le groupe. Tu en regardes un, c'est un autre qui parle ; tes yeux cherchent à situer celui qui vient de parler, mais ils ne rencontrent que des visages fermés, hostiles, et alors une autre voix s'élève, laissant son auteur dans

l'anonymat. Les paroles se font plus méchantes, agressives.

—Occupe-toi de ta moralité, la Christine...

—Occupe-toi de ton Jules !

—On a fait ce qu'on devait faire.

—On aurait dû le faire depuis longtemps !

—Le Fintan a jeté un sort : il a payé.

—Ouais !

—On a toujours dit que c'était lui notre malheur.

—Il a fait un pacte avec le Diable !

—Avec Broc !

Christine, la respiration coupée, essaie de trouver la force de s'adresser à ces hommes furieux. Elle t'envoie un appel au secours d'un regard désespéré. Tu étais resté en arrière devant l'assaut verbal des membres du groupe mais à présent, tu t'avances et tu prends Christine par le bras.

—Qu'est-ce que vous avez fait à Fintan ?

—Rien qui ne te concerne, mon gars !

—Prends ta pute et va-t-en !

—Ouais ! Fiche le camp !

—On n'a pas besoin de toi !

—Tu n'es rien ici.

—Une sale affaire, voilà c'que t'es !

Devant la vindicte de ces hommes, tu recules en entraînant malgré elle Christine. Ils remarquent ton moment de faiblesse.

—Va-t-en !

—C'est ça ! Va-t-en avant qu'on te règle ton compte à toi aussi !

En entendant ces derniers mots tu t'écarter et, en maintenant fermement Christine par le bras, tu presses

le pas pour vous éloigner de cette bande de furieux. Vous avancez sans vous retourner sous les quolibets et les railleries. Au détour du chemin, lorsque les voix du groupe deviennent à peine perceptibles, tu t'arrêtes et tu regardes Christine droit dans les yeux.

–Tu as entendu ce qu'ils ont dit ?

Ton visage est pâle et ta voix est tremblante. Par contre, la voix de Christine est furieuse lorsqu'elle te répond, rouge de colère.

–Ce sont des imbéciles ! Ils m'ont traitée de traînée, moi ! Ils s'en souviendront !

–Je ne te parle pas de ça, mais de ce qu'ils ont fait à Fintan.

–Tu crois qu'ils l'ont tué ?

Tu l'entraînes à nouveau à ta suite, presque au pas de course.

–J'en ai bien peur... Ils ont dit qu'ils allaient me régler mon compte, à moi aussi : ça signifie bien qu'ils ont réglé son compte à quelqu'un !

–Fintan ?

–Oui. Et peut-être bien à Alain Broc aussi !

–Oh mon Dieu !

–Dépêchons-nous ! Peut-être...

Tu ne parviens pas à exprimer le bout de ta pensée : tu vois de la fumée, une fumée noire, épaisse, puis c'est la maison de Fintan qui apparaît, avec des flammes qui s'échappent du toit en volutes éphémères.

–Vite !

Tu lâches la main de Christine pour aller plus vite, pour te porter au secours de Fintan que tu devines dans sa maison. Devant la porte, tu marques un temps d'arrêt, juste le temps nécessaire pour analyser la

situation : les flammes ont baissé d'intensité, l'huile qui les avivait s'est consumée. La pluie bénéfique redouble d'intensité et apporte un soutien inespéré contre la progression de l'incendie. Avec soulagement, tu constates que même sans intervention humaine le feu va s'éteindre rapidement. Seul le souffle du vent, s'il venait à s'accroître, pourrait raviver l'incendie.

Tu t'approches encore un peu plus de la porte d'entrée. L'intérieur de la maison est sombre, une fumée épaisse y règne. Sans plus attendre, tu prends une profonde inspiration et tu te jettes au travers du brasier. Immédiatement, tu te retrouves à l'intérieur de la maison que tu t'empresses de fouiller en apnée. Un désordre considérable règne : tout a été saccagé, plus qu'une simple bagarre n'aurait pu le faire. Tu te protèges le visage avec les bras, tu ressens la brûlure du foyer sur les mains et les joues. Soudain, à la faveur d'un regain d'une flamme, tu aperçois deux corps. Aussitôt tu bondis vers eux et tu te baisses : horrifié, tu constates que ces deux êtres humains ont été mutilés. Ils sont morts, tu n'en as aucun doute. L'air vient à te manquer, tu suffoques. Par réflexe, tu avales une goulée d'air qui te brûle la gorge et les poumons. Asphyxié, tu te rués à l'extérieur où tu tombes à genoux, sous le regard inquiet de Christine.

—Jacques ! ça va ? Réponds-moi ! Jacques !

Tu te relèves, la main sur la bouche. Tu prends de profondes inspirations avant de répondre.

—Oui, ça va...

Tu jettes un oeil en arrière, vers la maison encore brûlante, et tu parles à Christine sans oser la regarder.

—Nous arrivons trop tard...

A ce moment la voiture du docteur s'arrête à vos côtés et Bernard Saintes en descend précipitamment, aussitôt suivi du maire et du curé.

—J'ai fait du plus vite possible. Je vous ai vu sortir de la maison, que s'est-il passé ?

Tu t'appuies sur la voiture pour reprendre ton souffle et tu réponds par une question.

—Vous avez rencontré une bande du village ?

C'est le maire qui prend la parole.

—Oh oui ! Ils étaient tout penauds quand on les a vus. Ils ne voulaient rien dire, pas un mot. Notre brave docteur s'en est énervé, je ne l'avais jamais vu comme ça.

S'il n'y avait pas cette situation dramatique, tu aurais pris les paroles du maire pour une boutade. Mais il restait très sérieux en continuant son récit.

—Il a pris Guy par le col et il l'a entraîné dans le fossé. C'est ainsi que nous avons appris que vous nous précédiez, mais il n'a rien voulu dire de plus, hormis que Alain Broc était ici, mort.

—C'est exact. Il est mort, ainsi que Fintan. Vos administrés les ont lynchés.

—Non ! C'est impossible !

—Hélas... Ils sont dans la maison. Je vous déconseille d'y aller tout de suite, c'est l'enfer à l'intérieur. Ils ne sont pas beaux à voir...

Le maire hésite un moment, puis il trempe un mouchoir.

—Qui vient avec moi ? Il faut qu'on les sorte de là.

Bernard Saintes est hésitant.

—C'est inutile de risquer une vie pour des morts...

—C'est Jacques qui dit qu'ils sont morts, il y a peut-être un espoir ?

—Aucun, Monsieur le curé. Je ne suis pas un médecin, mais n'importe qui pourrait, rien qu'à les voir, certifier qu'ils sont morts.

—Il faut que nous nous en assurions.

Le curé te regarde en air de défi. Tu sens bien qu'il ne te fait pas confiance mais tu comprends sa position : dans une affaire aussi sérieuse et dramatique, peut-on se fier à un seul homme, un étranger en quelque sorte ?

—Vous avez raison, allons-y. Monsieur le curé, vous venez avec moi. Vous, docteur, vous irez en avant avec Monsieur Cathell, il sait où sont les corps. Chaque équipe ramène son homme. D'accord ?

—Entendu ! Utilisez un mouchoir humide comme bâillon.

Prêts, d'un commun accord, vous vous engouffrez dans la maison. Sans hésiter, tu les conduis directement vers les deux corps qui gisent au sol. Tu prends Fintan par les épaules, le docteur le prend par les pieds et vous ressortez aussitôt, suivis de près par le maire et le curé chargés d'Alain Broc. Epuisés par ce bref mais important effort, vous les posez lourdement au sol, dans l'herbe trempée. La pluie a tôt fait de rincer leurs têtes couvertes de suie et de sang et vous voyez apparaître dans toute leur horreur leurs visages cadavériques. Bernard se penche alternativement sur eux, spécialement sur Fintan qu'il examine plus longuement ; quant à Alain Broc, son décès ne fait aucun doute : éventré, il a le visage tuméfié, la gorge tranchée et ses membres désarticulés témoignent de nombreuses fractures. Seul Fintan en effet laisse un moment

l'illusion d'un espoir : la seule blessure apparente est signalée par son thorax percé de centaines d'impacts de plombs. Le docteur se relève après son examen. Il vous regarde l'un après l'autre avec une expression désolée, signe d'impuissance devant le décès des deux hommes. Christine, effondrée, horrifiée, le visage blême et les yeux injectés de sang, s'est réfugiée sans un mot dans la voiture.

Le maire regarde longuement Christine dans la voiture, puis la maison de Fintan aux flammes mourantes. Une fumée de plus en plus épaisse, faite de panaches blancs et noirs, monte droit dans le ciel : le vent s'est calmé alors que la pluie redouble d'intensité. Après être resté ainsi un moment pensif, le regard vague, le maire jette un oeil aux deux cadavres allongés sur l'herbe et il s'adresse à Bernard Saintes.

—Docteur... Pouvez-vous les emmener chez vous pour autopsie ? Monsieur le curé les accueillera ensuite en son église, pour la veillée funèbre.

Le curé s'avance pour une brève et silencieuse prière. Bernard Saintes rejoint le maire pour une confidence.

—Je crains qu'il n'y ait pas grand monde pour cette veillée...

—C'est ce que nous verrons !

Le maire lance cette réplique d'un trait avec un regard courroucé.

—Peu importe... Je les conduirai à mon laboratoire. Auparavant, permettez-moi de vous raccompagner en ville, vous, Christine et Monsieur le curé. Jacques, vous voulez bien rester avec moi pour m'aider ?

—Bien entendu.

–Vous avez raison. Nous sommes assez trempés comme ça et Christine a besoin de rentrer chez elle. Elle en a assez vu comme ça... Et j'ai deux mots à dire à mes concitoyens !

Tout le monde embarque et le retour se fait sans un mot. Rapidement, Christine, le curé et le maire sont déposés devant la mairie où un groupe de villageois semble les attendre en silence. Parmi eux, tu ne reconnais aucun des forcenés rencontrés sur le chemin de la maison de Fintan. Avant qu'une parole ne soit échangée avec le groupe, vous repartez. Quelques minutes plus tard, la maison de Fintan apparaît de nouveau. Tu constates que le panache de fumée a baissé d'intensité.

–Le feu est en train de s'éteindre.

–Rien d'étonnant, avec cette pluie...

–A votre avis, pourquoi ont-ils tué Fintan ?

–Il leur a toujours fait peur. C'est une manière de se défendre, de chasser les démons que de tuer sa peur. C'est aussi une preuve de courage, de grande force, que d'affronter sa peur. Leur peur, ils l'ont personnalisée par Fintan, lui qui se trouvait depuis quelque temps la cible des ragots : certains disaient qu'il était responsable de tous leurs malheurs puisqu'il n'arrivait pas à les soulager de leurs maux. On lui attribue un pouvoir énorme, fantastique. Forcément, certains pensent que s'il n'arrive pas à combattre le mal, c'est qu'il l'a voulu... Alors pensez, quand ils ont vu qu'il abritait Broc, qu'il était son complice... ils l'ont tué aussi.

–Alain Broc a été lynché, c'est évident, pourquoi pas Fintan ?

–La peur, Jacques, la peur ! Vous avez vu, il a été tué de loin, d'un coup de fusil. Personne n'aurait osé l'approcher, même mort. Même mort, je suis certain que tous le craignent encore.

–J'ai du mal à le croire... Comme je n'arrive pas à comprendre que Guy Macgrew ait pu être à leur tête.

–Elémentaire. Une petite étude de la psychologie de nos concitoyens l'explique facilement. Quelle est la personne la plus détestée sur l'île ? Guy, assurément.

–Oui. Après Fintan ?

–Non, Fintan, personne ne le déteste. Fintan, on le craint, mais on ne le haït pas. Guy, lui, n'a jamais été aimé de la population, bien au contraire. Et son emploi de fossoyeur n'a rien arrangé.

–Alors ?

–Alors, quand on veut faire un mauvais coup, on va avec les mauvais garçons. Le mauvais garçon, c'est celui qui va devenir sympathique sous le coup de la colère, c'est celui sur lequel on va s'appuyer pour focaliser sa haine, son amertume ; il devient subitement le catalyseur de la haine et celui par lequel on va pouvoir s'extérioriser, crier son amertume. C'est dangereux, très dangereux... Car le mauvais garçon acquiert tout à coup un pouvoir immense, démesuré, et tous les drames sont possibles ! C'est dangereux pour les autres, et c'est dangereux pour lui. Pensez : dès que la colère est apaisée, au moment des comptes, quand il faut trouver un coupable... c'est le mauvais garçon le fautif ! C'est sur lui qu'on rejette la faute. Les autres, non, ils ont été entraînés, ils ne sont pas coupables : ils deviennent lâches, ils refusent d'admettre leur culpabilité.

Déconcerté, tu regardes Bernard Saintes qui reste songeur, les mains sur le volant. Après un moment de silence, il lève les yeux et te fait signe.

—Bon ! La pluie semble s'être un peu calmée. On y va ? Vous m'aidez à les mettre derrière ?

—D'accord, allons-y !

A peine sortis de la voiture, une surprise incroyable vous attend : le corps de Fintan a disparu. Il ne reste plus dans l'herbe que le cadavre désarticulé du pauvre Alain Broc.

—Où est-il ? Il n'est pas mort ?

—Je suis formel : il était mort quand je l'ai examiné... Je ne sais plus que penser... avec ce diable d'homme...

—Aucune trace significative sur le sol. La pluie, la boue et nos propres traces ont tout brouillé. Cherchons aux alentours.

Vivement, vous allez dans la maison, vous en faites le tour, vous fouillez les quelques pauvres buissons proches mais vous ne découvrez rien, aucun signe de Fintan ou de son passage, hormis ses deux chevaux qui eux aussi ont disparu.



—Merci encore de votre aide, Jacques.

—J'espère que ça va s'arrêter là, sinon votre laboratoire va se transformer en chambre mortuaire.

—Dieu vous entende !

—Bon, docteur, je vous laisse.

—Vous ne voulez pas m'assister ?

—Non, franchement non. Je n'y tiens pas.

Tu fais une moue dégoûtée et tu te diriges vers la porte. Au moment de sortir, Bernard Saintes t'interpelle.

—J'y repense tout à coup : je vais vous faire cette injection de vitamines que je vous proposais tout à l'heure !

Tu réponds sans hésiter.

—Non, merci non. C'est inutile. Dans deux jours, trois jours, la tempête sera calmée et je pourrai repartir. Une fois retourné sur le continent, tout ira mieux, j'en suis persuadé. Je préfère laisser le temps agir.

—Vous repartez si tôt ?

—Que me reste-t-il ici ? Rien...

Pour ce qu'il me reste ailleurs...

Sans lui laisser le temps d'insister, tu sors et tu refermes rapidement la porte derrière toi. Dehors, le vent s'est à nouveau levé, amenant ses nuages par paquets. D'un pas lent, saccadé par les bourrasques de vent, tu reprends le chemin puis, à la croisée des quatre chemins, tu te diriges vers le cimetière. L'orage gronde à nouveau et tu suis les éclairs comme s'ils guidaient tes pas. Devant la grille du cimetière, tu hésites un instant, les yeux baissés sur tes pieds, puis, mû d'une impulsion soudaine, tu fais demi-tour pour te diriger vers l'église. Tu te rends d'un pas décidé et rapide vers la vieille bâtisse usée par les intempéries mêlées de sel. Tu grimpes d'un pas lesté les quelques marches et tu pousses d'un geste franc la porte.

—Mon Dieu !

C'est Madame Macgrew qui vient de laisser échapper ce cri. Tu te trouves tout aussi surpris de la voir en face

de toi, sur le pas de l'église qu'elle s'apprêtait à quitter. Elle a le visage blême, ses yeux rouges cernés et ses joues portent encore les traces de torrents de larmes, signes évidents d'un immense malheur qui s'est abattu sur elle. Elle fuit ton regard. A peine t'es-tu écarté qu'elle s'engouffre dans le passage laissé libre.

—Excusez-moi...

Elle est déjà loin, si loin que tu n'es pas sûr qu'elle t'ait entendu. Délaissant cette étrange apparition, fantôme noir évanescant sous la pluie, tu t'introduis dans l'église. Seules les flammes des cierges épars autour de l'autel fournissent une maigre clarté dans l'ancien bâtiment. Tu te diriges vers le curé qui te tourne le dos, prostré devant la représentation de Jésus sur la croix. En t'approchant, tu entends l'homme d'église en prière, dans un sourd monologue qui t'es incompréhensible. Tu t'éclaircis la gorge d'une fausse toux pour signaler ta présence.

—Jacques !

Tu ne l'avais jamais vu ainsi, le visage défait, les yeux sombres creusés comme par une souffrance immense. Lorsqu'il se relève, ses gestes sont lents, mesurés, mais ses articulations ankylosées craquent, et son visage trahit une profonde angoisse. Tu lui fais part de ton inquiétude.

—Ça ne va pas ? Je peux vous aider ?

Il a l'esprit tracassé et il te répond d'une manière évasive.

—Non, Jacques... C'est la charge de ma fonction, Dieu me pardonne.

—Que dites-vous ? Je ne comprends pas.

Il te regarde droit dans les yeux, comme par défi, mais il évite de plisser les paupières pour ne pas trahir les larmes naissantes qui inondent ses yeux. Semblant vaincu, il baisse la tête et te répond d'une voix balbutiante.

—Rien... Lai... laissez-moi... Je... je dois partir. Oubliez tout.

Il repousse ta sollicitude du plat de la main alors que tu esquisses un pas pour approcher.

—Je vous prie de me laisser... excusez-moi...

Sans te laisser le temps de réagir, il s'enveloppe d'une grande capeline et il s'échappe dans le mauvais temps tel un oiseau noir qui fend l'orage porté par le vent.



—Vous êtes le dernier à l'avoir vu, Jacques. J'ai rencontré tous les habitants de l'île cet après-midi : personne n'a vu le curé depuis que nous nous sommes quittés ce matin, à part Marceline Macgrew... et vous.

Le maire a les yeux baissés, son regard se noie dans le verre de goutte que tu lui as offert et qu'il fait tournoyer adroitement entre ses grosses mains.

—Et que dit Marceline ?

—Rien, la pauvre est bien malade ; elle n'est pas en état de parler.

—La... la maladie ?

—Non-non. Le docteur m'a affirmé qu'elle n'était pas touchée par le mal.

Il pousse un soupir avant d'ajouter un commentaire personnel.

—Pas encore.

Aussitôt, il te regarde et tu constates dans ses yeux combien il regrette ces paroles.

—Qu'est-ce qu'elle a ?

—Le docteur n'a rien voulu me dire de précis. Le secret médical... Il m'a simplement avoué qu'elle avait pris une trop forte dose de médicaments, des barbituriques pour l'essentiel, et que cela l'a plongée dans une léthargie comateuse. Sa vie ne serait plus en danger mais elle doit garder le lit pour plusieurs jours. Il pense qu'elle ne pourra pas parler avant un bon moment. Elle serait très choquée psychologiquement.

—Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

—Ça... C'est un peu pour ça que je reviens vous voir. Vous m'avez dit qu'elle était très affectée lorsque vous l'avez vue sortir de l'église. Elle venait d'avoir une conversation avec le curé, c'est certain : lui-même semblait nerveux, effrayé, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est l'impression que j'ai eue.

—Vous n'avez pas entendu ce qu'ils se sont dit ?

—Non, rien du tout. Elle sortait au moment où j'arrivais, et le curé était à l'autre bout de l'église, face à l'autel.

Le maire fit une moue.

—Oui, évidemment... Tous ces derniers événements ont dû la toucher plus qu'elle ne pouvait en supporter, la pauvre. Sa raison a flanché. C'est la coïncidence qui me trouble : Marceline et le curé se rencontrent et, alors que l'une se drogue aussitôt rentrée chez elle, l'autre disparaît. Compte tenu de tout ce qui s'est passé ces derniers temps, il y a de quoi être inquiet. Vous ne voyez rien qui pourrait éclaircir cette situation confuse ?

Tu hausses les épaules en signe d'impuissance.

—Ce qu'il faudrait savoir, c'est où est allé le curé. Il ne s'est pas rendu au village ?

—Non. Personne ne l'y a vu.

—Le château ?

—Ni le docteur ni Mireille ne l'y ont vu.

—Le phare, le plateau, la maison de Fintan ?

—On ne peut pas savoir, il n'y a plus personne. Je m'y suis toutefois rendu, mais je n'ai rien vu. J'ai fait effectuer des recherches tout l'après-midi, en vain.

—Hé bien, le mystère reste entier !

—Oui, c'est bien mystérieux, car le curé ne nous a jamais fait d'escapade.

Tu regardes son verre vide.

—Je vous remets une petite goutte ?

—Non, merci. Elle est fameuse ; votre mère faisait la meilleure de l'île !

—Merci.

—Si-si, je vous assure !

Il frappe du plat de la main sur la table et pose son verre.

—Bon ! Je vais vous laisser.

Ayant dit ces mots, il se lève, aussitôt imité par toi.

—Le docteur a-t-il pratiqué les autopsies ?

—Oui, les deux ont été faites cet après-midi, comme prévu.

—Et alors ?

—Alors...

Avant de te répondre, il hésite un moment en te regardant.

–Je ne peux rien dire. Le docteur m’a informé en tant que magistrat, mais ça doit s’arrêter là : il faut attendre l’enquête officielle.

Il effectue deux pas et un tour sur lui-même, puis il te fournit malgré lui quelques éclaircissements.

–Mais on ne peut pas dire que ça ait apporté un quelconque fait nouveau. Je lui ai demandé de garder les victimes ; on procédera à l’enterrement quand on aura retrouvé le curé. Si on ne le retrouve pas, on fera venir un prêtre du continent : la météo annonce une accalmie imminente. C’est bien : la police pourra enfin intervenir, peut-être demain, ou après-demain au plus tard. On en a grand besoin.

A l’instant où tu te prépares à ouvrir la porte, quelqu’un frappe : c’est Christine. Le maire s’adresse à elle avant de prendre congé.

–Rien de neuf, Christine ?

–Non, Monsieur le Maire, rien. Monsieur le curé est toujours introuvable.

–Bien, j’y vais. Si vous apprenez quoi que ce soit, prévenez-moi aussitôt.

–Entendu.

Tu envoies un signe amical de la main au maire alors qu’il s’éloigne puis, après avoir regardé avec satisfaction le ciel qui se dégage, tu fais entrer Christine.

–Le temps s’améliore...

–Ne t’y fie pas trop, ce n’est qu’une accalmie passagère, on attend encore un coup de mauvais temps pour cette nuit. Un dernier sursaut de la tempête avant qu’elle ne se calme pour de bon. Et ces queues d’orage sont parfois les plus violentes.

–Oui... Entre dans la salle et assieds-toi.

–Merci.

–Tu veux boire quelque chose ? Manger ?

–Non, merci.

–Qu’est-ce qui t’amène ?

Elle prend ta main posée sur la table.

–Toi... Tu es mon seul réconfort.

–Toi qui voulais du mouvement sur l’île, tu es servie !

–Ne te moque pas. C’est trop. Je préférais la douce monotonie d’avant.

–La mort était moins violente, cependant elle a toujours été là, omniprésente.

–La maladie ?

–Oui, la maladie. C’est elle qui rend les gens fous, quand elle ne les tue pas.

–Tu penses qu’elle est à l’origine de tous ces événements ?

–Quoi d’autre ? Qui d’autre ?

Songeuse, elle te triture la main. Sa voix se fait triste et mélancolique.

–Je voudrais partir... Je voudrais partir, quitter cette maudite île. J’ai l’âme et le coeur qui chavirent dans cette tempête... Aide-moi... Aime-moi...

Tu la sens dépressive et tu t’interroges de savoir s’il n’en a pas toujours été ainsi depuis le début de votre rencontre, peut-être avant. Tu hésites avant de parler à ton tour. Emu, tu découvres combien elle te ressemble en cet instant précis, en ce moment nécessairement fugitif.

–Je serais égoïste si je disais que je pouvais t’aider. Je peux t’aimer, oui, je peux. Je t’ai aimé, je t’aime et je t’aimerai, il n’y a aucun doute. T’aider, je n’en ai pas la

certitude. Pas la force ? On peut faire tant de mal en voulant le bien...

Dans ses yeux se matérialise votre tourment, une larme coule. Tu esquisse alors la seule aide que tu juges bénéfique.

—Ton mari. Pense à ton mari, quand rentre-t-il ? Tu l'aimes. Ne t'aime-t-il pas ?

Elle se tamponne les yeux d'un fin mouchoir de soie.

—Tu as raison, je suis...

Trois coups qui résonnent contre la porte interrompent Christine.

Tu es surpris de découvrir devant chez toi Guy Macgrew, le visage sérieux et le fusil en bandoulière. Tu lui parles instinctivement d'un ton sec.

—Que me voulez-vous ?

—Je voudrais vous parler. J'ai quelque chose d'important à vous dire, c'est une question de vie ou de mort.

—Entrez.

Il fait un pas puis s'arrête aussitôt en apercevant Christine.

—Vous n'êtes pas seul... Il faut que je vous parle seul à seul. Restons dehors.

Tu sors en fermant la porte derrière toi.

—Je vous écoute.

Il te parle à voix basse pour s'assurer de n'être entendu que de toi.

—C'est au sujet du curé... et de Fintan.

—Oui ?

—Je sais que vous n'avez pas aimé ce qui s'est passé ce matin, mais il faut comprendre les habitants de l'île :

Fintan, c'est le Diable ! Je sais, vous ne me croyez pas, mais j'en ai la preuve.

—C'est pour ça que vous venez me voir ? Pour que j'accepte ce que vous avez fait ?

Il te regarde avec dédain.

—Non. Ce n'est pas ça. Vous pensez ce que vous voulez. Mais j'ai besoin de vous, je n'ai confiance qu'en vous.

Tu ouvres des yeux étonnés.

—Je sais que ça peut vous paraître bizarre, mais vous ne connaissez pas les gens d'ici, leur mentalité.

Je ne connais pas leur mentalité...

—Je vous le répète : je ne peux pas leur faire confiance. Ils me traitent comme moins que rien et ils sont tout de suite prêts à me rejeter toutes les fautes du monde. Fintan, ils ne l'aiment pas non plus, mais ils le craignent.

—Vous voulez dire qu'ils le craignaient.

—Non, ils le craignent toujours. Ce matin, c'était un accident, le coup de la colère. Mais à présent, ils ont peur.

—Il est mort.

—Rien n'est moins sûr. Vous l'avez vu mort, vous ? Enfin... vous l'avez cru ! Où est son corps à présent ? Il est vivant. Tout le monde ici en est persuadé, même le curé.

—Vous avez vu le curé ? Vous savez où il est ?

Il garde le silence en te fixant droit dans les yeux. Enfin, après une quinzaine de secondes, il se décide à parler.

—Est-ce que je peux compter sur vous ? Saurez-vous garder le silence ?

—A vous de juger...

Il effectue un claquement sec de la bouche, comme par dépit.

—De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix. A par vous, personne ne peut m'aider. Je vais faire un beau coupable pour les gendarmes si je n'arrive pas à mes fins. Il faut que vous veniez avec moi pour témoigner, et peut-être sauver le curé.

—Pourquoi moi ?

—Ce ne peut être que vous. Il y a un assassin sur l'île, et il a des complices. A moins qu'il n'y ait plusieurs assassins... Oui, c'est certainement ça : une bande diabolique.

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

—Venez avec moi, et vous en serez convaincu.

—Tout de suite ?

—Oui. Le plus tôt sera le mieux. De toute façon on ne peut pas attendre. Dans une heure, il serait trop tard : la nuit va bientôt tomber et la marée va remonter.

—Quel rapport ?

—Venez, vous le saurez.

—D'accord, je préviens Christine.

—Non ! Ne le dites à personne ! On ne peut faire confiance à personne ici, croyez-moi. Il y va de nos vies à tout les deux. Ne dites à personne que nous avons rendez-vous.

—Même à Christine ?

—A personne ! Inventez le mensonge que vous voulez, mettez-la dehors, gardez-la ici, peu importe, mais rejoignez-moi au plus vite, seul.

—Où ?

—Au gué. Nous allons sur le plateau.

—La tempête ? La marée ?

—C'est pour ça qu'il faut faire vite : dans une heure on sera à marée remontante et il faudra alors être reparti. Il faut absolument profiter de cette accalmie, demain il sera trop tard.

—D'accord : je vous rejoins au gué dans une vingtaine de minutes.

—Si vous avez un fusil, prenez-le. Je vous le répète : pas un mot à personne !

Tu acquiesces des yeux. Visiblement satisfait, Guy Macgrew fait demi-tour et part au petit trot.

Tu rentres et tu découvres Christine juste derrière la porte.

—Que se passe-t-il ? J'ai eu peur quand je l'ai vu avec son fusil. Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Tu n'hésites pas un instant pour répondre.

—Il sait quelque chose au sujet du curé et de Fintan.

—Quoi ?

—Il n'a pas voulu me le dire. Il me le montrera sur le plateau. Il veut que je l'y rejoigne, mais seul.

—Sur le plateau ? C'est horriblement dangereux ! N'y va pas ! Je ne lui fais pas confiance.

—Lui aussi ne te fait pas confiance : il m'a demandé de n'en parler à personne.

—Pourquoi me le dis-tu, alors ?

Tu souris d'une manière énigmatique.

—J'ai peut-être tort : j'ai confiance en toi !

Elle t'envoie une réplique en maugréant.

—Ne te force surtout pas !

—Bon, je prends le fusil de mon père et j'y vais.

–Je t’accompagne !

–Non : trop dangereux. Et puis il m’a ordonné de venir seul. Reste ici à attendre mon retour, ça ne devrait pas durer plus de deux heures.

Tu prends le fusil de chasse dans lequel tu introduis deux cartouches. Le claquement sec produit quand tu le refermes fait sursauter d’effroi Christine.

–J’y vais.



Guy Macgrew t’attend assis sur une pierre face au plateau. Un caillou qui roule sous tes pas signale ta présence. Il se retourne vivement puis se lève. Il attend que tu sois tout près de lui pour t’inviter à le suivre.

–On y va ?

Tu marques un temps d’arrêt en regardant le bras de mer presque asséché qui sépare l’île du plateau. Vous vous situez en surplomb, exactement à l’endroit où tu t’es senti poussé trois jours plus tôt. Si la marée avait été basse, tu aurais eu les os fracassés en contrebas. Cette morbide pensée, plus ta noyade évitée in extremis, te font frissonner.

–On va sur le plateau ?

Il a un mouvement de recul étonné.

–Oui, sur le plateau. C’est ce que je vous avais dit. C’est là qu’est la clé de toute cette histoire.

–Quelle histoire ?

–Ces meurtres, pardi ! Et la maladie ! Il ne faut pas oublier la maladie !

–La maladie ?

—Oui, la maladie... ça vous étonne ? Avec Fintan, rien n'est étonnant : c'est le diable. Il est fou, diaboliquement fou. Nous allons sur son domaine, cher Monsieur : il faut vous attendre à tout ! Venez avec moi, il faut que vous voyiez ce que j'ai découvert !

Interloqué, tu le suis docilement, mais sans entrain.

—N'est-ce pas dangereux ?

—Le fusil. Vous avez pris le fusil ?

—Oui.

—C'est bien...

—Je parlais de la passe. N'est-ce pas dangereux de la franchir avec cette tempête ?

Il te jette un regard rapide et ennuyé.

—Il ne faut pas vous dégonfler. Vous verrez qu'il est essentiel de se rendre sur le plateau, malgré les risques. Et puis voilà votre première surprise... Tenez : regardez !

Tu découvres une corde fixée entre l'île et le plateau, attachée de chaque côté du gué aux reliquats de poteau de l'ancien pont.

—N'est-ce pas une énorme surprise, ça ? Regardez bien, ce n'est pas n'importe quel cordage, ça, ce n'est pas un filin de nos embarcations ! C'est la corde qui fait sonner les cloches de l'église !

—Quoi ? Vous êtes sûr ?

—Certain : je suis allé vérifier moi-même à l'église, juste avant d'aller vous chercher. Il n'y a plus la corde du carillon. C'est le curé, le curé qui est passé par ici !

—Le curé ?

—Qui d'autre ? Le curé à la chasse de Fintan !

—Vous voulez dire que Fintan est vivant, et que le curé le pourchasse ?

—Jusque sur son territoire ? Oui ! C'est un lieu maudit où Fintan accomplit ses rites sataniques. Le curé est un exorciste.

—Le curé est fou.

—Fintan est fou, lui aussi, alors... Venez-vous ? Le temps est calme, nous n'aurons pas d'autre occasion avant demain, et peut-être plus tard encore... La passe présente peu de risque, il suffit d'agripper la corde. Il n'y a pratiquement aucun danger.

—Et au retour ?

—C'est vrai, la marée ne va pas tarder à remonter. Il suffira de s'agripper un peu plus à la corde, voilà tout ! Il faut se décider maintenant, nous risquons de manquer de temps !

—D'accord, allons-y...

—Je descends le premier, tenez mon fusil.

A peine t'es-tu saisi de l'arme que Guy s'est agrippé aux bois humides et noirs, vestiges de l'ancien pont, et qu'il s'est faufilé deux mètres plus bas, presque au niveau de la mer.

—Passez-moi les fusils, maintenant, et rejoignez-moi ! Vite !

Moins agile, hésitant dans cette manoeuvre inhabituelle, tu descends plus lentement et par deux fois tu glisses sur les pierres recouvertes d'algues.

—Parfait ! Tenez, votre fusil. J'y vais, suivez-moi.

Le gué est étroit, cinq mètres à peine. Guy part le premier. Il avance d'un pas sûr en se garantissant du bout des doigts avec la corde. Tu te dis que cinq mètres à franchir, ce n'est rien à marée basse, mais que dès que la mer remontera, la force du courant risque d'empêcher toute traversée.

Tu le regardes faire, étourdi, étourdi par le ressac, étourdi par ces jours affreux, étourdi par la fatigue qui t'assaille, par la tempête qui use le corps et les âmes, par les souvenirs...

*Il n'y avait pas de corde à l'époque...
On traversait sans corde, sans pont. On traversait sans aide, c'était plus téméraire, c'était la loi des braves.*

- T'es pas chiche, Antonin !

- Pas chiche, moi ? On va voir qui c'est les poules mouillées !

Il est amusant à voir : il a un an de plus que Christian mais il est beaucoup moins dégourdi. Christian ne dit rien, il me laisse le rôle du chef. C'est normal, moi j'ai quinze ans, lui il n'en a que douze. C'est moi, le grand de la bande !

- T'es sûr ? Tu veux passer l'épreuve ?

- Ouais ! Je veux faire partie de votre bande !

- Bon, alors tu nous suis, on va de l'autre côté. T'as de la chance pour ton initiation, c'est qu'on est en été. Christian, il l'a fait en hiver, quand on avait mauvais temps.

- Ouais, il y avait de ces vagues !

- Bon, on y va ou on cause ?

Ben dis donc, il est remonté, Antonin. Il me fait marrer avec ses vêtements de ville et ses petites pattes. Bon, tu ne sais pas ce qui t'attend, mais tu l'as voulu, Antonin, on y va...

Tu prends pied sur le plateau des Cormorans. Tu n'y étais jamais retourné depuis ce jour maudit... jamais. Tu fermes les yeux alors que les souvenirs t'assaillent.

- *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?*
- *Maintenant, on court jusqu'au milieu de l'île, droit devant, et si un oiseau nous barre le chemin, on le tue !*

Guy, la main accroché à la bandoulière de son fusil, semble perplexe devant toi.

– Quelque chose ne va pas ? Vous êtes malade ?

– Non, ça va. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Il te semble percevoir une pointe de malice derrière ses lunettes. Tu sais que Guy n'était pas là à l'époque mais, bien sûr, il doit savoir, Marceline est sa femme, elle lui aura dit. Il se retourne pour regarder vers le haut du plateau.

– On y va. Il faut suivre le chemin, enfin, ce qu'il en reste, car il ne passe plus personne ici, depuis longtemps... A part des fous ou de médiocres téméraires, comme nous.

– Où allons-nous ?

– Au dolmen, bien sûr.

Le dolmen...

– Pourquoi ?

– A cause de Fintan... et du curé... Venez, vous poserez moins de questions une fois là bas.

Le dolmen... Une vague excavation au milieu du plateau, un haut lieu de rites païens oubliés.

- On va au Dolmen ! Si tu veux faire partie de la bande, il faut aller au Dolmen ! On verra qui est trouillard ! T'es chiche ?

- Ben ouais.

- Alors tu passes devant.

- Pourquoi moi ?

- C'est l'épreuve... Ou t'y vas, ou t'y vas pas.

Décide.

- Bon, j'y vais.

- Et tu chasses les oiseaux, c'est nous les maîtres !
Tu faisais le fier, Antonin, avec tes airs de la ville,
mais ici, tu es chez nous ; c'est pas le béton ; c'est
pas des moineaux. Alors, vas-y, montre-nous que tu
es un grand !

- T'avances, 'Tonin !

- Ouais, du calme...

T'es pas fier quand on approche des oiseaux, hein ?
C'est qu'ils s'en laissent pas compter, eux. Si y a un
nid, t'as pas intérêt à t'approcher ! Même Christian,
il va pas piquer des oeufs quand la mère couve.
Regarde ceux-là, le bec grand ouvert, avec leurs
petits cris stridents... Avance, 'Tonin, avance...

Vous voilà presque rendu au dolmen, léger monticule
sur le plateau arasé par le vent chargé d'embruns.

-C'est là ?

-On y arrive, bientôt vous saurez tout, l'horrible vérité
sur Fintan, et sur le curé.

Jamais on ne l'a atteint, ce jour-là, le Dolmen...

Tu t'approches et tu prends appui sur la grosse pierre
qui délimite l'entrée de l'excavation. Malgré la
pénombre, la cache te révèle vite qu'elle est vide : il n'y
a ici rien ni personne. Tu te tournes vers Guy qui
t'apparaît tout à coup goguenard et triomphant.

-Il n'y a rien ! Rien du tout ! Juste un piège, pour vous,
et vous êtes tombé dedans !

-Un piège ?

Aussitôt, tu te saisis de ton fusil et tu le mets en joue. Celui-ci éclate de rire.

—Ah ! Ah ! Vous ne tirerez pas ! Vous allez mourir mais vous n’y pouvez rien : c’est moi le plus fort. Il faut être fort, pour tuer. Il faut être fort, la première fois. Ensuite, ce n’est pas difficile. C’est la routine, oui, c’est ça : la routine ! Ah ! Ah !

—Vous êtes fou !

—Moi, fou ? Oh non ! La folie, quand on tue, c’est parce qu’on ne sait pas pourquoi. Moi, je sais. Tenez, quand j’ai tué la petite allemande, croyez-vous que j’étais fou ? Oh non ! Elle le méritait. On avait eu du plaisir... et puis elle m’a crevé l’oeil ! Avec un stylo ! Je ne la tenais pas assez bien, la garce ! Je l’ai tuée pour ça. Elle aurait de toute façon parlé... une étrangère, est-ce que ça compte ? C’était la première...

—C’est horrible !

—Il n’y a rien d’horrible ! Ce qu’il y a d’horrible, c’est juste vous avec vos petites vies médiocres faites de non-dit ! Taisez-vous, vous n’avez pas de morale à me faire, pas vous ! Marceline m’a tout raconté à votre sujet. Votre mort ne sera pleurée par personne. Je n’étais pas obligé de vous tuer au début, avant que vous ne vous mêliez d’un peu trop près de mes affaires. Je peux vous le dire à présent : c’est moi qui vous ai poussé. Dommage que vous ne vous soyez pas noyé ! Je l’ai fait juste pour le plaisir, juste pour Marceline. Vous êtes un souvenir trop vivant. Plus pour longtemps !

—Que comptez-vous faire ?

—Je vais effacer le mauvais souvenir que vous êtes. Je vais vous tuer.

—Pourquoi, bon Dieu ?

–Pour le passé et pour le présent. Pour une fois, j’aurais l’impression d’accomplir une bonne action : je serai la justice divine, mon bras accomplira ce que la justice dite civilisée des hommes ne peut faire.

–Vous ne vous en sortirez pas comme ça.

–Vous en moins, si.

–Je vous tuerai avant.

–Je vous ai déjà dit que non.

–C’est vous qui avez tué Madame Kemec !

–Perspicace !

–Pourquoi ?

–Que vous importe...

–Et Joseph ? Pourquoi Joseph ?

–Il en savait trop. C’est comme pour la Kemec, ils en savaient trop sur mon compte... Mais qu’est-ce que ça peut vous faire ?

–Alors vous avez tué Alain Broc qui vous avait vu la tuer, et Fintan, chez qui il s’était réfugié.

–Un heureux concours de circonstances, n’est-ce pas ? Enfin une occasion de me débarrasser de ce gêneur ! Et c’est facile quand vous avez avec vous une foule qui cherche à évacuer sa peur, qui cherche à tout prix un coupable. Quand Fintan est arrivé au-devant d’eux, je voyais bien qu’il voulait palabrer, qu’il allait leur expliquer que le coupable, ce n’était pas Alain, mais moi. Alors, quand on a une foule en colère, il suffit de peu de chose, d’un rien, une pierre bien ajustée, la première pierre, pour vaincre la peur et le respect des autres envers Fintan. Quand il a vacillé, il a montré sa faiblesse. Son sort était réglé : il était mort, j’étais sauvé... Fintan, c’était notre seule entrave.

—Notre ? Vous avez un complice ? Votre femme, bien sûr !

Guy, flegmatique, t'écoute amusé, nullement impressionné par l'arme que tu pointes sur lui depuis le début de cette fantastique conversation. Sur ta dernière déduction, il rit d'une façon étrange, sardonique.

— Oui, c'est votre femme. Elle devait être au courant de toutes vos exactions. Elle a fermé les yeux mais elle n'approuvait pas : je me souviens de son expression après que vous ayez tué Madame Kemec.

Tu sursoutes tout à coup, pris d'une illumination.

—Le curé ! Elle a tout avoué au curé ! Quand je l'ai vue à la sortie de l'église, elle venait de se confesser ! Tout s'explique : l'expression du curé après avoir entendu la confession, sa disparition... Vous l'avez tué aussi !

—Non. Lui, je ne l'ai pas tué.

—Où est-il alors ?

—Je ne sais pas trop... Par ici, par là...

En disant ces mots, il étend le bras vers deux points différents de l'horizon puis il s'arrête net. Son expression, peu avant empreinte de mépris, devient gaie alors qu'un large sourire se dessine sur son visage.

—Christine ! Quelle bonne surprise ! Je ne vous attendais pas ici mais vous allez bien malgré vous servir mes desseins ! Approchez donc.

Toi aussi tu découvres la silhouette de Christine à dix mètres à peine. Tout à votre conversation, vous ne l'aviez pas vue arriver.

—Oui, j'étais là ! J'ai tout entendu. Vous n'êtes qu'un assassin, vous finirez en prison ! Nous témoignerons de vos sinistres méfaits, même si le curé ne peut rien dire.

—Pour ça, il n'y a pas de risque : votre bon curé est mort !

—Vous l'avez tué ?

—Je vous ai déjà dit que non : je ne suis pas le seul meurtrier de l'île ! Il a été tué, mais pas par moi. Comme je vous l'ai dit, il flotte quelque part, par là bas...

Il effectue un vague geste amusé.

—Qui l'a tué alors ?

—ça...

Christine s'avance quelque peu sous une rage mal contenue.

—Et les morts, c'est vous qui les éventrez avant de les enterrer ?

—Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

—Oui, c'est vous... Pour vous, c'est facile, c'est vous qui fermez les tombes. Vous êtes abject ! Pourquoi ?

Il regarde Christine de biais avec un air de triomphe et de défi.

—Vous qui êtes si forte, demandez à Madame Saintes à qui profite le crime.

—Madame Saintes ? La femme du docteur ?

—Exactement.

—Elle est morte.

Il se met à rire d'une façon proche de l'hystérie.

—Ah ! Ah ! Morte ! Madame Saintes morte ! Ah ! Ah ! Elle est moins morte que vous ne le serez bientôt ! Ah ! Ah ! Ni morte, ni vive ! Elle ne connaît pas la mort !

—Qu'est-ce que vous voulez dire ? Parlez !

Il retrouve tout à coup son visage sérieux et dur.

—Finalement, vous êtes trop curieux pour des gens qui vont mourir...

Il se déplace de deux pas, mais paraît insatisfait de ne pas vous avoir tous les deux en même temps dans son champ de vision.

–Approchez, Christine, joignez-vous à nous !

–Ne bouge pas, Christine, cet homme est dangereux !

Son sourire moqueur a fait place à une expression dure et crispée. D'un geste lent, il plonge sa main droite dans sa poche pour en ressortir un couteau à cran d'arrêt. Brusquement, une longue lame jaillit et étincelle sous le soleil couchant.

–Bon, fini de discuter. Le temps passe et la marée monte. Bientôt, il ne sera plus possible de retourner sur l'île.

Son visage est tourné vers toi. Il se déplace à nouveau de quelques pas pour enfin vous voir tous les deux en même temps. Christine n'a pas bougé depuis que vous l'avez vue, quant à toi, tu suis le déplacement de Guy en gardant constamment ton fusil pointé sur lui. Il est encore trop loin pour être dangereux : il a bien cinq pas à franchir avant d'être sur toi. Cinq pas, c'est plus que suffisant pour que tu puisses réagir. De plus, il a encore son fusil en bandoulière.

–Quand je vous ai entraîné ici, mon intention était de vous abandonner sur l'île, en laissant la tempête et les oiseaux s'occuper de vous. Je serais reparti en retirant la corde, juste quand la marée est trop haute pour qu'on puisse franchir le gué. Je vous aurais laissé là, mort ou suffisamment blessé pour vous ôter toute chance de survivre. On vous aurait découvert le lendemain, ou quelques jours plus tard, dans un état tel que la thèse de l'accident aurait pu être retenue. Mais l'arrivée de Christine change tout mon plan, que dis-je : elle

l'améliore ! Une querelle entre vous, une querelle d'amoureux qui tourne au drame, c'est bien mieux, et tellement plus plausible ! On les a retrouvés dévorés par les oiseaux, l'une morte d'un coup de fusil, l'autre suite à un coup de couteau en plein ventre ! Quel drame ! Quel terrible dénouement pour vos amourettes ! Ils se sont entre-tués !

—Vous délirez ! Vous êtes complètement fou !

—Drame de la passion ! Il l'entraîne sur le lieu de ses exploits d'enfance, elle se refuse à lui, il veut la forcer, elle s'empare de son couteau et le lui plante en plein ventre. Sérieusement blessé, il se redresse ivre de colère, il se saisit de son fusil et il la tue. Lui, trop faible pour retourner sur l'île, malheureux de son acte, il va rester auprès de sa belle et mourir lentement. Avant que le jour ne se lève, les oiseaux se seront emparés de sa dépouille et le diable de son âme. Et, croyez-moi, personne ne sera étonné. Qui pourrait l'être lorsqu'il s'agit de Jacques Cathell ?

Il arbore un sourire de satisfaction tout en jouant avec son couteau. Lentement, de sa main gauche, il retire son arme de son épaule.

—Bon. Par qui je commence ?

—Ne bougez pas ou je tire !

Tu l'ajustes fermement.

—Tirez si vous le pouvez !

Ta décision est prise : tu affirmes ta position, tu vises les jambes et tu appuies sur la détente en te préparant à encaisser le recul de l'arme. Un léger claquement suit le mouvement de ton index, mais rien ne se produit : pas le moindre recul, pas d'explosion de poudre.

Nerveusement, tu appuies sur la deuxième détente, sans plus d'effet. Guy te regarde en riant.

—Ah ! Ah ! Ne cherchez pas les cartouches, elles sont dans ma poche ! Je les ai retirées quand vous m'avez passé les fusils pour la traversée !

A peine a-t-il dit ces mots qu'il te lance son couteau d'un geste sec et précis. La lame siffle dans l'air et vient se ficher dans la crosse de ton fusil que d'un réflexe heureux tu as placé devant toi. Guy grimace en criant de rage. Alors qu'elle était restée immobile, pétrifiée par le drame qui se jouait sous ses yeux, Christine se met soudain à courir dans votre direction.

—Christine ! Eloigne-toi !

Guy te met en joue pendant que tu te saisis fébrilement du couteau. Tu cries à nouveau.

—Christine, va-t-en !

Guy prend son temps, t'ajuste, ses doigts se crispent sur les deux détentes qu'il presse simultanément. Il a tiré mais aucun bruit ne se fait entendre. Comme pour toi, quelques secondes auparavant, le fusil est demeuré silencieux. Guy se reprend vite de son étonnement, il ouvre son fusil et constate qu'il ne contient aucune cartouche. Il te regarde rageusement, furieux que tu l'ais joué à sa manière. Aussitôt, il plonge la main dans sa poche et en ressort un lot de cartouches dont plusieurs chutent sur le sol. Conscient du danger, tu lui lances à ton tour le couteau qui se plante en pleine poitrine. Sous la douleur, il lâche le fusil et s'écroule à genoux pendant que tu charges ton propre fusil. Christine s'est arrêtée de courir ; elle est à deux mètres de toi et elle regarde Guy avec un visage où se mêlent l'affliction et le dégoût.

Guy se redresse. De la main gauche, il retire le couteau. Son bras droit pend, comme désarticulé. Il fait un geste vaguement menaçant en brandissant son couteau, puis il s'enfuit en titubant pendant les premiers pas.

—Jacques, ça va ?

—Oui, suivons-le. Prends son fusil.

Christine ramasse les quelques cartouches éparses et se lance à ta suite sans prendre le temps de charger le fusil. Bien que blessé, Guy avance rapidement sur le sentier qui mène au gué. Tu juges inutile de courir à sa suite ; tu attends Christine et, bien que vous marchiez d'un pas rapide, vous perdez vite le fuyard blessé de vue.

- *Qu'est-ce que tu fais, 'Tonin ? Avance !*

- *Les oiseaux...*

- *Quoi, les oiseaux ? Tu leur rentres dedans !*

Tu me fais rire, Antonin, avec ton petit bâton hésitant pour chasser les mouettes et les goélands.

- *Allez, allez, Avance ! Il faut qu'on soit rentré avant la marée. Allez, Christian, pousse-le un peu, on est bientôt au Dolmen.*

Les oiseaux crient, piaillent. Ils ont des cris aigus, affreux, les oiseaux de mer. Ma grand-mère disait que c'était les cris des marins morts en mer, leurs hurlements qui passaient par les gorges de ces pauvres petits oiseaux. Elle n'avait besoin de personne, ma grand-mère, pour effrayer les enfants et les obliger à rester à la maison. Mais nous sommes trop vieux pour ces histoires de bonnes femmes, c'est nous les hommes à présent. Il n'y a plus d'enfant, sauf Antonin peut-être...

- Tu vas y arriver, 'Tonin ? Te laisse pas impressionner par ces petits oiseaux !
C'est bien, Antonin, dégage le passage, frappe-les, ces sales bestioles. Attention ! Le goéland, là, c'est une femelle ! Sacré Antonin, tu recules aussi vite que tu avances. Il ne faut pas montrer que tu as peur, sinon, c'est eux qui auront le dessus.

Tu n'aurais pas dû la blesser, surtout que le mâle était derrière toi, et tu ne l'as pas vu arriver. Nous non plus d'ailleurs. Tu es tombé, ce n'est pas grave, relève-toi, ne reste pas à terre, sinon ils vont tous te tomber dessus.

- Au secours ! Aidez-moi, les mecs !

- On arrive ! Relève-toi, 'Tonin, ou ils vont te bouffer tout cru ! Jacquot ! Viens l'aider !

- D'accord, d'accord... Fichez le camp, sales bêtes !
Ah vous êtes moins crâne avec un plus fort que vous ! Allez ! allez ! Partez, laissez mes copains !
Allez, debout, 'Tonin ! On s'en va !

Tu es blessé, Antonin. Un goéland t'as attrapé la joue. ça saigne beaucoup, une joue. C'est toujours plein de sang, un visage. Et les mollets et les genoux aussi saignent, c'est les cailloux, c'est pas grave, ça. On n'a plus qu'à rentrer...

- Allez, suivez-moi. Christian, tu fermes la marche, il ne faudrait pas que les oiseaux nous piquent le petit !

- Je ne suis pas petit ! Vos oiseaux, ils me font pas peur !

- Tu veux y retourner ?

- Ouais, tout de suite si vous voulez !

- On y retournera, t'en fait pas. Avant, il va falloir te soigner. Mets un mouchoir sur ta joue et appuies

fort, 'faut pas que tu perdes tout ton sang... Tu diras pas à ta mère où on est allés, sinon on va se faire attraper.

- J'dirai rien, j'suis un grand !

Le sang sur les pierres...

Le sang sur les pierres...

Ton regard suit les traces de sang laissées par Guy sur le chemin, ton regard qui précède tes pas sur ces traces fraîches. Ton regard va de pierre en pierre, sautant d'une trace à l'autre, mais tes pas ne les suivent pas, ils les évitent soigneusement. D'autres traces de sang sont fraîches dans ta mémoire, même si les pluies qui se sont succédé ici les ont emportées à la mer.

Guy est affaibli, vous l'apercevez à nouveau avec sa démarche d'oiseau blessé.

Antonin aussi était affaibli...

Guy n'a pas encore atteint la rive. Il avance difficilement, sa blessure le fait souffrir...

Curieusement, il s'arrête et pousse un cri horrible. Lentement, il fait demi-tour.

—Christine ! La corde ? La corde !

Tu te tournes vers Christine. Elle lève les sourcils dans une expression étonnée.

—Qu'est-ce qu'il lui prend ?

—Je ne sais pas. Avançons. Nous verrons bien. On va le rattraper assez vite maintenant.

Une vingtaine de mètres plus loin, tu comprends les cris de Guy qui est déjà descendu en contrebas au niveau du départ de l'ancien pont.

–La corde ! La corde a disparu ! Christine, c'est toi qui as retiré la corde ?

–Non. Ben non. Ne me regarde pas comme ça... C'était bien pratique. Je n'aurais jamais osé traverser s'il n'y avait pas eu la corde.

Vous restez tous les deux perplexes à regarder Guy s'agiter au bord de l'eau. Le vent a repris son activité. Le dernier sursaut de la tempête commence son oeuvre en amenant une marée rapide dans la passe. Le courant est déjà violent et il est assurément impossible de traverser. Tu hèles Guy.

–Revenez ! Il ne vous sera fait aucun mal ! Vous ne pourrez pas traverser, c'est trop tard !

Il arrête de scruter le gué à la recherche d'un hypothétique passage et se tourne vers vous.

–Je n'ai rien à faire de vous ! Vous êtes morts ! Personne n'a jamais survécu à une nuit sur le plateau. Notre seule chance, elle est là, de l'autre côté de l'île. Vous avez retiré la corde, mais vous vous êtes condamnés : Il sera impossible de la remettre en place, il y a trop de vent, le courant est trop fort.

Christine tente de le raisonner en approchant doucement. Tu la suis de même.

–On n'a pas retiré la corde ! Ne traversez pas, c'est de la folie !

Guy s'assoit soudain, exténué et abasourdi, puis, alors que vous êtes à moins de dix pas de lui, il se relève d'un bond.

–Lui ! C'est lui qui a retiré la corde ! Il voulait tous nous tuer, il voulait qu'aucun de nous ne revienne vivant ! Le salaud ! Je le tuerai !

Brusquement, il s'élance vers les flots. Aussitôt, tu cours vers lui mais trop tard : il a de l'eau jusqu'aux genoux et il se bat pour ne pas être renversé et emporté par le courant. Christine te retient par le bras avec l'énergie du désespoir.

—Jacques ! N'y va pas ! C'est la mort certaine, nul ne peut traverser avec un temps pareil !

Nul ne peut traverser...

Elle s'adresse ensuite à Guy.

—Revenez, Monsieur Macgrew ! C'est de la folie !

—Jamais !

L'instant d'après, déséquilibré, il bascule et se retrouve face à vous. Les forces lui manquent, il lève le poing gauche et lance un cri rageur.

—Kate !

Puis une vague le soulève et l'emporte. Il disparaît sous les flots, réapparaît, disparaît de nouveau comme un bouchon à la dérive. Il est emporté tel une branche morte, sans se débattre et vous, impuissants, vous le regardez s'éloigner vers le large.

Vous restez un moment muets, sans bouger, Christine stupéfaite, toi assailli d'un souvenir rendu trop vivace par cette coïncidence.

*- Elle n'est pas bien méchante, ta blessure,
Antonin. Tu pourras traverser. Et puis, tu veux
prouver que tu es un homme, n'est-ce pas ?
Une blessure comme ça, c'est suffisant pour affaiblir
n'importe qui, même un grand garçon comme toi,
Antonin...*

*- Quand on passe l'épreuve, on est un autre, on est
le plus fort, on est invincible, prêt à relever tous les*

défis !

Tu n'es encore qu'un gosse. A douze ans, on n'est qu'un gamin...

- On va pas attendre les adultes ! Ils vont certainement nous rechercher, mais c'est nous les maîtres !

Il serait plus sage d'attendre d'être secourus, ce ne sera pas long...

- Il faut rentrer malgré la marée qui monte ; il est impossible de rester ici, la nuit, même l'été. On est des grands, on rentre ! Quelle honte que de se faire secourir ! Et la raclée en rentrant ?

Folie...

- Allez, 'Tonin, accroche-toi à nous, on te ramène !

- Jacquot ! On ferait mieux d'attendre !

- Si on attend, on pourra plus passer ! C'est la marée montante, des fois que tu aurais pas vu.

'Tonin ! Non, 'Tonin ! T'assois pas dans l'eau, même pour te reposer ! Le courant est trop fort, on pourra jamais te tenir ! Non, 'Tonin !

- 'Tonin ! Relève-toi, 'Tonin ! Christian ! Aide-moi, je le tiens plus !

- J'y arrive pas !

- 'Tonin !

- Antonin !

- 'Tonin ! Non, 'Tonin !

- Jacquot, Jacquot ! Rattrape-le !

- J'peux pas, il est trop loin, c'est foutu !

- Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'est-ce qu'on va dire ? IL va mourir, il va se noyer !

- Tais-toi !

- J'vais l'dire ! C'est ta faute ! C'est toi qui as voulu !

- *Christian...*

- *Non... J'veais dire que c'est toi. J'veais dire que tu l'as poussé. J'voulais t'en empêcher. T'aurais pas dû.*

—Jacques... Jacques, ça va ?

—Oui... Et toi ?

Elle ne répond pas et se contente de regarder l'horizon noir de nuages. Tu passes ton bras par-dessus ses épaules.

—Viens... Ne restons pas là. Il n'y a plus rien à faire et on ne pourra pas traverser, pas avant demain matin.

—Qu'est-ce qu'on va faire ?

—On va se mettre à l'abri pour la nuit. On retourne au Dolmen, c'est le seul abri ici contre le vent et la pluie.

—Tu veux dire qu'on va passer la nuit ici ?

—Il n'y a pas d'autre solution, hélas.

Elle éclate en sanglots et se serre fort contre toi.

—Oh non ! C'est affreux ! On ne peut pas rester ici ! Tu connais tout ce qu'on raconte sur le Plateau des Cormorans ! C'est impossible !

—Il le faudra bien pourtant. Et puis ce ne sont que des légendes.

—Des légendes, des légendes ! Pour Gwendoline, la femme de Fintan, je veux bien croire qu'on puisse penser que ce n'est qu'une légende, mais j'en connais plusieurs qui affirment avoir vu son fantôme courir sur le plateau. Ma mère me disait qu'elle l'avait vue une fois, un soir de pleine lune : elle franchissait le gué, dans les airs, comme si le pont était toujours là ! C'est ma mère qui me l'a dit, elle l'avait vue de ses yeux vue, et elle n'était pas folle. Pour certains je veux bien,

surtout l'hiver, quand il fait froid et qu'il faut beaucoup d'alcool pour tenir le coup, mais ma mère...

Pour toute réponse, tu hausses les épaules et tu l'invites à avancer.

—J'ai peur... Et ce n'est pas que pour ce que me disait ma mère... Il y a les oiseaux... Tu sais que personne n'a jamais survécu sur le plateau.

—Personne n'y a jamais habité.

—Je ne te parle pas de ça, mais des naufragés ! On n'a jamais retrouvé que les os des naufragés. Personne n'a jamais survécu à un naufrage sur le plateau : on ne retrouvait que des squelettes, complètement nettoyés. C'est les oiseaux qui les mangent, ils s'y mettent tous, en bande, et il ne reste rien, rien que les os. C'est leur territoire ici la nuit, ils chassent et tuent tous les intrus. Tu ne vas pas me dire que ce n'est pas vrai ? Quand on en parle, il y a le curé qui dit qu'ils devaient déjà être morts et à moitié mangés par les poissons avant d'échouer sur le plateau. N'empêche que ça n'est jamais arrivé sur l'île, jamais...

—Ne t'inquiète pas, on a des fusils et des cartouches. On saura bien les éloigner, les oiseaux. ça suffira bien pour les effrayer.

—Les fusils, les fusils... Un fusil, ça ne peut rien contre un fantôme.

Hélas...

Vous parvenez rapidement et sans encombre au dolmen. La nuit est presque tombée. Vous vous glissez avec précaution dans la cavité étroite creusée dans la roche. Tu rassembles le peu de terre et de sable qui

garnit le sol pour essayer de rendre la couche le plus confortable possible.

—Reste ici. Je te laisse les fusils. Je vais ramasser des cailloux pour essayer de fermer l'entrée.

—Ne me laisse pas seule ! J'ai peur... Prends un fusil.

—Ne t'inquiète pas, je ne risque pas de m'éloigner : il fait bien trop sombre.

C'est à tâtons que tu trouves quelques pierres pour obstruer incomplètement l'entrée.

—Voilà. Ce n'est pas tout à fait fermé, mais ça devrait nous protéger du vent et du froid.

—Et les oiseaux ?

—Il n'y a aucun danger, il n'y a pas d'oiseau nocturne parmi les oiseaux de mer. Nous sommes bien vivants, ils n'oseront pas approcher. Quant aux fantômes...

—Tais-toi !

Amusé, tu guettes un reflet de ses yeux malgré la nuit totale. Tu la sais là mais tu ne la vois pas. A l'abri du vent, confinés sous terre, la chaleur que vous rayonnez commence à emplir l'atmosphère et rendre supportable l'hiver. Tu te serres contre elle et tu guettes sa respiration pour trouver son visage.

—Pourquoi nous as-tu suivis ?

—Je n'avais pas confiance en Guy, j'avais peur qu'il t'arrive malheur. J'ai eu raison n'est-ce pas ?

—Oh non ! Tu as risqué ta vie et tu la risques encore.

—Pas auprès de toi...

Elle enfouit son visage dans ton cou.

—Je me méfiais aussi de Guy. J'étais inquiet de le voir avec un fusil, surtout après le meurtre de Fintan et de Alain Broc.

—Fintan ! Où est-il passé, celui-là ? Crois-tu qu'il soit encore vivant ?

—Non. Je ne le pense pas.

—Comment a-t-il fait pour disparaître ?

—Quelqu'un s'en est chargé.

—Qui ? Guy ? Pour t'attirer ici ?

—Oui, Guy, mais je ne crois pas qu'il soit à l'origine d'une telle machination. Il pouvait très bien me tuer sans une telle mise en scène. Il y a autre chose. Il a un complice.

—Madame Saintes ?

—J'y pensais. Je ne la connaissais pas... tu es sûre qu'elle est morte ?

—Je ne l'ai jamais vue. Elle a une tombe, au cimetière... Non, elle est morte : Mireille ou Joseph en auraient parlé. Ils étaient là quand elle est morte, elle était très malade. C'est idiot...

—Bien sûr, c'est fou, cependant je ne comprends pas pourquoi Guy a crié son nom.

—Il avait l'air de lui en vouloir.

—C'est un mystère de plus. Il s'élucidera peut-être plus tard. Nous en parlerons à Saintes.

—En attendant, il y a quelques mystères de résolus.

—Par exemple ?

—La petite allemande, c'est Guy qui l'a tuée. C'était resté une énigme totale. Et puis Madame Kemec, c'est aussi Guy le coupable... Pourquoi Alain n'a-t-il rien dit ?

—Je crois qu'il se méfiait de tout le monde. Rappelle-toi, le message... Comment ne l'avons-nous pas compris plus tôt ? L'oeil barré, c'était pour désigner Guy, le borgne... et le château qui désignait la

culpabilité de Guy pour le meurtre de Joseph ! Quand Alain a vu le message, car ce message lui était bien destiné, il a tout de suite compris ce que voulait dire Madame Kemec. Dès que nous sommes partis, il s'est rendu au cimetière : il savait où la retrouver. Hélas, il est arrivé trop tard, Guy portait déjà le coup fatal. Il a essayé d'intervenir, ils se sont battus, et nous sommes arrivés. Quand il nous a vus, il a hésité, puis il s'est enfui. Je pense que Fintan était la seule personne en qui il lui restait un soupçon de confiance, alors il s'est rendu chez lui. Je suis persuadé, et Alain devait l'être aussi, que Fintan est la seule personne sur l'île qui soit en mesure d'être écouté de la population, même si ce qu'il dit paraît incroyable. Mais, c'était sans compter sur Guy et sa manière de manier la foule, une foule qui cherche à tout pris un coupable, qui cherche à évacuer sa peur de l'inconnu. Quand Fintan est allé au-devant d'eux pour leur parler, il a suffi d'un rien, une pierre bien ajustée, la première pierre, pour vaincre la peur et le respect des insulaires envers Fintan. Ensuite, la foule a suivi, les coups de feu sont partis, il n'y avait plus rien à faire...

Tu demeures un moment sans un mot, le souffle coupé, avant de poursuivre d'un ton dynamique.

—Mais bien sûr ! Tout devient cohérent, tout s'explique ! Marceline, elle était là quand son mari a tué Madame Kemec : rappelle-toi combien elle était effondrée. Ce n'était pas l'assassinat de Madame Kemec qui l'avait touchée à ce point, c'était d'avoir vu son propre mari la tuer ! Ensuite, il y a eu le lynchage de Fintan et d'Alain, et ça, ça a été plus qu'elle ne pouvait supporter ! Car elle savait bien que son mari

avait tout intérêt à ce qu'ils ne parlent pas, elle savait bien que c'était lui le responsable de leur mort, même si ce n'était pas lui directement qui les avait tués.

—Je pense que c'est lui.

—Bien évidemment. Elle savait depuis longtemps quel meurtrier il était, au moins depuis l'histoire de l'allemande. C'est elle qui lui a porté secours en premier, c'est elle qui l'a emmené chez le médecin, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Enfin, ces derniers meurtres ont été de trop, elle ne pouvait en supporter davantage. C'est pour ça que je l'ai vue à l'église, qu'elle a été surprise et honteuse que je la voie : elle venait de se confesser !

—Je connais Marceline : c'est plus le diable que le bon Dieu qu'elle craint.

—Justement ! Qui craint-elle le plus ? Fintan ! Quand son mari l'a tué, elle a dû être effrayée mais, en plus, quand elle a appris que Fintan avait disparu, imagine ce qu'elle a pu penser ! Son angoisse devait être à son maximum. Alors, elle s'est rendue à l'église.

—Et le curé, qu'est-ce qu'il s'est passé avec le curé ?

—J'y viens... Le curé, bien sûr, il a entendu la confession. Je l'ai vu juste après : son visage était décomposé, le pauvre homme. Cette absolution aura constitué pour lui l'acte le plus difficile de sa charge. J'ai essayé de le questionner, il ne pouvait pas me parler, il pleurait... Il est parti et on ne l'a jamais revu. Je pense qu'il est allé voir Guy et que celui-ci l'aura tué à son tour.

—C'est affreux... Mais pourquoi avoir tué tous ces gens ?

–L ’allemande, parce qu’il l’avait violée et qu’il ne voulait pas qu’elle parle, ou pour venger son oeil crevé. Fintan pour une satisfaction personnelle devant un personnage respecté et craint, et parce qu’Alain l’avait mis au courant. Alain, parce qu’il l’avait vu tuer Madame Kemec... Madame Kemec, parce qu’elle savait que c’était lui qui avait tué Joseph, peut-être même était-elle là quand le meurtre a eu lieu. Joseph... je ne sais pas. Tout au plus puis-je faire une supposition : il aurait appris le passé de Guy concernant l’allemande ? Et son jeune ami, qui a été tué l’année suivante, probablement. Après tout ce que nous avons appris, c’est pratiquement une certitude que son ami ne s’est pas suicidé...

–C’est affreux... Quel horrible personnage !

–Ce n’est pas tout... Il y a la maladie...

–Tu crois qu’il peut être responsable ? Mais comment ?

–Ce n’est pas ce que je voulais dire : je voulais parler d’après... quand il ôte les viscères des morts avant de les enterrer.

–Pourquoi fait-il ça ?

–J’ai bien peur qu’on ne le sache jamais. Madame Saintes...

–Elle est morte.

–C’est à vérifier...

–Tu crois que... ?

–Je n’en sais rien, tout est si bizarre.

Vous demeurez silencieux. Christine se presse contre toi.

–J’ai eu si peur. J’ai cru qu’il allait te tuer.

–Je ne craignais rien : j’avais enlevé les cartouches de son fusil... mais je n’avais pas pensé qu’il retirerait les miennes !

–J’ai eu si peur. C’est un malade.

–Tu as raison. Il devait être fou. Lorsque je suis tombé à l’eau, je n’étais pas avec Fintan : quelqu’un m’avait poussé et c’est Fintan qui m’a sauvé.

–Pourquoi ne m’as-tu rien dit ? Pourquoi m’avoir raconté ce bobard ?

–Qu’est-ce que ça aurait changé ? Il était inutile de t’effrayer. Et puis je ne savais pas qui m’avait poussé.

–C’est Guy ?

–Bien sûr. Je ne t’ai pas dit non plus que j’avais trouvé un oiseau cloué sur la porte le soir où on a mangé chez le docteur...

Tu te redresses soudainement.

–Bon sang ! C’est ça : Joseph a vu celui qui a fait ça ! Il n’a pas voulu me le dire, mais c’est sûr : il l’a reconnu, il a reconnu Guy ! Joseph a été assassiné dans la nuit qui a suivi, parce qu’il avait reconnu Guy. Il sera allé le voir, lui demander des comptes. Peut-être a-t-il compris que Guy était à l’origine de bien d’autres méfaits ? Ils ont dû se disputer, et une bagarre aura éclaté. Tout s’enchaîne, c’est effrayant et terriblement logique. Il était dément mais très logique : l’oiseau qui accrédite la thèse des rites sataniques, le Plateau et ses légendes, les morts étripés sans raison apparente, si ce n’est que de faire peur aux habitants, Fintan mort qui disparaît et donc continue de hanter l’île, Fintan auquel on pourra attribuer tous les méfaits à venir... Tout ça pour masquer ses méfaits, sa folie criminelle. Il s’appuyait

ainsi sur les peurs ancestrales, les croyances mythiques de l'île...

—Les superstitions.

—Oui, les superstitions, toutes ces légendes ancrées dans les esprits des habitants.

—Tu n'y crois donc pas ?

—Ces histoires de bonnes femmes ? Non. Je ne crois en rien, ni à Dieu, ni à Diable ; je ne suis pas superstitieux.

Mais je crois à la malchance...

Christine tremble auprès de toi.

—Hé bien, moi, je ne pourrais pas en dire autant ! Ne te moque pas : j'ai vu trop de choses étranges en ces lieux pour être aussi cartésienne...

Une pierre roule près de l'entrée, un oiseau lance un cri strident tout proche, un cri hargneux, et le vent souffle une brève bourrasque.

—J'ai peur !

Christine s'accroche à toi, vos fronts se heurtent. Tu presses avec douceur ta joue contre la sienne. La nuit est noire, tu ne vois absolument rien, à peine es-tu conscient d'avoir les yeux inutilement ouverts. Tes lèvres se font sensuelles et elles cherchent ce que tes yeux ne peuvent discerner, elles cherchent l'émotion sur le visage de Christine. Ta bouche se pose sur ses lèvres froides et humides. Un sentiment voluptueux s'empare de toi, brièvement précédé d'un sursaut d'interdit. Enfin, sans lutte, tu abandonnes ta raison à ton corps...

Tu aimes Christine...

Amour...

Christine t'aime...

La nuit s'écoule, paisible, sur vos deux êtres hors du temps.

Les premières lueurs de l'aube, porteuses de rosée et de fraîcheur, te tirent d'un mauvais sommeil qui t'engourdit le corps et l'esprit. Christine dort encore blottie contre toi. Tu frissonnes de tout ton être et tu te redresses sur un coude afin te dégager de Christine. Tu la réveillés en douceur.

—Christine... Christine. Debout. Réveille-toi...

—Mmm... J'ai froid...

Elle te regarde avec des yeux hagards.

—Non, tu n'as pas rêvé.

—Quel cauchemar !

—Merci !

—Non, fou, je parlais de l'histoire de Guy. Je t'aime...

Elle t'embrasse du bout des lèvres puis s'étire et frissonne.

—J'ai froid.

Tu t'agenouilles et tu la dévisages avec bienveillance.

—Je t'aime... Viens, il faut partir. Le jour est levé et la tempête semble s'être éloignée. Allons-y, la marée doit être au plus bas : c'est le moment de passer le gué.

Tu dégages le passage en repoussant les pierres entassées la veille. Courbatus, vous vous extrayez de l'excavation du dolmen qui vous a servi de refuge pour la nuit. A l'extérieur, le vent froid vous cingle le visage et pénètre au plus profond de ces vêtements que vous vous empresses de serrer contre vous.

—Jacques, j'ai froid...

Tu passes les deux fusils sur ton épaule et tu prends Christine par la main.

–Il ne faut pas rester là ; viens, marchons, ça nous réchauffera.

–Jacques... si on ne peut pas passer ?

–On passera. C'est marée basse, la tempête est terminée, on passera.

Tu lèves les yeux vers le ciel. Le soleil ne perce pas la grisaille nuageuse qui couvre l'île. Les nuages noirs d'orage ont disparu pour laisser place à un plafond bas d'automne. Vous marchez difficilement sur le chemin caillouteux, vos pas sont alourdis de fatigue et de mauvais souvenirs. Serrés l'un contre l'autre vous parvenez enfin au gué. La marée est au plus bas, à peine un filet d'eau recouvre-t-il le passage.

–Parfait. Nous pouvons passer.

Vous avancez ainsi, les yeux tristes et baissés lorsque, au milieu du gué, tu t'arrêtes et tu relèves la tête, comme averti d'un danger soudain. Un bruit a-t-il éveillé ton attention, un pressentiment s'est-il brusquement emparé de toi ? Christine tourne la tête vers toi pour t'interroger, mais un claquement sec couvre ses paroles tandis qu'un impact violent frappe son épaule. Vous tombez tous les deux au sol alors qu'un deuxième coup de feu éclate. Tu entends une balle siffler au-dessus de vos têtes. Sans te soucier de ta main gauche transpercée par la balle qui a frappé Christine, tu te saisis du premier fusil et tu fais feu au jugé, par deux fois. En face, deux nouveaux coups éclatent. Tu entends les balles siffler. Les impacts tout proches t'éclaboussent d'eau et de sable. Avec le deuxième fusil, tu épaulés, tu ajustes ton tir et tu fais feu sur l'individu que tu as enfin aperçu sur la rive opposée. Il se relève dans un hurlement. Il tire à

nouveau deux fois pendant que tu recharges. Heureusement, les coups, mal ajustés, se perdent au loin. A l'instant où tu t'apprêtes à tirer de nouveau, votre agresseur se retourne et s'enfuit à toutes jambes. Aussitôt, tu portes secours à Christine. Elle gît sur le dos, les yeux fermés, tout le côté gauche ensanglanté. Angoissé, tu te penches sur elle.

—Christine ! Christine !

Elle ouvre les yeux, ses pupilles s'agitent en tout sens puis se fixent sur toi. C'est à peine si ses lèvres remuent lorsqu'elle parle d'une voix ténue.

—Que s'est-il passé ?

—On nous a tiré dessus.

—Qui ?

—Je ne sais pas. Il s'est enfui. Je l'ai blessé, je crois.

—J'ai mal...

—Ne t'inquiète pas, je vais t'emporter, on va te soigner.

Tu regardes avec inquiétude le sang qui continue de s'échapper par intervalles irréguliers de sa blessure.

—Je ne peux pas te laisser, il faut que je t'emmène chez le docteur. Je vais te faire un bandage compressif sur la plaie. Soit courageuse, ça va être douloureux, juste le temps de bander l'épaule.

Rapidement, tu te dévêts pour ôter ta chemise et en faire un bandage. Elle te regarde avec un sourire misérable.

—Je t'aime...

Tu la fais asseoir, elle geint et pousse des petits cris plaintifs. Au moment où tu comprimes le pansement contre la plaie, elle se crispe, lance un cri de douleur et retombe mollement dans tes bras. Effaré, tu vérifies sa respiration : elle s'est évanouie. Sans perdre un instant,

tu la prends dans tes bras et tu marches vers la rive. Tu es fatigué, ta main gauche te fait souffrir, tes pieds sont lourds dans le sable humide mais bientôt tu avances avec moins de difficulté sur la fine couche de sable qui recouvre la roche. Lorsque tu parviens sur la rive, tu as un rapide coup d’œil en arrière, sur les fusils oubliés.

–Merde !

Tu n’hésites pas une seconde, tu poursuis ton chemin.

–Christine... Christine, ça va ?

Elle ne bouge pas, cependant tu sens sa respiration qui te réconforte.

–Christine, écoute-moi, reste avec moi. Je t’aime. On va te soigner.

Tu gravis avec difficulté le chemin.

–Christine, on va te sauver... On lui fera payer. C’est lui qui a enlevé la corde... Il voulait notre mort... et celle de son complice, Guy Macgrew... Christine, tiens bon...

Tu suis avec inquiétude la progression de la tache rouge sur ta chemise, ce médiocre bandage de fortune. Les larmes te brouillent les yeux, plusieurs fois tu sens tes jambes vaciller ; à chaque fois l’énergie du désespoir te donne la force de continuer. Tu comptes les pas, tu parles à Christine avec une passion et une hargne sauvages. Si ton corps faiblit, jamais tu ne faiblis dans ton cœur, et tu t’assures que c’est un poids double que tu pourrais porter. A chaque fois que la tâche te paraît impossible tu te donnes une raison d’y arriver, de surmonter la difficulté. A chaque fois que tu penses au chemin restant à parcourir, tu analyses toute la route déjà faite. A chaque fois que ton esprit t’envoies l’image de l’inconnu avec le danger potentiel qu’il représente, tu l’imagines mort, baignant dans son

sang de malfaisant. A force de volonté et de hargne, tu oublies l'inconnu, tu oublies la difficulté de ta tâche, tu oublies ta douleur.

Le visage de Christine est blanc, elle a la bouche ouverte et les lèvres bleues, c'est à peine si tu sens son corps respirer. Tu voudrais t'arrêter, serrer sa tête contre ta poitrine, la réchauffer de ton corps. Tu voudrais lui faire don de ta vie. Les fantômes te hantent l'esprit et dansent devant tes yeux, feux follets, feux d'amour, feux de haine...

De sentier en chemin, de colline en vallon, tu marches d'un pas rapide, à un rythme que tu voudrais constant, tu marches contre le temps, tu marches contre la mort. La mort, tu sens de nouveau sa présence toute proche, pas seulement dans tes bras, mais aussi autour de toi, dans un buisson, un arbre, derrière un bosquet. Tu fermes tes oreilles aux bruits, prémices de menaces imminentes, tu es sourd à ton instinct de survie, tu avances insouciant du risque, obnubilé uniquement par cette vie que tu tiens entre tes mains, cet être blessé dont tu constitues l'unique espoir. Tu vas jusqu'au bout de tes forces, tu vas au-delà de tes capacités physiques. Tu sens tes muscles se tétaniser et t'assaillir de signaux de douleur, tes poumons sont des soufflets de forge qui te brûlent la gorge, ton esprit vacille vers l'inconscient, tu atteins les limites de l'effort humain. Tu n'es plus Jacques, tu n'es plus un homme, tu n'es plus rien ; tu es une machine, tu es une bête de somme, tu es une âme qui damne son corps à la survie de sa bien-aimée. Ta volonté martyrise ton corps et fustige tes moindres forces.

Tu es au seuil de l'inconscience, dans un semi coma qui inhibe tout tes sens. Une seule volonté t'anime:

mettre un pas devant l'autre. Tu oublies le poids de Christine dans tes bras, tu oublies ton agresseur non loin, tu oublies l'île, tu oublies les hommes, tu oublies le monde, tu n'as connaissance que d'une chose, tu ne sais que la marche...

Enfin, ta délivrance arrive : le château apparaît ! Dans un effort surhumain, alors que l'instant d'avant tu étais à la limite de t'effondrer, tu accélères le pas, ta respiration devient moins douloureuse et une vague de fraîcheur envahit ton esprit et le dégage de sa torpeur.

—Christine ! Christine, tiens bon, on arrive ! C'est le château, le docteur va te soigner !

Tu ouvres la porte, tu t'engouffres dans le corridor en criant pour qu'on t'aide.

—Docteur ! Docteur, vite ! A l'aide !

—Oh ! mon Dieu !

C'est Mireille qui vient de parler en se plaçant les mains jointes devant la bouche. Elle ouvre des yeux effrayés après avoir accouru alertée par tes cris.

—Mireille, vite ! Le docteur, où est-il ?

—Le docteur n'est pas là : il est au chevet de Madame Macgrew. Mon Dieu !

—Je vais aller le chercher !

—Attendez, je vais essayer de le joindre par téléphone !

—D'accord.

Pendant qu'elle s'affaire sur les touches du téléphone, tu poses avec douceur et soin Christine sur le sofa du salon.

—Alors ?

—Ça ne répond pas ! Je vais essayer un autre numéro.

Tu t'approches de Mireille en jetant des coups d'oeil nerveux sur Christine que tu as laissée allongée inconsciente sur le sofa.

–Toujours pas de réponse.

–Bon ! Je vais le chercher ! Occupez-vous d'elle en attendant que le docteur arrive. Essayez d'arrêter l'hémorragie.

–Votre main, vous êtes blessé !

Pour la première fois, tu prends conscience de la gravité de ta blessure : la balle a traversé la paume en broyant les chairs, les os et les tendons. Tu ne peux pas bouger un seul de tes doigts qui sont restés dans des positions effrayantes. Un sang épais coule doucement de la plaie. Curieusement, tu ne ressens aucune douleur mais un engourdissement de tout l'avant bras.

–Aucune importance ! Occupez-vous de Christine, je vais chercher le docteur.

–Je m'en charge.

En partant, tu saisis un chiffon que tu tournes autour de ta main et que tu serres fort pour arrêter le sang. Tu entends des os craquer et une douleur vive et fugace t'irradie le bras. Tu sens tes jambes t'abandonner mais un regard sur Christine veillée de Mireille te donne la force de partir. Tu mets ta main blessée dans ta poche et tu sors. La douleur dans ton bras est maintenant constante, lancinante et rythmée par les battements de ton coeur.

L'air glacé du matin réveille ton corps fatigué et endolori et il te stimule. Tu marches vers le village. Le temps te paraît long, interminable. L'image de Christine mourante te torture l'esprit tout en te donnant le

courage de poursuivre ton effort malgré l'état d'extrême faiblesse dans lequel tu te trouves.

Maudite passe...

Pas après pas, tu te rapproches du village. Tu voudrais courir, appeler, mais tu ne peux pas, les forces t'abandonnent peu à peu.

Maudite île...

Les premières maisons sont visibles, encore quelques minutes et tu seras arrivé. Le temps qui s'est écoulé depuis ton départ t'apparaît long, trop long. Tu aperçois deux personnes sur le pas d'une porte, tu les hèles du peu de voix qu'il te reste. C'est le maire avec Judith.

—Le docteur... vous avez vu le docteur ?

—Que se passe-t-il, Monsieur Cathell ? Vous avez l'air d'un cadavre.

—Christine est blessée.

—Blessée ? C'est grave ?

—Je crois, oui.

—Que s'est-il passé ?

—Je l'ai laissée au château, le docteur n'y est pas... Vous avez vu le docteur ?

—Non. Nous aussi on cherche le docteur Saintes. Il y a plus d'une heure qu'il est introuvable. Il a rendu visite à Madame Macgrew, pour voir comment s'était passée la nuit, et puis, quelques minutes après qu'il soit parti, elle a été prise de douleurs effroyables dans tout le corps. Elle était raide et elle hurlait comme une damnée. En quelques minutes, elle est morte. On a appelé au château mais il n'était pas rentré. Depuis, il est introuvable.

Un profond sentiment de désespoir s'abat sur toi. Le maire se tourne vers Judith.

—Judith, je vais avec Monsieur Cathell au château. Rassemble tout le monde : il faut retrouver le docteur. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur. Dès que le médecin du continent arrive, tu l'envoies chez Saintes.

Il te fait signe de le suivre.

—Venez, allons-y ! J'ai appelé le continent : un médecin arrive, et les gendarmes aussi. La tempête s'est éloignée pour de bon, les liaisons peuvent reprendre. Le premier bateau sera ici dans moins d'une heure. Racontez-moi tout : que s'est-il passé ?

Tout en marchant, tu le regardes avec une méfiance instinctive. Enfin, tu te décides à parler.

—Il y a un meurtrier sur l'île. Il y a encore un instant, je vous ai soupçonné... mais à quoi bon...

—Expliquez-vous...

—Si vous êtes le meurtrier, je vais mourir, Christine va mourir... Si ce n'est pas vous, il reste un faible espoir... Mais si je ne vous fais pas confiance, il n'y a aucun espoir...

—Vous m'agacez à la fin ! Qu'y a-t-il ?

—La mort, voilà ce qu'il y a : la mort, partout...

Tu te ressaisis et tu accélères le pas.

—Dépêchons-nous. Christine est en danger de mort. Je ne sais pas comment vous expliquer... Par quoi commencer ? Guy Macgrew. Que pensez-vous de Guy Macgrew ?

—Un curieux personnage.

—Comme vous dites... et un assassin.

—Quoi ?

—Oui, un assassin. Vous vous rappelez la petite allemande, la touriste qui a été tuée il y a quelques années ?

—Oui, très bien.

—C'est lui le meurtrier.

—Comment...

—Il me l'a avoué hier. Christine pourra en témoigner.

Christine, courage, reste avec moi...

—Ce n'est pas possible... il faut le faire arrêter !

—Inutile, il est mort.

—Quoi !

—Il s'est noyé hier soir en essayant de passer le gué. Et ce n'est pas tout : c'est lui qui a tué Joseph, et Madame Kemec...

Le maire s'arrête, abasourdi. Tu l'invites à avancer.

—Venez, continuons, vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

—Mais pourquoi ?

—C'est lui qui éventrait les morts, qui leur volait leurs entrailles. C'est un malade, un dément. Était-ce pour faire peur, ou se vouait-il à des rites sataniques ? Je ne sais pas. Il a déjà essayé de me tuer, et il l'a encore tenté hier soir. Sans l'intervention de Christine, il y aurait certainement réussi.

—Pourquoi ?

—Je le gênais, comme Fintan le gênait... comme d'autres sûrement... Joseph l'avait percé à jour et il s'en était confié à Madame Kemec. Alors il l'a tué, comme il a tué la pauvre vieille. Puis il a tué Alain Broc qui l'avait vu, et Fintan qui lui portait secours.

—Non, ce n'est pas lui, c'est la foule...

—C'est tout comme. C'est lui qui les a montés contre Alain et Fintan. C'est certainement lui qui le premier les a frappés.

—Mais Fintan n'est pas mort : il a disparu.

—Non, il est bien mort. C'est Guy qui a fait disparaître le cadavre... Et il a tué le curé.

—Non ? Pourquoi ?

—Nous ne le saurons jamais avec certitude, mais je pense que la femme de Guy, Marceline, effrayée de la folie meurtrière de son mari, s'est confessée au curé.

—Et il l'a tué pour qu'il ne puisse en parler à personne ?

—Oui. Lui ou son complice. Il nous a assuré que le curé était mort. Il a nié ce crime, mais il a dit qu'il était mort.

—Son complice ?

—L'homme qui a essayé de nous tuer ce matin, Christine et moi.

—Quoi ?

—Oui, on a essayé de nous tuer ce matin.

—Qui ?

—Je ne sais pas, je ne l'ai vu que de loin, il était embusqué à nous attendre. Je ne suis même pas sûr que ce soit un homme. Je pensais l'avoir blessé, mais je n'en suis plus certain.

—Blessé ? Où cela s'est-il passé ?

—Nous étions prisonniers du Plateau cette nuit. Guy nous y avait entraînés hier soir et nous n'avons pas pu revenir à temps pour pouvoir traverser. Guy a essayé, il s'est noyé. Il avait tendu une corde sur le gué pour traverser, mais la corde avait disparu au retour.

—Pourquoi vous a-t-il entraînés sur le Plateau ?

—Il voulait nous tuer.

–Il ne l’a pas fait ?

–Non, j’étais armé, j’avais emmené un fusil.

–Qui a retiré la corde ?

–Certainement le complice de Guy. Il voulait notre mort à tous les trois.

–Votre histoire est incroyable !

–Je ne vous demande pas de la croire. Ce sont les faits, c’est tout. Nous avons passé la nuit sur le Plateau, à l’abri du dolmen. Lorsque nous avons voulu retraverser ce matin, quelqu’un nous attendait au gué. Il nous a accueillis à coups de fusil. C’est là que Christine a été blessée, à l’épaule gauche.

Cette évocation te rappelle ta propre blessure : tu ne sens plus ta main, complètement engourdie, mais elle te semble peser une tonne.

–Je l’ai portée jusque chez le docteur, mais il n’était pas là.

–C’est effrayant. Elle va s’en sortir ? La blessure est grave ?

–Assez grave, oui. Elle a perdu beaucoup de sang.

Suite à cette remarque, le maire accélère le pas. Avec d’énormes difficultés, tu essaies de suivre son nouveau rythme. Tu es épuisé à l’extrême. Le visage soucieux du maire exprime une intense réflexion dont le sujet, tu n’en doutes pas, concerne tes révélations. Soudain, il se frappe du poing dans la paume.

–Bon sang ! Et si c’était Fintan le complice ? Si tout ce que vous m’avez dit est vrai, il se pourrait que ce soit Fintan l’homme qui a essayé de vous tuer ce matin.

–Il est mort.

–C’est ce que vous a dit Guy. Si les deux complices étaient plutôt deux ennemis ? L’un ayant toujours

avantage à ce que l'autre meure : Guy, c'était la magie noire, Fintan la sorcellerie. Ils ont pu s'entendre pendant un temps, puis tomber en désaccord.

—Guy initié à la sorcellerie par Fintan ?

—L'élève qui se retourne contre le maître après l'avoir servi, ça s'est déjà vu.

—Pourquoi pas ? C'est une hypothèse... Je dois avouer que je n'en ai pas d'autre. Et puis vous connaissez mieux Guy et Fintan que moi, vous savez de quoi ils sont capables.

—Hélas non. Tout ce que vous m'avez révélé sur Guy me sidère. Jamais je ne l'aurais cru capable de telles horreurs...

—Il y a autre chose, aussi. Quelque chose que m'a dit Guy, mais sans tout révéler. Il a parlé de Madame Saintes. Elle ne serait pas morte... enfin... pas tout à fait morte...

Il tourne vers toi un visage torturé. Sa bouche se crispe, sa langue claque, puis il se décide à parler, comme quelqu'un qui avoue un lourd secret.

—On a ouvert sa tombe...

—Et alors ?

—Lorsqu'on a ouvert des cercueils, j'ai demandé à ouvrir celui de Madame Saintes. Guy s'y est résolument opposé. Il ne voulait pas contrarier le docteur. Il a dit combien cela le chagrinerait et qu'il ne fallait pas. J'ai fait semblant de me ranger à son avis mais, plus tard, je l'ai ouverte, seulement en présence du curé...

—Et alors ?

—Le cercueil était vide...

—Et ?

—On n’a rien dit. On s’est juré de garder le silence. Il était inutile d’alarmer le pauvre docteur. Il serait bien temps quand l’enquête officielle commencerait.

—Après tout ce qui s’est passé ici, il me vient à l’esprit une idée folle, une bêtise : serait-ce une espèce de vampire ?

—Vous croyez aux vampires ?

—Non. Pas plus que je ne crois au diable.

—Alors ?

—Alors rien. C’était une idée idiote. Les hommes sont par essence diaboliques, ils n’ont pas besoin de dieux pour ça...

Vous demeurez silencieux jusqu’au mur d’enceinte du château.

—Monsieur Cathell ! Regardez, là, la voiture du docteur !

Effectivement, tu aperçois, dissimulée par le mur et un bosquet, la voiture du docteur Saintes.

—Il est ici ! Dépêchons-nous !

Tu montres beaucoup moins d’ardeur que le maire et tu lui en fais part.

—C’est étrange...

—Quoi ?

—Que la voiture soit ici.

—Panne d’essence ?

—Non. C’est comme si on voulait la cacher.

Le maire ouvre de grands yeux effrayés.

—Vous pensez qu’il est arrivé malheur au docteur ?

Sans répondre, tu t’approches de la voiture pour inspecter l’intérieur. Il y a un fusil sur le siège passager et une boîte éventrée qui vomit ses balles sur l’assise et le sol.

–Regardez, Monsieur le maire...

–Qu’est ce que ça signifie ? C’est avec ça qu’on vous a tiré dessus ?

–C’est possible. Je ne sais pas... Méfions-nous : prenez le fusil.

Par précaution, vous jetez un regard alentours mais vous ne trouvez aucune trace suspecte. Enfin, vous vous décidez à vous rendre au château en marchant dissimulé par les arbres. Vous ouvrez la porte sans bruit et vous vous rendez dans le salon où tu as laissé Christine. Tout est étrangement silencieux ; Christine et Mireille ont disparu.

–Alors ?

–Il n’y a plus personne... Christine était là, allongée sur le sofa. Regardez, il y a encore des traces de sang.

–Elles seront parties.

–Seules ? Impossible. Christine n’était pas assez vaillante et Mireille n’a pas la force de la porter.

–Cherchons-les.

–Vous avez raison.

A cet instant même, la porte de la pièce s’ouvre et le docteur Saintes apparaît. Il ne maîtrise pas un sursaut de surprise en vous voyant. Toi-même, tu es stupéfait : son visage est rouge, piqué, et son oeil droit enflé apparaît faiblement au centre d’un énorme hématome. Le maire pose le fusil contre la table et s’approche de lui.

–Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?

Avant que le docteur n’ait pu faire le moindre mouvement, tu te saisis du fusil et tu le menaces de l’arme.

–Ne bougez pas ! Monsieur le maire, reculez, cet homme est dangereux !

–Vous êtes fou ! Posez cette arme !

–Non, je ne suis pas fou. Regardez son visage : il est criblé de plombs ! C’est lui qui nous a tendu un guet-apens ! C’est lui qui a blessé Christine. Je pensais bien l’avoir touché en ripostant, maintenant j’en ai la preuve. Docteur, où est Christine ? Que lui avez-vous fait ?

–Il n’y a plus rien à faire pour elle. Elle repose en paix...

Tu te raidis ; des larmes te brouillent la vue ; tes doigts se pressent sur les gâchettes. La réponse du métal tendu te ramène à la raison : tu ne tireras pas. Sans doute alerté par ton comportement, le maire s’interpose entre vous et vous regarde l’un après l’autre, effrayé.

–Que se passe-t-il ? Docteur ?

Pour toute réponse, le docteur Saintes baisse la tête et referme d’un geste lent la porte derrière lui.

–C’est vous, docteur, qui avez retiré la corde. Vous vouliez nous tuer tous. Vous ne souhaitiez pas que Guy revienne vivant. Il ne vous restait plus qu’à vous débarrasser de Marceline. C’était facile, pour vous, une simple surmédication. Qui aurait pu le savoir puisque c’est vous qui pratiquez les autopsies ? Vous supprimiez ainsi tous les témoins gênants, car vous étiez complice des horreurs perpétrées par Guy... A moins que... A moins que ce ne soit plutôt le contraire : Guy était votre complice, sous vos ordres ! En effet, quel chantage aurait-il pu exercer contre vous ? C’est vous qui le teniez ! C’est vous qui l’aviez soigné pour l’affaire de l’allemande ! Oui, Monsieur le maire : Guy, conduit par sa femme, vient se faire soigner après que sa victime lui a crevé l’œil. Mais ce n’est pas une branche, tel qu’il l’a dit, qu’il lui trouve enfoncé dans le

cerveau, mais un objet compromettant, un objet dont on ne peut masquer la provenance.

–Un capuchon de stylo-plume...

Sans lever la tête, le docteur vient de lâcher laconiquement ces mots, suivis d'un pesant silence que tu n'interromps qu'après une dizaine de secondes.

–Ah ! Vous entendez, Monsieur le maire ? Il avoue !

–Un stylo avec les initiales : K. T., K. T. pour Katharina Tages... A quoi bon ? J'ai tout perdu, il n'y a plus d'espoir...

Il relève la tête et vous regarde droit dans les yeux d'un air grave.

–Autant que vous sachiez le fin fond de l'histoire. J'ai été fou de croire que j'arriverais au bout de ma quête...

D'un geste las, il ouvre la porte derrière lui.

–Ne bougez pas ou je tire !

Sans se retourner, il vous fait signe de le suivre.

–Ne craignez rien, vous êtes les plus forts. Je ne tenterai rien contre vous. Je vous demande simplement de me suivre... pour comprendre.

Vous pénétrez tous les trois dans la pièce et le docteur se dirige vers l'autel au centre. A genoux sur l'estrade, il se colle la joue contre le flan en bois de l'autel et passe une main caressante sur les afficheurs, poignées et témoins à sa portée. Il redresse la tête et il s'adresse à vous d'une façon austère.

–J'ai perdu la vie ici. Le peu de souffle qu'il me reste tenait à un espoir, là, dans cette boîte, dans ce... cercueil.

Le maire s'approche, impressionné.

–Votre... Votre femme... Elle est là ?

—Oui. C'est ici qu'elle repose. Elle est dans un stade mal défini, ni morte ni vive. Vous avez entendu parler de la cryogénisation ? A vos visages, je comprends que oui. Elle allait mourir, ce n'était qu'une question de jours. Je ne pouvais pas la sauver. Je n'avais qu'un espoir : la maintenir dans un état hors du temps, un état qui n'est ni la mort, ni la vie... Un état hors du temps : c'est horrible ! Je me languis de toi, Kate... Si tu voyais quel homme je suis devenu, si tu me voyais vieillir... Nous n'avons plus d'avenir, plus d'avenir commun, quelle que soit la tournure que vont prendre les événements, quelle que soit la justice des hommes...

—Ce que vous avez fait est inqualifiable ! Monsieur le maire, vous n'avez pas compris ? La maladie : c'est lui !

Le maire se tourne vers toi avec des yeux exorbités. Tout à coup son visage s'est comme vidé de son sang devant l'horreur qui s'impose à son esprit alors qu'un frisson profond te parcourt le corps.

—Oui ! C'est lui qui est à l'origine de la maladie qui a atteint vos pauvres concitoyens ! Il s'est livré à des expériences sur la population de l'île. Quel formidable champ d'expérimentation ! N'est-ce pas, docteur ?

Il ne répond pas : il garde les yeux fermés et le visage collé contre le cercueil étrange de son épouse.

—En tant que seul médecin ici, il vous était facile de mener vos expériences. Pour plus de prudence, vous avez d'abord éliminé le pharmacien, ainsi vous pouviez prescrire ce que bon vous semblait. Vous pouviez faire vous-même les analyses et vous en réserver les résultats. Quant aux analyses envoyées sur le continent, c'était une vaste fumisterie : avec le couple Macgrew

comme complice, et surtout Madame Macgrew comme unique agent des postes sur l'île, il vous était facile de faire croire ce que vous vouliez ! Il n'est jamais parti une seule demande d'examen de l'île. Vous ne risquiez pas d'essayer de détecter la cause de la maladie, puisque c'est vous-même qui l'injectiez dans les veines de vos patients !

Tu t'arrêtes soudainement, comme si tu prenais tout à coup conscience de tes paroles.

—Les vitamines ! Quel salaud ! L'injection de vitamines que vous vous proposiez de me faire, c'était ça ? C'était une mort justifiée par vos expériences que vous vouliez m'injecter ? Une condamnation à une mort lente, douloureuse ? La même mort que pour mes parents ?

Pour toute réponse, le docteur se contente d'un léger haussement d'épaules, les yeux toujours clos. Abattu, tu soupîres.

—Cet homme est immonde... Plus je vois clair dans cette ténébreuse histoire, plus je suis écoeuré. C'est Guy qui effectuait la sale besogne. Pour le compte du docteur, par crainte du chantage, et pour de l'argent certainement - n'est-ce pas docteur ? -, il déterrait les morts et récupérait les viscères pour analyse quand une autopsie n'avait pas pu être pratiquée. Il tuait aussi quand c'était nécessaire : Jacqueline, et aussi Edmond, puisqu'ils avaient survécu, il fallait essayer de comprendre pourquoi. Les biopsies et autres examens ne suffisaient pas, il fallait autopsier, il fallait tuer ! Et pour couvrir Guy, vous n'aviez aucune difficulté, puisque c'est vous qui pratiquez les autopsies. C'est comme pour le meurtre de l'allemande : il vous a été facile de modifier les heures de l'accident de Guy et du

meurtre pour écarter tout soupçon. Qui sait si ce n'est pas cette première autopsie qui vous a donné l'idée démente de pratiquer des expérimentations sur d'innocents cobayes humains ? Vous êtes un scientifique et vous êtes un tueur, votre attachement à la vie est tout à fait relatif... Mais pourquoi avoir essayé de me tuer, moi, futur cobaye ?

Bernard Saintes se relève doucement et soupire d'une façon désabusée.

–Vous êtes perspicace, Jacques... Ce n'était pas mon idée de vous tuer. Guy n'était pas bien malin, il fallait que je pense pour lui. Lorsque j'ai su qu'il vous avait poussé à l'eau et que vous en aviez réchappé, je lui ai interdit de vous toucher.

–Et l'oiseau sur ma porte ?

Il avance à pas lents et appelle l'ascenseur.

–Approchez, j'ai autre chose à vous montrer.

En pénétrant dans l'ascenseur, il continue ses explications d'une voix monotone et faible sans vous regarder.

Je lui avais interdit de vous tuer, j'avais besoin de vous, mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il vous fasse du mal. Il a voulu vous faire peur, c'est tout.

–Joseph qui l'a aperçu en est mort !

Il se retourne et te regarde, étonné. La porte s'ouvre et il sort en mettant l'ascenseur en arrêt. Toute trace de surprise a disparu aussitôt de son visage.

–La mort de Joseph a peu de rapport avec ça. C'est un fâcheux concours de circonstances. Joseph écoutait trop Madame Kemec ; ils étaient souvent ensemble. Ce soir là, je pense qu'ils devaient m'espionner.

–Joseph avait vu Guy clouer l'oiseau sur ma porte.

—Il en aura parlé à Madame Kemec le soir même... Ils étaient souvent ensemble. Ils étaient là sans que je le sache quand Guy est venu m'apporter un prélèvement.

—Des viscères...

—Un prélèvement à fin d'analyses... Guy a été trop bavard, ils en ont trop entendu. J'ai surpris un cri étouffé, et j'ai vu Madame Kemec en compagnie de Joseph, ils étaient cachés derrière un buisson. Aussitôt que nous les avons aperçus, ils se sont enfuis en se séparant. J'ai poursuivi Madame Kemec, sans succès, et Guy s'est chargé de Joseph.

—Joseph qui s'était réfugié dans la salle des générateurs de secours. Il voulait les saboter ?

—Il en savait plus que je ne le pensais. J'avais bien constaté depuis quelque temps qu'il avait des soupçons quant à la mort de Kate. Il devait savoir que je la conservais par cryogénisation, et c'est pour cela qu'il a essayé de saboter l'installation électrique. Il s'était enfermé dans la salle.

—C'est Guy qui a été obligé d'enfoncer la porte et non vous !

—C'est exact. Ensuite, ils se sont battus et Joseph est mort. C'était trop tard, l'incendie s'était déclaré ; heureusement que vous avez pu intervenir.

—Et croire vos mensonges ! Vous êtes diabolique ! Ensuite, il vous fallait à tout prix retrouver Madame Kemec avant nous... et c'est moi qui vous ai mené droit vers elle ! Vous avez prévenu votre complice en inventant une visite à un malade et, pour retarder au maximum notre arrivée au cimetière, vous avez tenu à ce qu'on prévienne le maire et le curé. Ainsi, Guy pouvait retrouver Madame Kemec et intervenir avant

qu'on arrive, mais c'était sans compter sur Alain Broc : le pauvre est arrivé quelques secondes trop tard, et quelques secondes trop tôt. Trop tard pour empêcher le meurtre, trop tôt pour ne pas être soupçonné ! Rappelez-vous, Monsieur le maire, quand je suis arrivé au cimetière, Alain a voulu nous parler, demander de l'aide, et il s'est aussitôt ravisé quand il a vu que le docteur était avec nous, juste derrière. Il savait que c'était l'ennemi et, hélas, il a certainement cru que j'étais son complice, moi aussi. La seule solution qui s'imposait alors à lui, c'était la fuite ! Vous dites que Guy n'était pas très malin, mais là, il a su tout de suite tourner la situation à son avantage et se donner la chance de se débarrasser du témoin du meurtre, car Alain devait absolument mourir. Il y avait aussi Marceline : souvenez-vous combien elle était effondrée après le meurtre. Elle savait son mari meurtrier, mais c'était certainement la première fois que ce fait s'imposait à elle ; elle venait de comprendre et voir toute l'horreur dont était capable son mari et elle en était toute retournée. Ensuite, les événements se sont emballés, il fallait faire vite. Le seul recours pour Alain, c'était Fintan. Il s'est réfugié chez lui. Guy devait agir vite, personne ne devait entendre une autre version des faits. Non, Guy n'était pas stupide : il a tout de suite su saisir les opportunités. Quand Alain a été repéré, il a su profiter de la foule pour mener à bien ses desseins. Le lynchage était une solution hâtive, mais combien efficace !

Tu t'arrêtes de parler : Bernard Saintes ne semble pas t'écouter. Il te paraît impatient devant la porte de chambre forte. Le maire, quant à lui, est tout ouïe bien qu'il vacille sous chacune de tes affirmations. Sans

quitter le docteur du regard, tu ouvres la cinquième porte qui t'avait intrigué lors de ta première visite. Déçu, tu détaches vite tes yeux du cabinet de toilette que tu viens de découvrir pour reporter ton attention sur la porte devant laquelle se tient Bernard Saintes.

—Qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte ? Le curé ? Fintan ?

Le maire t'attrape par la manche pour attirer ton attention, comme un enfant penaud de ne rien comprendre.

—Mais... Fintan...

—Fintan est mort. Encore un tour de notre docteur. Vous vous souvenez de l'altercation entre Guy et lui ? Quand vous l'avez croisé au retour de chez Fintan ? Je comprends maintenant pourquoi.

—Un désaccord ?

—Pas du tout ! Une simple mise en scène, pour pouvoir lui glisser quelques mots sans que personne d'autre ne l'entende.

—Pourquoi ?

—Le docteur a tout de suite compris l'avantage qu'il pouvait retirer de cette nouvelle situation. Les événements s'étaient précipités en dehors de véritable contrôle de sa part, mais à présent il pouvait reprendre les choses en main. La tempête touchait à sa fin, la police viendrait enquêter, il fallait un coupable plausible pour tous. Ce coupable, c'était Fintan. Tous pourraient dire quel homme étrange il était ; sa réputation de sorcier ne jouerait pas en sa faveur. Il suffisait qu'il disparaisse alors que tous le croyaient mort pour créer une légende, un homme aux pouvoirs maléfiques, un assassin en fuite... Alors il a demandé à

Guy de faire disparaître le corps de Fintan, définitivement. Ce qui fut fait pendant que nous nous sommes absentés. Et pour renforcer le mystère de la disparition, ses chevaux aussi ont été enlevés... Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

–Vous êtes décidément très perspicace. Vous auriez dû travailler pour la police... Derrière cette porte se trouvent les dernières révélations, les dernières réponses à vos questions, même à celles que vous ne vous êtes pas encore posées.

–Vos échantillons, si je me souviens bien ?

Sans répondre, il ouvre la porte avec une grande facilité malgré l'aspect massif de celle-ci. Un fin brouillard s'échappe mais aussitôt l'atmosphère s'éclaircit. Vous pénétrez dans une pièce étouffante, chaude et humide avec des odeurs étranges constituées de miasmes poisseux et d'éthers indéfinissables. Tu combats la répulsion qui te t'envahit pour te forcer à pénétrer plus avant dans la pièce seulement éclairée d'un rouge diffus. Deux paillasses sont encombrées de machines étranges raccordées entre-elles par des Durits transparentes tandis que d'autres tuyaux plongent dans des flacons aux contenus colorés et fluorescents. Tu suis du regard le chemin emprunté par de multiples fils et canalisations qui se dirigent tous vers un grand bac. Tu t'approches du bac. Tes yeux s'habituent à cette demi-pénombre. Le bac est en partie couvert. Tu te penches. Tout ton être hoquette d'horreur : un être humain vit là, allongé, le ventre ouvert. Ses viscères baignent dans un liquide rougeâtre et sont animées de mouvements spasmodiques et réguliers. Tes yeux sont

paralysés sur cette vision terrifiante. Tu sens le contact du maire qui s'est approché.

—Mon Dieu ! C'est horrible ! C'est Petit-Jean ! Quelle abomination ! Il avait disparu il y a deux ans...

—Un cobaye ! Voilà ce qu'il en a fait : un cobaye de laboratoire ! Docteur, vous...

Tu te retournes et tu laisses ta phrase en suspens en cherchant du regard Bernard Saintes. Tu ne le vois pas dans la pièce bien que tes yeux se soient habitués à la semi-obscurité.

—Docteur ? Bernard ? Monsieur le maire ! Il a disparu ! Il s'est enfui pendant que nous étions absorbés par son ouvrage diabolique ! Venez, rattrapons-le !

Dans le couloir, tu vois la porte du laboratoire ouverte. Tu t'y précipites suivi du maire. Au fond de la pièce, la porte de l'ascenseur se referme sur le docteur. L'afficheur indique qu'il remonte.

—Il a pris l'ascenseur. Restez ici, je prends l'escalier ! S'il revient, ne tentez rien, il est dangereux.

—Prenez garde à vous !

Tu montes l'escalier quatre à quatre et tu te retrouves rapidement dans le salon nez à nez avec Mireille.

—Mireille ! Vous avez vu le docteur ?

Elle ouvre de grands yeux étonnés comme si elle découvrait un fou furieux.

—Oui, bien sûr que je l'ai vu. Il y a un quart d'heure environ.

—Non. Tout de suite. Est-ce que vous venez de le voir ?

—Non.

—Vous êtes ici depuis longtemps ?

—Non, quelques minutes... J'apportais du café.

Elle te désigne le plateau posé sur la table basse.

–Bien, il n’est pas encore sorti...

–Il doit être dans la chambre...

–Certainement. Allons-y.

–Que se passe-t-il ? Pourquoi ce fusil ?

–Je vous expliquerai plus tard. Restez derrière moi, ça peut être dangereux.

Tu ouvres avec prudence la porte : la pièce est vide. Aussitôt, tu te précipites vers l’ascenseur que tu débloques et que tu renvoies vers le maire. Tandis que tu t’avances vers l’autel, Mireille se dirige vers la fenêtre ouverte en grand. L’autel t’apparaît étrange, différent. Tu fronces les sourcils avant de constater ce qui, en tant que technicien, te chagrinait : la jauge de température du cryogénérateur redescend lentement après un pic.

–Mon Dieu ! Monsieur Cathell ! Il y a quelqu’un en bas !

La porte de l’ascenseur s’ouvre pour laisser entrer le maire. Tu te précipites auprès de Mireille alors que le maire vous interroge en s’approchant d’un pas leste.

–Où est le docteur ?

Tu te penches par la fenêtre en surplomb sur la mer et les rochers. La falaise est impressionnante et il te faut quelques secondes pour t’habituer à cette vue enivrante extraordinaire et discerner une forme humaine en contrebas. Mireille éclate en sanglots.

–Il s’est défenestré...

Tu te retournes et tu t’écartes pour laisser le maire constater lui-même la fin du docteur Saintes.

–Le cercueil cryo a été ouvert... Il aura voulu jeter un dernier regard à sa bien aimée... avant de sauter par la fenêtre.

*La mort lente et rapide, le regard et l'esprit emplis
de sa belle...*

Tu vacilles et fermes les yeux.

Christine...

Mireille, au bord de l'évanouissement, est soutenue par le maire.

—Mireille, que s'est-il passé ?

—Je ne sais pas, je ne comprends rien... Monsieur était là quand Monsieur Cathell est arrivé avec Christine, mais je ne le savais pas. Il s'est montré seulement après le départ de Monsieur Cathell. J'ai eu si peur ! Il avait le visage en sang, mais il s'est occupé aussitôt de Christine, avant de s'occuper de ses propres blessures. Pauvre Monsieur...

Tu fais un bond en te réveillant de la léthargie où tu t'étais volontairement plongé.

—Christine ! Que lui a-t-il fait ?

—Il l'a soignée, bien sûr... Elle va bien, elle se repose dans le lit de ma chambre.

—□—

—Jacques, reste...

Christine répète faiblement ces mots, comme une supplique d'enfant. Tu ne la regardes pas : tes yeux divaguent sur l'horizon, l'océan, le bateau qui va te ramener sur le continent.

—Et les gendarmes ? Ils te laissent partir ?

—Je leur ai dit tout ce que je savais. Je ne suis rien dans cette histoire. Ils savent où me trouver.

—Et moi... Tu sais... je sais...

Vivement, tu tournes la tête vers elle, mais elle se tait. Un sentiment contradictoire s'empare de toi : tu voudrais écouter au plus vite cette conversation alors que tu voudrais qu'elle dure à jamais. Tu te sens obligé de trouver quelque chose à dire.

—Le docteur, ils l'ont retrouvé ?

—Non, ils le cherchent partout sur l'île. Ils ne croient pas qu'il se soit jeté par la fenêtre, sinon il se serait écrasé à côté du curé. Il est peu probable qu'il ait pu être emporté par la marée, et pas le curé.

—On m'a dit qu'il était coincé dans une fissure de la roche.

—Lorsque vous avez regardé par la fenêtre, il n'y avait qu'un corps, non ?

—Oui.

—Il a pu sauter et tomber à l'eau. En voyant le curé, vous n'avez pas prêté attention à un autre corps qui flottait plus loin... ou qui a coulé...

—Si tu le dis...

—Ce qu'il advient maintenant ne t'intéresse pas à ce que je vois.

Tu soupîres.

—Si peu...

—Et moi, je t'intéresse ?

Ton visage exprime une tristesse désabusée.

C'était une passade, ma pauvre Christine, une simple passade...

Des amours exceptionnelles pour des circonstances exceptionnelles...

—Ton capitaine revient bientôt. Il est tout : ton passé, ton présent et ton avenir. Je ne suis plus qu'un accroc dans ton passé, une estafilade sans avenir... Tu aimes ton mari, il ne peut que t'aimer.

Elle baisse les yeux.

—Reste encore un peu... un jour... une nuit...

Les yeux fermés, tu lèves le visage vers le ciel en inspirant profondément.

Une nuit...

—Non, c'est impossible...

Tu l'embrasses sur le front, tu prends ta valise d'une main ferme et tu montes dans le bateau prêt à partir. Tu te dis que c'était le destin, que tu n'y pouvais rien, et que tout au plus ta venue avait-elle précipité des événements malheureux. Christine te tourne le dos, elle tourne le dos à la mer. Elle sait que tu pars mais refuse de le voir.

Dans le bateau qui s'éloigne, tu restes le regard rivé sur ce dos de femme, une réalité qui disparaît à mesure que tes yeux faiblissent à discerner Christine. S'est-elle retournée ? Tu ne le sauras jamais. Tu sais que la mutation est proche, tu sais que ton esprit est à la tâche pour la transformer en fantôme. C'est dans la solitude que tu retrouves tous tes fantômes ; c'est la dernière venue et tu l'accueilles parmi les autres avec une nausée mentale irrépressible. Les souvenirs te pèsent.

C'est sans passion que tu penses au docteur Saintes. Tu sais que, quand il s'est enfui, ce n'était pas pour sa sauvegarde, mais c'était pour choisir son avenir, pour choisir sa mort. Tu sais qu'il voulait rejoindre Kathleen, qu'il voulait vivre avec elle, sinon mourir auprès d'elle. Tu sais qu'il s'est allongé dans le cercueil cryogénique,

sans espoir, sauf celui de demeurer le plus longtemps possible de corps et d'esprit avec elle. Tu le sais, toi, qu'il a ouvert la fenêtre pour faire diversion. Tu le sais sans l'avoir vu, tu le sais car tu es en phase avec lui, tu le comprends, tu comprends le désespoir...

*Dans le cercueil cryo, c'est ce que j'aurais fait...
Les superstitions vont demeurer, ils ne croiront pas
à la culpabilité du docteur.
Ils penseront au Diable, à Fintan...
Je voudrais oublier mon passé, évacuer cette boule
qui me pèse sur l'estomac, cette masse de Mal qui
me hante et m'obsède...
Je voudrais évacuer cette boule et recommencer,
neuf, sans amertume, sans cette nausée obsédante,
sans parasite interne...
Je voudrais renaître vierge de tout acte...
Il ne fallait pas que je parte... jamais...
Que n'ai-je été là quand j'aurais pu être utile, quand
tu avais besoin de moi, papa, quand tu n'osais
demander mon secours, maman, quand j'aurais pu
changer en bien le cours des événements...
Que ne suis-je un autre...
Pourquoi seul l'esprit peut-il revenir sur le passé ?
J'ai un poids de mauvaise conscience sur le ventre...

Je voudrais vomir ma vie...*